Vol. XL, No 50

Lisez notre feuilleton : LA VOIX DU SANG

11 MAI 1929

Le Samedi 10¢

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

ANITA PAGE

UN PRODUIT DE LA CHRYSLER MOTORS

La Qualité est la Note Caractéristique du *Plymouth*

LA GRANDE VOITURE LA PLUS ECONOMIQUE DU CANADA

PLYMOUTH

FULL SIZE

DE NOS JOURS, les gens de moyens restreints ne sont plus forcés de s'en tenir à une auto de qualité quelconque et de petites dimensions. La Chrysler Motors a complètement changé cet état de choses en mettant sur le marché, à un prix exceptionnel, le magnifique Plymouth *de grande dimension*. Une auto de la meilleure qualité — comme style, confort, roulement — offerte à tous ceux qui sont forcés de compter.

Rien d'étonnant à cela, puisque le Plymouth est un produit de la Chrysler, qu'il se réclame du mécanisme Chrysler et de la main-d'oeuvre Chrysler.

Avec son radiateur effilé, ses ailes gracieuses et les lignes harmonieuses de sa carrosserie, Plymouth prend un air de distinction et d'élégance qu'on ne rencontre chez aucun autre auto de sa catégorie de prix.

La parfaite performance du Plymouth ne s'était encore jamais vue dans cette même catégorie — grâce cela au moteur moderne à haute-compression, au principe "Silver-Dome" Chrysler, à ses très gros paliers de vilebrequin, à son graissage pleine-pression, à ses pistons en alliage d'aluminium, à ses soupapes d'échappement, aux montages en caoutchouc du moteur, au neutralisateur de vibration.

Vous éprouvez au volant une impression de sécurité que n'ont pas les voitures plus petites. Vous pouvez compter sur un châssis de *grande dimension*, des essieux de *grande dimension* et des freins hydrauliques sur 4 roues à expansion interne Chrysler de *grande dimension* — auxquels on peut se fier en tout temps.

SEDAN QUATRE-PORTES PLYMOUTH *grande dimension*, $890

LE PLYMOUTH— cette production des célèbres établissements Chrysler—tire son nom de son endurance, de sa robustesse, et de toutes les qualités qui caractérisaient les hardis pionniers anglais qui franchirent l'Atlantique, il y a trois cents ans, pour s'élancer à la conquête de terres nouvelles.

$820
ET PLUS
F. à B. WINDSOR

A toutes ces formes de confort, à toutes ces qualités inhérentes au Plymouth de *grande dimension*, ajoutez son économie remarquable. Car Plymouth est tout aussi économique que les plus petits autos, pour ce qui est de la consommation d'essence et d'huile et de l'entretien.

Toutes les comparaisons qu'on puisse faire ne peuvent que démontrer que le Plymouth est très supérieur en qualité et en rendement à toutes les autos de sa classe de prix, sans exception aucune.

* * *

Coupé, $820; Roadster (avec siège arrière), $850; Sedan 2-portes $860; Tourisme, $870; Coupé DeLuxe (avec siège arrière), $870; Sedan 4-Portes, $890. Tous prix. f. à b., Windsor, Ontario, y compris équipement d'usine régulier (transport et taxes en plus).

PLYMOUTH MOTOR CORPORATION OF CANADA, LIMITED, DIVISION DE LA CHRYSLER CORPORATION OF CANADA, LIMITED

WINDSOR, ONTARIO

Volume XL
No 50

ABONNEMENT
Canada

Un an - - - $3.50
Six mois - - - 2.00
Trois mois - - 1.00
Etats-Unis et Europe
Un an - - - $5.00
Six mois - - - 2.50
Trois mois - - 1.25

HEURES DE BUREAU
9 h. a.m. à 5 h. p.m.
Samedi, 9 h. à midi

Tél.: LAncaster 5819 - 6002

Le Samedi

(Fondé en 1889)

Le magazine national des canadiens

POIRIER, BESSETTE & CIE, *propriétaires*
975, rue de Bullion
MONTREAL - - CANADA

Entered at the Post Office of S. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879

Montréal,
11 mai 1929

AVIS AUX ABONNES

Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours, l'empaquetage de nos sacs de malle commençant cinq jours avant de les livrer.

Tarif d'annonces fourni sur demande.

Carnet Editorial

La Huitième

LES anciens possédaient sept merveilles, sept monuments qu'ils jugeaient dignes de ce qualificatif et dont ils nous ont laissé les noms; c'est d'ailleurs, pour la plupart d'entre eux, tout ce qui nous en reste.

Ce sont: les pyramides d'Egypte, les jardins suspendus de Babylone, la statue de Zeus Olympien par Phidias, le temple d'Artémis, le colosse de Rhodes, le mausolée d'Halicarnasse et le phare d'Alexandrie.

Il est fort probable que notre époque ne fera pas la liste des siennes pour les générations futures, car il y en aurait trop. C'est d'ailleurs, cette liste, un petit jeu auquel s'amusent de temps à autre des journaux en disette de copie; leurs lecteurs choisissent alors dans toutes les inventions modernes ou parmi ce qui leur charme le plus les yeux, ce qu'ils préfèrent et le soumettent à l'avis des autres. Il y a quelquefois dans la quantité des choses inattendues.

La réponse serait, ou du moins semblerait plus ardue si l'on demandait de citer une seule chose, c'est-à-dire la merveille des merveilles, celle qui prime toutes les autres, aussi bien par l'importance qu'elle a que pour la durée qu'elle aura. Pourtant, cette réponse n'est pas douteuse et l'on pourrait dire sans hésiter: le livre.

Par "le livre" ,j'entends, dans un sens général, tout ce qui s'imprime et se publie, de l'humble prospectus au plus savant traité scientifique en passant par la feuille de chou plus ou moins viable et par le journal à gros tirage.

Le livre est bien en effet, la huitième merveille, par date de naissance seulement, car au point de vue de l'importance, il a droit à la prmière place et la conservera jusqu'au jugement dernier malgré tout ce qui pourra sortir d'étonnant du laboratoire des savants d'aujourd'hui et de demain.

La téléphonie sans fil est assurément une chose admirable, ces ondes toujours un peu mystérieuses pour quelques-uns nous réservent d'autres surprises encore, et il est très probable qu'elles finiront par nous donner la communication avec une ou plusieurs planètes voisines, mais je prétends qu'un simple livre est quelque chose d'au moins aussi étonnant.

Un livre, c'est de la pensée cristallisée sous forme de signes inertes en apparence, mais cependant pleins de vie; il v a. dans un livre, toute la gamme des émotions et des sentiments; la joie, la douleur et la haine dorment entre ses pages, prêtes à s'éveiller au moindre geste et cela se transporte avec la plus grande facilité d'un bout du monde à l'autre pour aller, loin de son pays d'origine et parfois au bout de longues années, faire travailler avec une intensité toujours la même, l'imagination de ceux qui le liront.

Cela nous paraît très simple parce que nous avons le livre sous les yeux et nous nous croyons en contact avec lui; en réalité ce n'est pas simple du tout. C'est aussi compliqué que les ondes des appareils de radio avec, en plus, la qualité de la permanence. Les ondes de radio, après avoir voyagé dans l'espace et subi la transformation nécessaire dans l'appareil de réception, deviennent sensibles à notre oreille; le livre envoie, lui, des ondes lumineuss à notre oeil qui les reçoit, les transforme et les communique à notre cerveau, lequel à son tour y retrouve la pensée qui fut enchaînée, fixée par l'auteur dans sa fièvre d'inspiration. Et je trouve merveilleux, très merveilleux, cette simple chose par laquelle l'imagination d'un homme, après s'être promenée dans l'infini, vient se condenser dans un objet matériel pour y défier la course du temps.

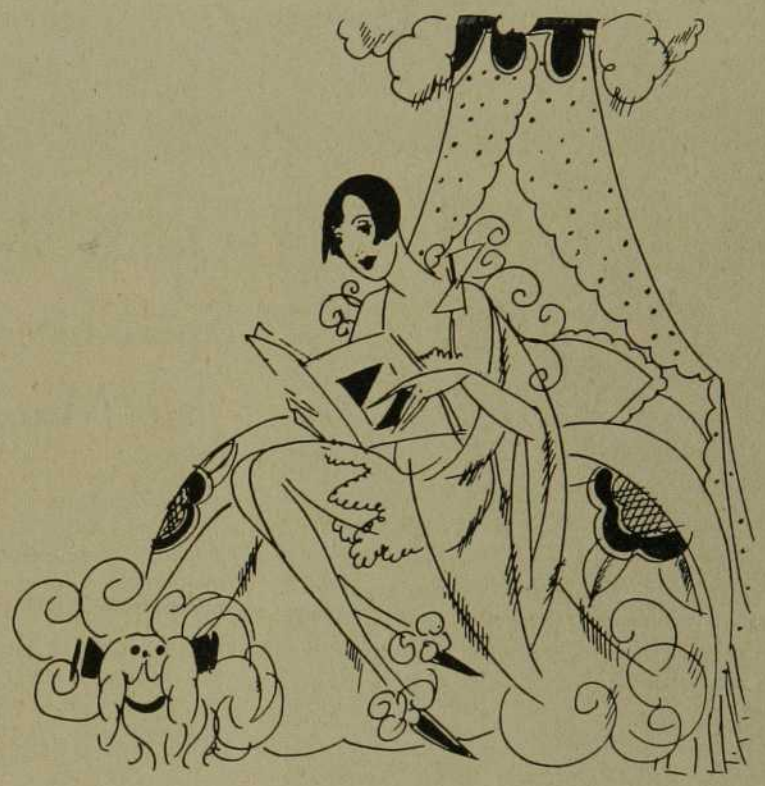
Cent ans, mille ans plus tard, tout aura changé et se sera maintes fois renouvelé sur terre; ce ne seront plus les mêmes hommes, les mêmes arbres, les mêmes demeures; des joies et des douleurs toujours nouvelles auront modifié les caractères, tout ce que nous voyons, tout ce que nous aimons aura disparu; faibles et puissants, heureux et malheureux, tous les hommes sur le globe entier se seront évanouis dans le néant par vagues de générations dont le souvenir même n'existera plus; d'orgueilleux monuments de pierre et d'acier que l'on croyait faits pour durer toujours auront fait place à d'autres; le Temps, cet éternel démolisseur,, aura sapé et jeté bas des édifices, des modes et des coutumes, mais il y aura une chose contre laquelle il sera demeuré impuissant.

Ctete chose, c'est une pensée humaine qui aura traversé l'abîme des siècles, endormie dans un livre comme la belle Princesse des contes de Perrault dans le bois enchanté. Elle dort dans ce livre, mais elle est toujours vivante, un seul regard suffit pour l'éveiller, vive, alerte et puissante comme au premier jour.

Cet asservissement, cet enchaînement de la pensée humaine est opéré par le livre qui lui donne, selon les circonstances un déploiement dont les conséquences peuvent devenir prodigieuses. Ce n'est que depuis que le livre existe que la science a réellement progressé; il a pénétré partout et révélé des génies qui sans cela seraient toujours restés dans l'ombre.

Le livre a rendu impossible la perte de secrets trouvés par de patients et laborieux chercheurs; il conserve pour les générations futures l'histoire du globe et de ceux qui l'habitent passagèrement; il meuble les cerveaux, charme l'esprit et donne souvent au coeur l'aliment sentimental dont il a toujours besoin; il affine les idées et les élargit et modifie incessamment ainsi la manière de vivre. Il a transformé le monde.

Il a banni la solitude de la terre et donné à l'homme ce qu'on pourrait appeler une vie supplémentaire et souvent meilleure que la sienne propre car elle est



faite d'éléments choisis. Il lui donne la science qui est un besoin et le rêve qui en est un autre. Tout cela vient de cerveaux qui ont pensé, il y a peut-être longtemps déjà; ils sont repartis dans l'invisible, dans le domaine mystérieux où rayonne l'universelle Pensée; ils nous demeureront toujours humainement inconnus et pourtant, par une sorte de prodige dont nous ne songeons nullement à nous étonner nous demeurons en communication constante avec eux, nous éprouvons les mêmes tressaillements d'âme et nous avons les mêmes visions qui les ont hantés.

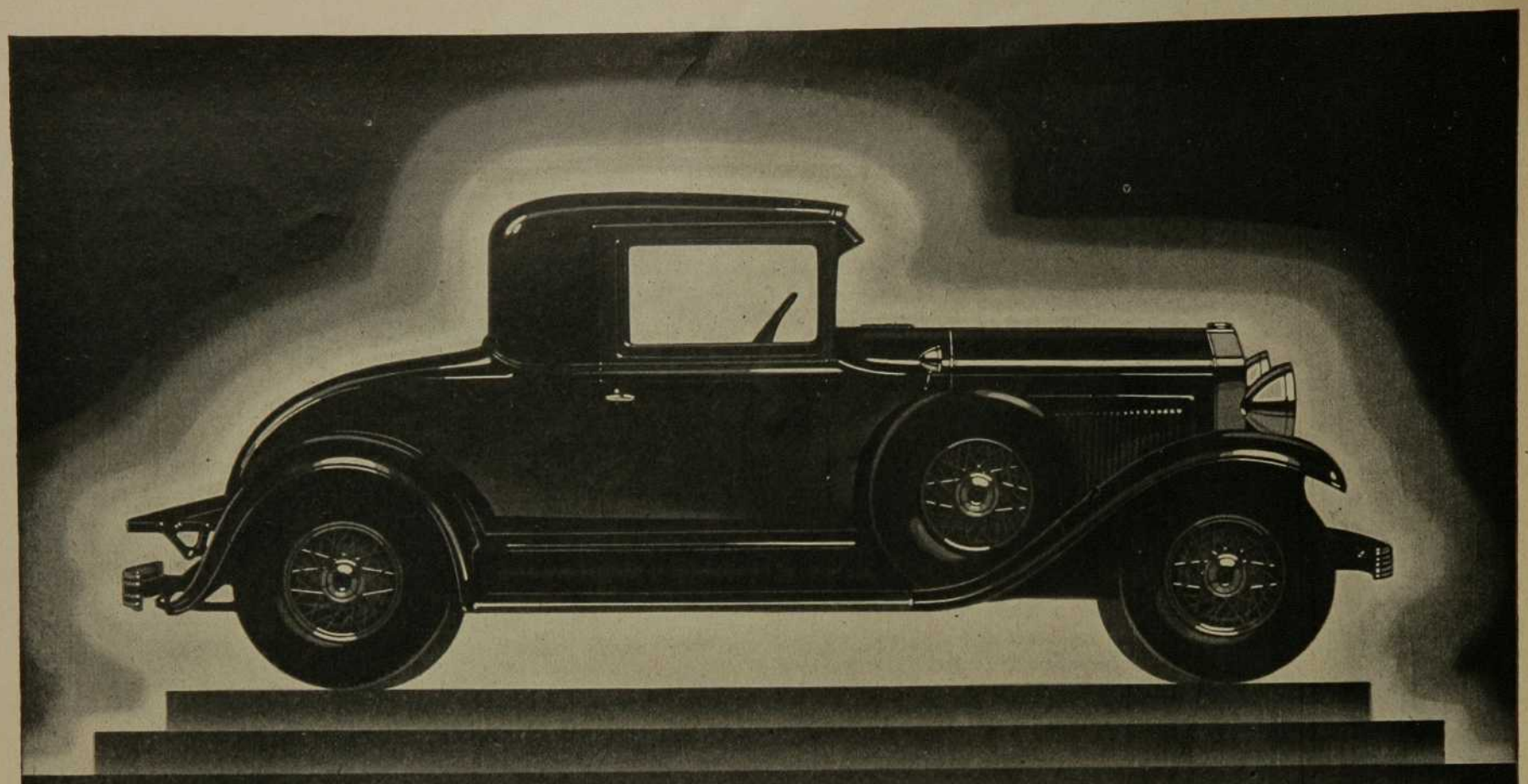
Sans doute un livre n'est que de la matière inerte, un assemblage de signes selon des méthodes conventionnelles; c'est de l'encre, du papier, quelque chose qui ne vit pas et qui, par conséquent, pense encore moins, mais c'est précisément là le merveilleux de la chose. Sur ce terrain neutre, insensible, la pensée de l'auteur a élu domicile et la nôtre vient l'y trouver. C'est une sorte de miroir de la pensée toujours prêt à nous donner des reflets, mais c'est mieux qu'un miroir car il faut à ce dernier une source de lumière exacte, matérielle en quelque sorte, tandis que le livre nous donne ces magnifiques jeux de lumière que l'oeil humain ne verra jamais et qui sont des reflets d'âme.

Mais l'homme s'accoutume à toutes les merveilles et celle-là, la plus grande et la plus belle de toutes, ne lui semble plus extraordinaire. Cela tient peut-être à l'emploi qu'il en a fait; la pensée matérialisée n'aurait dû évoquer en nous que des visions d'idéale beauté...

...Hélas! la Princesse de rêve s'est trop souvent changée en maritorne à l'allure vulgaire et au caractère obscène, et ce n'est pas alors la tranche dorée d'un livre ni sa reliure magnifique qui peuvent faire compensation.

Pour les livres comme pour les femmes, le maquillage n'est qu'une aide mais pas un créateur de beauté.

FERNAND DE VERNEUIL



Oeuvre des plus Grands Spécialistes de l'Industrie en Matière de Style

Le dessin magistral, la beauté des lignes et l'attrait des couleurs du Willys-Knight "70B" nouveau style, consacrent cette magnifique voiture comme la plus remarquable création des principaux spécialistes du pays en matière de style.

Car la beauté du fini et la perfection de l'aménagement de ce nouveau et peu dispendieux Willys-Knight Six-Cylindres ne trouvent vraiment matière à comparaison que dans les coûteuses voitures fabriquées sur spécifications particulières.

Le "Contrôle à Portée des Doigts" — la plus grande amélioration apportée à la direction depuis l'invention du démarreur automatique — est l'une des plus remarquables caractéristiques de ce nouveau "70B".

Jusqu'ici, des milliers de personnes, désireuses de posséder une voiture mue par moteur Knight, en avaient été empêchées par le prix nécessairement plus élevé du moteur breveté à doubles soupapes à manchons.

Ce nouveau Six-Cylindres sera favorablement accueilli par ces personnes comme le plus bel exemple que présente aujourd'hui l'industrie automobile d'un auto de grand style à prix moyens.

Willys-Knight, 56 *A Coach* $1,380.00 ; 56 *A Sedan* $1,510.00; 70*B Touring* $1,485.00; 70*B Routière* $1,595.00; 70*B Coupé* $1,595.00; 70*B Coach* $1,595.00; 70*B Sedan* $1,720.00.

WILLYS · KNIGHT

ELLE MARCHA DE SUCCES EN SUCCES. LES DIRECTEURS SE LA DISPUTAIENT.

Dora Algar

par Paul Armont

ALLEZ me chercher M. Robert Detraz, dit sévèrement le Directeur.

Le garçon de bureau s'empressa, et, cinq minutes après, Robert entrait dans le bureau directorial. C'était un jeune homme blond, vingt-six ans, figure charmante, l'air affable et sans énergie.

— Monsieur Detraz, lui dit le Directeur sans le faire asseoir, voici bientôt un an que vous êtes spécialisé dans les faits-divers à l'*Indépendant Parisien*. Or, de faits-divers, vous n'en apportez point ou guère à mon journal. Si cela continue, si d'ici quelques jours vous ne trouvez pas à annoncer un événement sensationnel et inédit, je me verrai obligé de renoncer à vos services. J'ai dit. Dégrouillez-vous."

Robert sortit de là assez penaud. "Se dégrouiller" était plus facile à dire qu'à faire. Il rentra chez lui, tout en haut de la rue de Maubeuge et commença à monter ses quatre étages. Mais il s'arrêta au troisième, pour écouter chanter sa voisine d'au-dessous, Lise. Quelle jolie voix elle avait cette petite! Elle chantait tout en travaillant. Il y avait sur la porte une plaque de cuivre avec ces mots:

LISE BRODARD
Modes

Robert entra.

La chanson s'arrêta net et Lise accueillit gaiement le visiteur, son voisin depuis deux ans. Elle était brune, étrangement belle, avec des traits nets et de merveilleux yeux d'un bleu-vert, à l'expression un peu impérative, mais qui prenaient un ton très doux en regardant Robert. Lui, préoccupé par le combat de la vie, si dur pour les désarmés comme lui, n'y avait pas fait attention. Ce jour-là moins que jamais, il ne pensait qu'à raconter la menace directoriale, qui le faisait trembler pour son existence.

Robert était du Midi. S'il n'avait pas de persévérance, il avait beaucoup d'imagination. Et deux jours après, c'est avec une figure joyeuse qu'il entrait chez Lise. Il lui cria de la porte, avant même de lui dire bonjour: "Ça y est! J'ai eu une idée épatante!"

— Vous avez inventé une histoire, je parie?

— Mieux que cela! J'ai inventé une femme!

— Une femme?

— J'ai fait passer dans le journal une note annonçant qu'une jeune fille du meilleur monde de New-York, mi-française, mi-américaine, empêchée par sa famille de faire du théâtre, s'était enfuie après des péripéties romanesques et allait s'embarquer pour l'Europe.

— Vous lui avez trouvé un nom?

— Oui. Elle s'appelle Dora Algar. Bonne idée, hein?

— Oui... oui...

— Vous n'avez pas l'air convaincue?

— Si. Qu'est-ce qu'ils disent de cela, au journal?

— Ils sont très intéressés. J'ai reçu cet après-imidi des félicitations du directeur.

— Qu'est-ce que vous en ferez, de votre jeune fille du meilleur monde?

— Demain, elle s'embarquera en secret sur un bateau à destination du Havre.

— Et après?

— Il lui arrivera des aventures. J'en inventerai. Un rien vous effraie. Laissez-moi faire.

Lise avait raison d'être effrayée. Au début, ça alla tout seul. Dora Algar s'était embarquée. Robert décrivait ses toilettes, donnait le programme des concerts où elle chantait à bord, parlait même avec discrétion — parbleu! — d'un flirt qu'elle avait ébauché avec un jeune Argentin. Mais les jours passaient. Un bateau parti de New-York doit tout de même finir par arriver en France.

Les rédacteurs de l'*Indépendant* commençaient à ricaner; le directeur s'empourprait chaque fois qu'il apercevait Robert.

Ce jour-là, Robert arriva chez Lise aussi pâle que son directeur était rouge. "Ne vous épouvantez pas, mon ami, dit Lise en lui prenant la main avec une affection qu'il ne remarqua pas, tant il était préoccupé. J'avais prévu tout ce qui arrive; je suis sûre que ça s'arrangera. Continuez vos notes trois jours encore".

Robert obéit et continua ses notes avec une anxiété grandissante, d'autant plus troublé qu'il ne pouvait plus se confier à Lise; celle-ci, appelée au chevet d'une tante, malade, avait disparu sans laisser d'adresse.

Trois jours après cette conversation, en arrivant au journal, Robert faillit tomber de surprise en ouvrant une dépêche à son nom, arrivée par sans-fil. "Vous remercie pour nombreuses notes me concernant parues dans votre journal; excellente publicité dont suis très touchée. Remerciez votre directeur en attendant que je le fasse moi-même dès arrivée à Paris. — Dora Algar".

Ainsi — prodigieux et vraiment providentiel hasard! — il existait une vraie Dora Algar! Il était évident que, en croyant l'inventer, Robert inconsciemment s'était souvenu d'un nom lu quelque part. Il n'y avait pas d'autre explication possible.

Bien entendu, Robert feignit de n'être nullement surpris; il eut un sourire supérieur en tendant le télégramme à ses collègues.

Le lendemain, nouvelle dépêche: "Vous prie retenir pour mercredi auto luxe et grand appartement hôtel."

(Suite à la page 40)

"COMME TU AS DU SOUFFRIR D'AVOIR SI MAL PLACE TON AMOUR!"

NOUVELLE SENTIMENTALE

Mesdemoiselles d'Arneville

Par ROGER REGIS

S'ADRESSANT à la vieille servante qui tenait le rôle de majordome du château, Mlle Béatrice demanda:

— Vous avez bien recommandé au cocher de se trouver à la gare pour six heures et demie? Mlle Josèphe sera très fatiguée de son voyage à Paris. Il ne faut pas lui faire attendre la voiture.

— Mademoiselle peut être tranquille! répondit l'autre. Il n'y a guère que vingt minutes de trajet et...

La pendule du petit salon tintant cinq fois acheva la phrase.

— C'est vrai! soupira Mlle Béatrice. Je suis ridicule. Mais, que voulez-vous? Quand deux vieilles filles comme ma soeur et moi ont l'habitude de vivre ensemble, la moindre séparation est faite pour troubler l'esprit.

La servante s'éloigna. Mlle Béatrice se retrouva seule. Jamais elle n'avait, comme ce jour-là, ressenti la mélancolie poignante de son abandon. Par les portes-fenêtres, larges ouvertes, elle regardait le tapis vert des pelouses, taché de place en place par les fusées rouges des géraniums, l'ombre mouvante des arbres sur le sable d'or des allées et, au delà du parc, les ondulations molle de la plaine normande. Puis, lassés par la clarté trop vive, ses yeux revenaient au décor plus atténué du salon ,aux tableaux poudrés d'une cendre grise, aux meubles endeuillés par le temps. Mais ce décor, comme ce paysage, trop connu, ne pouvait retenir son attention.

A côté de la bergère où Mlle d'Arneville était assise, une corbeille à ouvrage offrait le tricot commencé et ses longues aiguilles de bois. Elle s'en saisit, soupira de nouveau, assura ses lunettes d'écaille rondes et reprit, avec le fil sombre des mailles, le fil plus sombre de ses pensées.

Josèphe et Béatrice d'Arneville n'avaient, pour ainsi dire, point d'histoire. Elevées côte à côte dans la morne solitude de ce château normand, elles avaient, toutes jeunes encore, perdu leur mère ,tuée dans un accident. Cette mort soudaine les marqua d'un précoce pessimisme, en même temps qu'elle les liait l'une à l'autre d'une affection plus forte, plus ardente. Elles grandirent, elles devinrent d'une beauté exquisement pareille, blondes, avec de longs cils noirs, des yeux d'algue verte, un visage étroit et fier, des lèvres charnues comme de beaux fruits mûrs et, dans toute leur personne, une grâce saine et rude de Dianes rustiques. Mais cette beauté, elles ne s'en doutaient pas. Personne ne se rencontrait pour leur en faire compliment. Nul ne rendait visite à ces recluses. Seul, un jeune cousin, Jacques de Resmes, vint à deux ou trois reprises passer une saison de chasse au château et fit sa cour à Josèphe. Longtemps on espéra qu'il se déclarerait officiellement. Mais, sur ces entrefaites, M. d'Arneville mourut, laissant une succession si embarrassée que les deux jeunes filles crurent un moment, à leur ruine complète.

Il leur resta cependant la propriété qu'elles habitaient et des rentes juste suffisantes pour mener un train de vie discret. Par contre, surpris sans doute et désenchanté par cette demi-pauvreté, Jacques de Resmes cessa de donner de ses nouvelles. Peu après, on apprit qu'il faisait ailleurs un riche mariage.

Cette désertion frappa cruellement Josèphe d'Arneville. Elle en conçut une rancune farouche contre la généralité des hommes. Elle répétait sans cesse:

— Tous sont intéressés, menteurs, fourbes et lâches. Jacques n'est point différent des autres et je fus folle, en vérité, de croire en lui. Désormais je ne me laisserai pas piper par leur scélératesse. Le vrai bonheur pour une molles de la plaine normande. Puis,

A entendre cette profession de foi définitive, Béatrice, tout naturellement, ne tarda pas à partager les opinions de Josèphe. Les deux soeurs se serrèrent, l'une contre l'autre, plus étroitement. Il fut convenu entre elles qu'elles poursuivraient, coude contre coude, leur existence solitaire, loin des rumeurs du monde, loin des hommes. Et elles furent fidèles à leur engagement.

Elles le furent pendant quarante ans, sans que rien ne vînt troubler le cours de cette double vie, pareille, dans son calme désuet, à la lente descente d'une rivière s'attardant entre des rives plates.

Mlles d'Arneville touchaient maintenant à la soixantaine. Elles continuaient à se ressembler avec leurs cheveux blancs encadrant leur visage étroit, ivoirin et ridé, avec leurs éternelles robes noires, avec leurs gestes exactement identiques, avec leurs éternelles robes noires, avec leurs gestes exactement identiques, avec leurs mêmes préoccupations de soucis ménager et d'oeuvres pieuses.

A peine parfois parlaient-elles du passé et c'était toujours pour finir par ces mots:

— Ma pauvre Josèphe, comme je te plains! Tu as dû tant souffrir jadis d'avoir si mal placé ton amour!

A quoi Joséphe répondait:

(Suite à la page 42)

" QU'EST-CE QUE CELA VEUT DIRE ? "

Un Nœud au Mouchoir

par CAMILLE BEAUGUET

COMME j'allais sonner chez Jeanne, ma fiancée, j'eus à me servir de mon mouchoir. Il s'y trouvait un noeud, mais ne pouvant me rappeler le motif, je le défis et sonnai bien vite.

Mariette, la bonne, vint m'ouvrir. A peine étais-je entré que j'entendis Jeanne m'appeler:

— C'est vous, Charles? Par ici, par ici.

Je me précipitai. Jeanne portait une nouvelle robe et paraissait adorable.

— Que vous êtes charmante! lui dis-je.

Et je l'embrassai.

Comme je tenais sa petite main dans la mienne, il me sembla qu'elle attendait de moi quelque chose. Aussi je l'embrassai encore.

— Rien de nouveau? demandai-je.

— Oh non, rien! me répondit-elle d'une voix toute changée.

Et, sans un autre mot, elle quitta la pièce.

Je réfléchissais à son attitude quand Mariette entra, apportant le thé, et parmi d'autres choses, un gâteau richement décoré. Elle posa le plateau sur la table et, se tournant fièrement vers moi:

— Je l'ai fait moi-même, Monsieur: c'est pour la fête de Mademoiselle!

— Quoi! pour la fête de Mademoiselle!

* * *

Et alors je compris, mais trop tard, pourquoi j'avais fait un noeud à mon mouchoir. J'oubliais la fête de Jeanne! Pouvais-je sortir et acheter quelque chose avant qu'elle ne revînt pour le thé? Non, impossible, mais...

— Mariette, dis-je, la retenant par le bras, voulez-vous me rendre un service? Courez m'acheter une écharpe en soie pour dame, vous savez? Je n'ai pas le temps de vous expliquer. Rapportez tout ce qu'il y a de beau!

Je lui mis un billet dans la main.

—Quand vous reviendrez, glissez le paquet dans la poche de mon pardessus, dans le vestibule. Pouvez-vous le faire?

— Oh! oui, Monsieur. Je vais aller chez Durandel, en face, et, en même temps...

Elle s'arrêta car Jeanne entrait.

— Le thé est prêt, Mademoiselle.

Et elle sortit sans bruit. Le thé avec Jeanne fut un moment d'angoisse pour moi. Dès que j'entendis la porte s'ouvrir, annonçant le retour de Mariette, je murmurai que j'allais chercher mes cigarettes dans mon pardessus.

Quand je revins vers Jeanne, je tenais caché derrière mon dos un paquet que je lui remis en disant:

— Bonne fête, ma chérie.

— Oh! fit Jeanne, et moi qui pensais que vous aviez oublié!

— C'était pour vous taquiner, dis-je gaiement.

Je l'entendis défaire le paquet. Tout à coup, elle poussa un petit cri. Je me retournai: Jeanne avait en mains un affreux torchon de cuisine.

— Il y a erreur! m'écriai-je.

A ce moment, Mariette entra sans cérémonie dans la pièce, portant un objet caché sous son tablier. Elle glissa et en essayant de se relever, m'envoya dans les jambes le paquet; je mis le pied dessus. Elle cria: "Oh! Monsieur", et la voilà partie!

Le papier étant déchiré, on voyait la frange d'une écharpe bleue. Je la tendis à Jeanne.

— Qu'est-ce que tout cela veut dire? demanda-t-elle.

Je me décidai à lui expliquer franchement ce qui en était, ainsi que le noeud à mon mouchoir.

— Et si Mariette n'avait pas dû acheter des serviettes, et mélangé les paquets, vous n'auriez rien su de mon stupide oubli! Oh! Jeanne, je suis tellement distrait qu'il est temps, n'est-ce pas, que je ne reste plus seul? Aussi, ma chérie, à quand la date de notre mariage?

Après avoir réfléchi quelques instants, Jeanne me dit que ses parents avaient parlé du 7 juin, et comme je me penchais pour l'embrasser, elle saisit mon mouchoir, et y fit un noeud.

LE BAIN DE PIEDS PARFUME, d'après le tableau de A. E. Plassan.

Choses de tous les Temps

LES PARFUMS

Par L. R.

L'INDUSTRIE des parfums est une grande et belle chose aujourd'hui, une chose délicieusement odorante; on peut même dire que la parfumerie est un art autant qu'une industrie, mais nous aurions tort de croire que notre époque en a la primeur. On peut dire des parfums ce qu'un homme très savant, mais parfois un peu distrait, disait de l'habitude de manger: elle remonte, affirmait-il, à la plus haute antiquité.

Moïse a consacré l'usage des parfums par ses lois; l'encens ne pouvait être brûlé que devant les autels de l'Eternel et le seul grand prêtre était oint d'une huile aromatique où il entrait plusieurs produits de l'Inde et de l'Afrique.

Les cours de Perse et de Babylone étaient célèbres pour la prodigalité avec laquelle on y usait des parfums et des onguents; il y avait des officiers de parfumerie pour le service particulier des rois. Dans les festins on y versait des essences exquises sur les couronnes de fleurs dont les convives avaient la tête ornée; d'anciennes sculptures égyptiennes nous représentent souvent des scènes de ce genre.

Quant on voulait honorer particulièrement quelqu'un, on lui envoyait une couronne de fleurs que l'on avait portée soi-même; cet usage passa, plusieurs siècles plus tard dans les galanteries de la Grèce et de Rome et c'était une faveur marquée que de recevoir de la part d'une femme, des couronnes qu'elles avait portées. Un auteur ancien, Martial, se plaint amèrement de ce que la femme qu'il aimait ne lui envoyait que des roses fraîchement cueillies.

Un autre auteur ancien, Pline, nous dit que l'usage des parfums en Perse n'était pas encore très ancien de son temps. Contredire un tel auteur peut sembler téméraire, et je le fais cependant hardiment, et puis citer Hérodote, de cinq siècles son aîné, et qui parle de Cambyse envoyant au roi des Ethiopiens, parmi d'autres présents, un flacon d'onguent précieux.

L'Ecriture jette également un trait de lumière sur le commerce des peuples de l'Asie avec ceux de l'Inde, commerce dans lequel était compris celui des parfums et des arômes. Les caravanes, du temps du patriarche Jacob, en transportaient en Egypte.

L'Egypte, en ces temps reculés, recevait encore des parfums de l'Orietnt par l'intermédiaire des Sabéens lesquels fondèrent, principalement sur ce commerce, un luxe dont les anciens ne cessent de parler avec étonnement.

L'art d'embaumer est extrêmement ancien, à preuve les momies d'Egypte datant de quatre mille ans et plus, et cela aussi peut être considéré comme une des plus anciennes branches de la parfumerie antique, car les aromates y jouaient un très grand rôle. On en trouve des traces depuis l'Egypte jusqu'aux îles Canaries d'un côté, et de l'autre jusqu'à Otaiti et sur les côtes nord-ouest de l'Amérique.

On le voit, l'usage des parfums est non seulement très anciens mais il était à peu près général et notre époque n'a rien inventé sous ce rapport.

Les Romains, alors même qu'ils n'étaient pas encore parvenus à leur époque de grand luxe, déployaient dans leurs funérailles une telle profusion d'onguents et de parfums qu'il fallut insérer dans la Loi des Douze Tables, des défenses relatives à ce sujet.

Sous les empereurs, ce luxe fut porté à un degré inconcevable. Dans les funérailles de Poppea Sabina, l'empereur Néron fit brûler tant de parfums que la quantité dépassa celle que l'on faisait venir d'Arabie pour les besoins de tout l'empire pendant un an. Cette folle prodigalité est bien de nature à étonner quand l'on sait, comme je l'ai dit dans un précédent article, que Néron avait lui-même tué Poppea d'un furieux coup de pied.

A cette époque on faisait une telle orgie de parfums que Juvénal nous en donne l'idée par la critique qu'il fait d'un jeune élégant, lequel, dit-il, "exhale plus de parfums que deux convois funèbres".

Iln'y avait naturellement pas qu'aux funérailles que l'on employait les parfums; le dieu des festins et la déesse

des amours avaient aussi leur large part. Les dames grecques et romaines en faisaient une énorme consommation pour leur toilette. Criton qui fut médecin de l'impératrice Plautine a écrit un "Traité de la Toilette" dans lequel il parle de vingt-cinq essences précieuses et d'une senteur admirable dont se servait l'impératrice. Malheureusement le traité de ce médecin n'est pas venu en entier jusqu' ànous et, des fameuses recettes de parfums il ne reste que les noms.

En ces temps-là on préférait les fleurs de fantaisie aux fleurs naturelles; elles avaient l'avantage de ne pas se faner et puis il était possible de les parfumer à son goût; on employait principalement pour cela l'essence de nard et de costus.

Aujourd'hui l'on a des vaporisateurs aussi commodes qu'élégants; c'est le complément obligatoire de toute table de toilette féminine . . . et même quelquefois masculine, mais au temps de la Rome luxueuse on avait bien mieux que cela: des vaporisateurs vivants. Dans toutes les familles riches il y avait des esclaves éthiopiennes ou indiennes très expertes dans l'art de répandre les parfums sur la chevelure. Elle procédaient pour cela de façon aussi simple que pratique: elles emplissaient leur bouche de parfums qu'elles projetaient ensuite en rosée. Au bout d'un certain temps de cet exercice spécial elles devaient certainement avoir la bouche parfumée de façon permanente.

En ces temps d'odeurs suaves, les élégantes ne couchaient pas dans des draps de lit ordinaires mais entre des mousselines très souples et bien imprégnées de parfums rares qui provenaient de l'Inde ou de l'Egypte. C'est toujours Martial qui nous apprend ce détail; ces soins de toilette semblent l'avoir fort intéressé, surtout sans doute quand celles qui se parfumaient étaient bien jolies, mais néanmoins il trouve qu'elles abusent quelquefois. Ce sont, dit-il, de véritables boutiques ambulantes de parfums et leur tête exhale l'odeur de l'Arabie tout entière.

Un onguent particulièrement estimé était le nard; cela se vendait en petits pots et il n'y avait pas de cadeau plus agréable que l'on pût faire à une élégante. Il n'y en avait pas de plus coûteux non plus, cela se vendait littéralement au poids de l'or, et les amis ou les amoureux faisaient bien souvent la grimace quand il leur en fallait renouveler la provision.

Il est probable que ce n'est pas avec ce parfum fort dispendieux que les jeunes gens faisaient leurs promenades sentimentales au domicile de leur bien-aimée; il existait en effet en ces temps un usage assez curieux et néanmoins gracieux: les jeunes gens allaient répandre une profusion de parfums sur la porte de leurs petites amies; ils y ajoutaient du vin et des guirlandes de fleurs.

L'abus, dans toute chose, finit par créer des adversaires même à ce qui est le plus en vogue; il en fut ainsi pour les parfums surtout quand ils étaient employés par les hommes. En Grèce et à Rome les personnes les plus graves finirent par faire entendre les critiques les plus sévères.

Les Lacédémoniens n'y allèrent pas de main morte, ils frappèrent de bannissement ceux qui vendaient des parfums sous le prétexte que ces gens gaspillaient l'huile en pure perte. Plutarque, lui, vit la chose sous un aspect plus drôlatique: il fit l'éloge des bêtes en disant qu'elles étaient moins bêtes que les humains puisqu'elles ne se parfumaient pas. Il s'était peut-être levé du mauvais côté le jour où il fit cette réflexion un peu saugrenue.

Sénèque eut une appréciation sévère également et ne résista pas dans cette occasion au plaisir de faire ce que l'on appelle une antithèse: il qualifia l'usage des parfums de propreté très malpropre. Le consul Cicéron reprocha vertement au consul Pison de porter des cheveux bouclés et inondés d'huile parfumée.

Valère Maxime raconte que, pendant les proscriptions trimvirales, un romain illustre fut caché par les soins de ses domestiques dans une cabine; il y aurait peut-être échappé aux recherches, mais il fut trahi par l'odeur de parfums qu'il exhalait et il eut aussitôt contre lui la risée publique au lieu de la commisération qu'on lui portait auparavant.

L'empereur Vespasien ne se montra pas moins sévère; il destitua un officier parce qu'il sentait trop les parfums. Il est assez comique de remarquer que ce même empereur Vespasien créa de petits édifices d'un parfum tout spécial et auxquels l'histoire devait conserver son nom.

Néanmoins le goût public était là, et ce n'est pas par des critiques ou des édits qu'on le transforme à volonté; ce fut en vain que les consuls, empereurs ou philosophes tentèrent de transformer ce goût.

Les plaisanteries d'Aristippe, les chansons d'Anacréon et d'Horace, les graves conseils d'Hippocrate et les besoins d'un climat ardent, tout cela concourut à faire compter les parfums parmi les délices de la vie. Il brûla dans les cassolettes pendant que les essences furent versées par les esclaves sur la tête des convives. Néron, Othon et d'autres encore firent jaillir, dans les salles de festins, des cascades entières d'odeurs, ce qui, disons-le en passant, fut d'ailleurs renouvelé par Louis XIV.

Achestrate, auteur d'une gastronomie, ou de ce qu'on pourrait appeler aujourd'hui l'art de s'emplir finement et copieusement la bedaine, établit en principe que les parfums devaient être un assaisonnement au vin et à la bonne chère.

Ce luxe alla toujours en augmentant. Du temps de Néron on arrosait le théâtre avec du vin dans lequel on avait fait infuser du safran. L'empereur Héliogabale fit chauffer ses salles à manger avec des bois parfumés et s'il fallait établir le bilan de tout ce que l'on consomma dans ces époques comme parfums, essences rares et onguents, la chose d'ailleurs impossible, étonnerait fort le public d'aujourd'hui.

Nous n'avons cependant rien à envier à l'antiquité sous le rapport de la variété et de la finesse des parfums et leur consommation fait l'objet d'un commerce extrêmement important.

La plupart des parfums modernes sont extraits des fleurs; c'est une opération délicate. Le procédé par distillation est d'une grande simplicité d'exécution, mais s'il s'agit de parfums délicats, d'essences rares, le travail de fabrication est d'abord beaucoup plus compliqué et ensuite il faut une énorme quantité de fleurs.

Par exemple, pour obtenir un petit flacon d'une once et demie seulement de parfum concentré de violette, il faut deux tonnes de ces fleurs. Pour la même quantité d'essence de réséda il faut deux tonnes également de fleurs de réséda, et leur culture demande une superficie de terrain de quarante arpents! Il ne faut donc pas s'étonner si ces délicates essences se vendent un peu cher.

Le parfum de jasmin compte assurément parmi les plus fines senteurs, mais son prix n'est pas banal non plus: au poids il est juste deux fois plus cher que l'or; pourtant il ne faut qu'une demi-tonne de fleurs pour une once de parfum.

Le parfum de rose varie de prix selon la provenance des roses; celles d'Egypte donnent neuf à dix onces de parfum à la tonne de fleurs; le rendement des autres varie d'une à trois onces. On peut compter en moyenne qu'il faut quarante arpents superficiels de terrain poru récolter une tonne de fleurs.

Le géranium rosat est moins dispendieux comme fabrication; la même quantité de terrain de quarante arpents peut en contenir quatre mille pieds qui donnent une bonne trentaine de livres d'essence.

La cassie ou fleur de l'acaccia Farnèse donnent un rendement moins élevé; dans nos quarante arpents nous pouvons planter cinq mille pieds qui donneront chacun deux livres de fleurs, mais il faut six cents livres de ces fleurs pour une once d'essence; le rendement est donc presque trente fois inférieur à celui du géranium.

Le parfum d'oranger est assez recherché; il faut environ cent cinquante livres de fleurs pour une once.

On voit, d'après ces quelques chiffres, qu'il faut de très grands espaces de terrain pour les fleurs si l'on veut se livrer à l'industrie des parfums. Dans le sud de la France, cette industrie très prospère est renommée à juste titre dans le monde entier. Quelques chiffres encore, qui ne seront pas très ennuyeux puisqu'il s'agit de quelque chose qui intéresse, on peut le dire, les femmes de la terre entière.

Dans le seul département des Alpes-Maritimes, en France, on récolte annuellement deux mille tonnes de fleurs d'oranger, mille tonnes de roses, trois cent cinquante à quatre cent mille livres de violettes, cent quatre-vingt mille livres de tubéreuses, cent vingt mille livres de jonquilles et cinquante mille livres de réséda.

C'est un joli monceau, une véritable montagne de fleurs que cela représente et il ne faut pas s'étonner si le touriste perçoit l'odeur de ces champs parfumés bien longtemps avant de les voir.

Extraire le parfum des fleurs est une opération qui demande simplement un peu d'adresse et de patience et si parmi nos lectrices il y en a qui possèdent de grands, très grands jardins de fleurs, elles pourront essayer, à une échelle réduite évidemment, la fabrication des parfums.

Il y a deux méthodes: l'enfleurage qui se fait à froid et la macération qui se fait à chaud. L'enfleurage s'emploie pour les fleurs ayant une senteur délicate mais fragile et qui pourrait être détruite par la chaleur; on range dans cette catégorie le jasmin, la tubéreuse et le réséda.

Voici comment faire: on prend des plaques de verre que l'on enduit de graisse et l'on y place les pétales des fleurs. On renouvelle les fleurs tous les jours pendant tout le temps que dure la saison et l'on obtient ainsi une pommade parfumée qui conservera indéfiniment son odeur. Pour obtenir le parfum proprement dit, c'est-à-dire, le liquide, le travail est plus compliqué et demande un outillage spécial: on fait circuler un courant de gaz acide carbonique dans un vase où il y a des fleurs fraîches; ce gaz se charge de parfum et va dans un autre appareil où il y a de l'alcool qui s'imprègne à son tour du parfum.

La macération à chaud se fait avec de la graisse de mouton ou de boeuf mélangée de saindoux; on la traite par le benjoin, ce qui donne la graisse benzoinée. On fond ensuite cette graisse dans un bain-marie et l'on y jette les fleurs; il faut remuer continuellement pendant vingt-quatre heures au bout desquelles on retire les fleurs pour en remettre des fraîches. On les remplace ainsi de quinze à vingt fois. Ces graisses parfumées, bien clarifiées ensuite constituent ce qu'on appelle les pommades.

On a bien essayé toutes sortes de choses pour remplacer la graisse; on s'est servi d'huile minérale, de vaseline, de parafine mais avec des résultats beaucoup moins bons.

(Suite à la page 32)

Nouveau feuilleton du "Samedi"

LA VOIX DU SANG

Par Adolphe D'Ennery

No 2 *(Suite)*

VII

L'homme qui sera mon mari, dit-elle, je l'aimerai... Je n'aime pas M. Pierre d'Héribald, et je ne l'épouserai pas.

— En ce cas, lui dit son tuteur, furieux, vous resterez au couvent jusqu'à vingt et un ans.

— Comme il vous plaira. Mais votre menace ne m'effraye guère, car je serai majeure dans trois mois.

— Que disait votre fils ?

— Vainement il supplia Jeanne, vainement il lui peignit son amour sous les couleurs les plus ardentes. Elle est demeurée inflexible. Pierre en est arrivé au comble de l'exaltation, et sa résolution de se tuer est, hélas ! inébranlable.

— Pardon... mon cher ami, interrompit brusquement M. de Beauchamp, dites-moi, maintenant pourquoi vous m'avez fait venir ?

— Je me suis adressé à vous comme un homme qui se noie se raccroche à tout ce qui se trouve à sa portée.

— Mais encore ?

— Je n'avais qu'un seul but. Celui de savoir si vous consentiriez à faire une démarche auprès de cette jeune personne...

— A quoi bon? mon cher d'Héribald. Après la réception que vous à faite Mlle de Maltaverne, à vous, le père de Pierre, comment me recevrait-elle, à mon tour? Cette démarche, tentée par moi, n'aurait aucun résultat heureux...

— Mon ami !

— Mais cela ne veut pas dire qu'on ne doive pas la faire tenter par une autre personne.

— Par qui donc ?

— Attendez. Est-ce que Maillepré, dont nous parlions tout à l'heure, n'a pas été, tout jeune, le commensal des Maltaverne ?

— Si fait, je me souviens même que Jeanne lui témoignait une déférence mêlée d'affection. On disait que lui seul avait le don de lui faire faire ce qu'elle ne voulait pas.

— Est-ce qu'il n'y a pas une histoire dans laquelle Maillepré aurait joué un rôle quelque peu héroïque

— Je ne sais. Nous ne voyions pas très régulièrement les Maltaverne.

— Eh bien! mon cher d'Héribald, voici ce qu'on m'a raconté: M. de Maltaverne, qui était riche, menait fort grand train. Il possédait, sur la lisière de la Brie et de la Champagne, une terre considérable où il recevait beaucoup de monde.

— Oui, j'ai entendu parler des fêtes qu'il donnait.

— Les chasses, surtout, étaient superbes, une meute de cinquante chiens, des piqueurs, tout l'attirail. Beaucoup de gens tenaient à honneur d'être invités à ces fêtes cynégétiques, d'autant plus que Maltaverne se montrait fort accueillant, et que sa femme était extraordinairement belle.

— Comme sa fille, appuya M. d'Héribald.

— C'est possible. Mlle Jeanne, reprit M. de Beauchamp avait alors huit ans. C'était déjà le plus détestable caractère du monde. Gâtée d'une déplorable façon par son père, et plus encore par sa mère, elle faisait absolument ses quatre volontés. Bref, quand Mlle Jeanne voulait suivre les chasses, nul ne s'y opposait. On lui scellait un poney quelque peu farouche dont son parrain lui avait fait cadeau. Et elle partait avec tout le monde.

Mais il lui arrivait de faire en route des énormités. Parfois, sans raison, elle se mettait à cingler sa monture de violents coups de cravache. Certes, elle était amazone irréprochable. Et puis son cheval l'aimait malgré tout... Jamais il ne s'était révolté, quoique son humeur ne fût guère gracieuse d'ordinaire et qu'il n'eût jeté par terre plus d'un bon cavalier.

Un jour, continua M. de Beauchamp, il y avait chasse à courre. Mlle Jeanne voulut en être. Jusque là, rien l'étonnant. Mais au moment de partir, quand on lui amena son poney, elle déclara vouloir monter une autre bête.

— Tu nous lasseras, Jeanne, lui dit son père. Monte Electric, —c'était le nom du petit cheval,— et tais-toi.

Là-dessus l'enfant fit une scène affreuse, piétina, cria de toutes ses forces, pleura véritablement et retarda le départ d'une demi-heure.

Tant et si bien que son père impatienté renvoya Electric à l'écurie, donna le signal pour se mettre en route et signifia catégoriquement à Jeanne qu'elle ne serait pas de la chasse.

Nouveaux cris! fureurs insensées ! Mais Maltaverne tint bon, et l'on s'en alla sans cette charmante petite furie.

Seulement, une heure plus tard, au moment où l'on venait de sonner le lancer, on vit arriver à travers une clairière un cheval emballé qui portait sur son dos Mlle Jeanne épouvantée.

Elle avait trouvé moyen de faire sa volonté quand même. Son père parti avec les invités, elle avait invoqué l'autorité de Mme de Maltaverne. Celle-ci ne sachant rien refuser à sa fille, avait donné l'ordre qu'on sellât un cheval ordinaire pour la gamine.

— Et elle s'était élancée toute seule pour rejoindre la chasse ?

— Non. On l'avait fait escorter par un garçon. Mais, à peine en route, la mauvaise petite avait commencé par tourmenter son cheval, lui fouaillant les oreilles à tour de bras, l'accablant de coups d'éperon, lui abîmant la bouche.

— Elle promettait déjà ce qu'elle a tenu depuis.

— Bref, le cheval, rendu furieux, s'emporta et entra en pleine forêt, dans une haute futaie, et allait au galop effrayant, sur le point, à chaque seconde, de se casser la tête ou d'envoyer son amazone contre un arbre.

Un hasard heureux conduisit la bête folle du côté de la chasse, on entendait les cors et l'instinct sans doute le poussa de ce côté. Quand on l'aperçut, Jeanne avait lâché la bride pour s'accrocher désespérément à la selle d'une main et à la crinière de l'autre. Poussant des cris, elle allait en avant et en arrière à chaque foulé du cheval.

— La malheureuse!

— On voyait qu'elle était à bout de forces. Le cheval galopait toujours par bonds terribles. A chaque instant on s'attendait à la voir se briser contre un tronc d'arbre. Mais le danger le plus grand n'était pas là. A quatre ou cinq mètres plus loin le plateau sur lequel se trouvait la chasse s'arrêtait brusquement, se terminant par un précipice de soixante ou quatre-vingts mètres.

— Mon Dieu! fit M. d'Héribald presque malgré lui.

Il fallait sauver cette enfant. Mais celui qui se chargerait de cette mission périlleuse devait être un solide cavalier, monter un cheval de premier ordre et ne pas manquer de présence d'esprit.

Ce fut Maillepré qui eut cette audace.

— Hubert avait dix-huit ou dix-neuf ans et était très habile à tous les exercices corporels. Du reste il ne réfléchit pas. Son coeur généreux le poussa vers Jeanne. Il partit donc à toute vitesse. Sa monture, déjà excitée par la chasse, rattrapa bien vite la bête affolée et, s'approchant de Jeanne, galoppant un instant à toucher son cheval, il prit ses

RESUME DES PRECEDENTS CHAPITRES

Germaine Jacquin a épousé Raymond Courtenay qui l'a laissé quelques jours après son mariage.
Germaine a eu un enfant qui est mort quelques semaines après sa naissance.
Elle veut avoir un autre enfant pour reprendre l'amour de son mari.
Elle vole l'enfant du duc de Maillepré.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres.
Commencé dans le No du 4 mai 1929.

mesures. Puis, avec une force extraordinaire et une adresse encore plus grande, il enleva l'enfant qui se laissa faire, et le cheval alla se tuer dans la fondrière, à quarante mètres plus loin.

— Une bonne chance n'arriverait pas à une enfant qui serait parfaite.

— Maillepré, assez fier de son exploit, et surtout de sa réussite, porta la mauvaise tête à son père. Mais ce fut lui que Jeanne voulut embrasser le premier.

— Et depuis ?

— Depuis, Hubert de Maillepré a eu sur Mlle le Maltaverne une autorité que personne, avant lui, n'avait pu exercer. Elle l'écoutait et lui obéissait.

— En sorte que Jeanne, si je vous comprends bien, aurait, au milieu de ses innombrables défauts, une qualité ?

— Oui, la reconnaissance envers le duc à qui elle doit la vie, elle professe pour lui une sorte de culte. A diverses reprises, on a vu Maillepré apaiser les colères et faire fléchir la volonté de l'indomptable jeune fille.

— Et vous pensez que M. de Maillepré consentirait à intervenir auprès d'elle pour sauver Pierre ?

— Il n'y a que lui qui puisse la faire changer de résolution.

— Qu'il la décide donc à épouser mon fils et il aura acquis des droits à mon éternelle reconnaissance.

— Malheureusement, mon cher d'Héribald, Maillepré n'est pas à Paris.

— Est-il dans ses terres ?

— Non. Parti pour l'Italie avec sa jeune femme, il n'est pas encore de retour. Ou pour mieux dire, il s'est arrêté en Suisse et compte y passer, dit-on, cinq ou six mois.

— Avez vous assez d'influence sur lui pour le décider à faire cette démarche? Il faut que mon fils renonce à son funeste dessein...

— Mon cher ami, je ferai l'impossible pour amener Maillepré auprès de Mlle de Maltaverne, il aura, je pense, assez de pouvoir sur elle pour lui arracher son consentement. Dans un mois votre fils sera marié, et vous serez, sinon heureux, du moins content.

— Vous allez donc écrire à Maillepré ?

— Voudra-t-il venir sur une simple lettre de moi? fit M. de Beauchamp. Il est en plein bonheur. Sa femme qui l'adore est elle-même adorable. Quittera-t-il son nid de nouveau marié, pour faire une démarche qui ne laisse pas que d'être peu agréable ?

— Il faudrait aller là-bas et le ramener, dit le marquis d'Héribald.

— Ce serait le plus sûr.

— Voulez-vous pousser le dévouement jusqu'à m'accompagner en Suisse ?

— Mais sans hésiter, mon ami.

— En ce cas, nous partirons ce soir même. Allez faire vos préparatifs, Moi, je vais donner quelques espérances à mon fils. Nous nous trouverons à la gare.

VIII

Il n'y avait pas alors, sous le ciel, un homme plus complètement heureux que ce duc de Maillepré, dont il vient d'être question.

Ainsi qu'on l'a vue plus haut, il s'était marié, quelques mois auparavant, avec la plus exquise fleur de beauté, de charme et de chasteté.

Partis pour les pays du soleil, aussitôt après leur mariage, les nouveaux époux abandonnèrent la direction de leur voyage à dame Fantaisie elle-même, si bien que les hasards des chemins de fer les poussèrent vers Genève.

Un jour qu'ils s'isolaient à quelques kilomètres de la ville sur les bords sauvages du Rhône, Diane, suspendue au bras de son époux, poussa tout à coup un cri d'admiration.

Il y avait là un paysage sans pareil.

Le fleuve roulait ses eaux encore bleues à l'ombre de rochers puissants. Par une échappée, entre deux montagnes, on apercevait un horizon tout au fond duquel se couchait un soleil de feu. Rien de plus pittoresque.

Personne, en passant à une heure semblable par cet endroit n'aurait pu se soustraire au désir d'y planter une maisonnette, un pavillon, quelque chose de rustique et de s'y arrêter longtemps.

— Ah! dit Diane, toute ravie, qu'il serait bon de cacher ici notre tendresse. Il me semble qu'en aucun autre coin de la terre on ne vivrait dans un calme aussi profond, on ne s'aimerait avec plus de sécurité.

Hubert de Maillepré était trop amoûreux pour ne pas trouver l'idée charmante.

— Chère amie, dit-il en souriant, vous allez au-devant de mes voeux. Ici le soleil est doux, plantons-y notre tente.

« — Voici le mot que je te laissais.

— Quoi! répondit la jeune épouse, toute rouge du ravissement qu'elle éprouvait, vous voulez bien que nous louions quelque chose ?

— Louer? s'écria le duc avec un beau mouvement d'indignation joyeuse. Louer! Habiter une demeure, chaumière ou palais, qui aurait abrité avant nous, d'autres amours que les nôtres. Allons donc! sommes-nous de ces oiseaux qui se contentent d'un nid abandonné, banal ? Non, non. Construisons nous-mêmes le palais de notre bonheur.

— Cher Hubert, murmura la jeune femme avec une pudique ivresse.

Le lendemain, M. de Maillepré mandait un notaire ,un architecte et un de ses maçons que la civilation appelle avec pompe des entrepreneurs.

En un tour de plume, le notaire l'eut rendu propriétaire du terrain sur lequel il voulait ériger son manoir.

A l'architecte, il fit part d'un plan dressé par lui-même pour une maison qu'il comptait bâtir autrefois sur le bord de la mer. Quant à l'entrepreneur, il dit son prix et ce fut suffisant.

Lorsque tout fut bien convenu:

— Nous partons pour l'Italie, dit le duc. Je mets pour condition expresse de vos engagements, messieurs, que ma maison sera prête dans quatre mois, de telle sorte que nous puissions l'habiter à notre retour.

Et, en effet, quatre mois plus tard, quand, après avoir savouré le premier quartier de leur lune de miel sur le rivage ligurien, le duc et la duchesse de Maillepré revinrent à Genève, ils trouvèrent le nid tout prêt.

C'était un nid assez étrange. Bâti sur la partie extrême d'une roche dominant le Rhône, il se donnait des allures moyen-âge on ne peut mieux imitées.

Il y avait quelque chose de terriblement effrayant dans l'ensemble des constructions. C'était un balcon de pierre très élégant et surtout très audacieux qui s'avançait sur le fleuve et le surplombait. L'aspect seul de ce balcon vous faisait passer un frisson dans les reins.

Hubert de Maillepré et sa femme vivaient là aussi heureux que possible. Jamais deux êtres faits l'un pour l'autre n'avaient plus complètement oublié le reste de l'univers.

Ce fut dans cet éden que M. de Beauchamp et le marquis d'Héribald arrivèrent vingt-quatre heures environ après la conversation que nous avons rapportée.

M. de Beauchamp, accueilli comme un gentleman qu'on estime et qu'on aime, présenta M. d'Héribald que le duc connaissait de nom et, en quelques mots, mit le jeune ménage au courant de ce que l'on attendait d'Hubert.

Mais dès qu'elle eut compris de quoi il s'agissait, Diane se récria :

— Mon mari ne peut-être que très flatté, dit-elle, de la confiance que lui témoigne M. d'Héribald, mais je lui serais reconnaissante de ne pas se mêler d'une semblable affaire.

C'était net. M. de Beauchamp ne put maitriser un mouvement de surprise. Maillepré, lui-même regarda sa femme et lui dit :

— Pourquoi donc, ma chère ?

— Mais simplement parce que Jeanne de Maltaverne est pour ma famille une ennemie. Je la crains et je ne l'aime pas. Permette-moi d'ajouter que l'influence de mon mari sur une pareille tête est purement illusoire. Elle a un caractère et une volonté de fer. Ni un Maillepré ni un autre me la fera changer de résolution.

— Madame, dit le marquis d'Héribald, voulez-vous être assez bonne pour m'écouter ?

— Parlez monsieur et excuser ma vivacité...

— Madame la duchesse, il s'agit de sauver la vie à mon fils. Oh! ne pensez pas que je crois aveuglement à une comédie d'amoureux ou à un désespoir aussi violent que passager. Non. Mon fils, lui aussi, a une terrible volonté. Il ne s'agit pour M. de Maillepré que d'aller à Paris et d'essayer de vaincre la résistance de Mlle de Maltaverne. S'il réussit, nous le bénirons, la marquise d'Héribald et moi... S'il échoue, nous n'aurons pas au moins subi notre malheur sans avoir tout fait pour le conjurer.

— Monsieur le marquis je comprends votre douleur. Mais si, par quelque fatalité, une entrevue de mon mari avec cette personne amenait des incidents que je ne prévois pas, mais que je redoute!... Jeanne a semé chez nous la zizanie alors qu'on la comblait de bienfaits. Je ne veux pas exposer notre bonheur aux perfidies de cette... singulière fille.

— Mais, ma chère Diane, interrompit le duc, il s'agit de sauver la vie à quelqu'un.

— Mon cher Hubert, dit Jeanne, je crains tout et je veux vous garder pour n'avoir pas à pleurer sur les malheurs dont ses mains sont pleines.

— C'est de la séparation, cela, ma chère Diane.

— Non. C'est de l'expérience

— N'importe! Il faut nous habituer à faire notre devoir quand il se présente. Et partir est aujourd'hui un devoir sacré.

Mme de Maillepré se tut, le duc reprit :

— Diane, vous êtes de trop bonne maison pour ne pas comprendre qu'il est des cas où on ne saurait hésiter; mettez-vous à la place de la marquise.

— Pensez-vous, reprit Diane obstinée, que Mlle de Maltaverne aura plus d'égards pour vous que pour M. d'Héribald ?

— Ma chère amie, oubliez que, par deux fois, Pierre d'Héribald m'a rendu des services dont un homme de coeur doit se souvenir toute sa vie ?

— Je le sais. Mais craignez d'aller au-devant de malheurs irréparables.

— Quels malheurs, ma bien-aimée Diane ?

— Je crains tout.

— Mlle de Maltaverne, reprit Hubert, a toujours eu la bonté de se rappeler qu'elle me doit une certaine gratitude. C'est grâce à cela que j'espère la décider, sinon à faire le bonheur de Pierre, du moins à empêcher celui-ci de mourir.

Mme de Maillepré garda le silence. Elle ne se rendait pas.

— Votre mari, lui dit alors M. de Beauchamp, sera ramené promptement auprès de vous. Il ne lui faudra pas plus de trois ou quatre jours pour réussir.

— Ou pour échouer.

— Ramené auprès de ma femme! dit Maillepré. Mais ce n'est pas comme cela que je l'entends, et vous, ma chère amie, comptez-vous donc rester ici pendant que je m'éloignerai avec ces messieurs.

— Je l'avais compris ainsi.

— Pas moi. Je vous emmène.

Diane eut un éclair de joie.

— Dans une semaine, dit Maillepré, nous serons de retour, j'aurai accompli un devoir et rien ne troublera plus notre bonheur.

La duchesse ne résista pas, mais cette Jeanne de Maltaverne lui apparaissait comme un mauvais génie qui devait lui être fatal.

Elle fit cependant ses préparatifs, afin de se trouver prête à l'heure fixée pour le départ.

Dès que nos quatre voyageurs furent arrivés à Paris, Hubert s'empressa de se mettre en campagne afin d'en avoir plus vite fini.

Jeanne de Maltaverne, nous l'avons dit, était majeure depuis quelques mois. Le jour même où ses vingt et un ans avaient sonné, elle s'était hâtée de quitter le couvent où son tuteur la plaçait deux ou trois ans auparavant.

Sans tarder davantage, elle demanda ses comptes de tutelle à Saint-Verain. Celui-ci, qui d'ailleurs était en règle, fut enchanté de n'avoir plus la responsabilité qui lui avait pesé jusque-là.

Il lui compta, par-devant notaire et quelques témoins choisis, la fortune dont il venait d'avoir l'administration pendant huit ans et Mlle Jeanne de Maltaverne put mener l'existence à son gré.

Elle s'était installée dans un petit hôtel du faubourg Saint-Honoré. C'est là que M. de Maillepré lui rendit sa première visite.

Quoique M. de Maltaverne, son père, avant de mourir, eut passablement écorné sa fortune, il restait à Jeanne de quoi faire grande figure.

Elle avait donc mis sa maison sur un pied irréprochable: deux femmes de chambre, une lectrice, une cuisinière et son aide. Six chevaux à l'écurie, trois voitures dans la remise, cocher, groom, valet de pied. C'était complet et même assez compromettant pour une jeune fille.

Mais, Mlle de Maltaverne n'avait ni préjugés, ni scrupules. L'opinion du monde lui importait peu. Et depuis longtemps déjà elle était décidée à vivre à son goût, sans se plier aux convenances sociales, ni aux conventions qui régissent le monde.

On avait introduit Hubert dans un petit salon entièrement tendu de satin ponceau que coupaient des passementeries bouton d'or.

Jeanne se fit un peu attendre. Mais enfin, elle apparut et Maillepré, en la voyant, ne put dissimuler un vif mouvement d'admiration.

Elle était en effet fort belle, cette Maltaverne. Grande, souple, onduleuse, superbe de formes et gracieuse de maintien, elle portait sur de ravissantes épaules une tête merveilleuse.

Ce qu'elle avait de plus puissant dans sa figure, c'étaient deux yeux indescriptibles, noirs au premier abord, et d'une profondeur troublante; ils avaient parfois des reflets d'or. On trouve des yeux semblables chez certaines juives d'Algérie et du Maroc.

Quand elle regarda Maillepré, celui-ci songea, malgré lui, aux terreurs de Diane, et eut l'instinct qu'il commettait vraiment une imprudence en se chargeant de négociations pareilles.

Néanmoins, il se remit.

Jeanne s'avançait vers lui, la main tendue, la bouche souriante, les yeux heureux. Tout son être respirait la joie la plus sincère.

— Vous, lui dit-elle, c'est vous!... chez moi! chez la révoltée, comme on dit de moi. Quelle bonne fortune vous amène ?

Elle lui prit la main. Sa peau était chaude et communiquait à Maillepré une sorte de fièvre pénétrante.

— Asseyez-vous... pas là, ici, tout près de moi. Vous êtes mon seul ami. Voyons, avez-vous besoin de moi ?

— Mademoiselle... voulut dire Maillepré.

Jeanne lui coupa la parole par un éclat de rire franc et légèrement assaisonné d'impertinence.

Voyons, appelez-moi Jeanne tout simplement, Jeanne même, si vous voulez, appelez-moi encore «ma cousine». Car nous sommes cousins, maintenant. Mais mademoiselle ! Jamais ! je ne vous écouterais pas.

— Eh bien, soit: Jeanne !

— A la bonne heure.

— Je me suis chargé auprès de vous d'une mission que je croyais très facile et qui va, sans doute, me coûter beaucoup de raisonnements. Je voudrais pourtant bien vous persuader que je suis votre ami.

— Je n'en doute pas.

— Et qu'avant tout je veux votre bien.

POINTS NOIRS

Ne pincez pas les points noirs — dissolvez-les. Procurez-vous à la pharmacie deux onces de péroxine en poudre et frictionnez les points noirs avec une serviette d'eau chaude. Cette méthode, simple et sûre, les dissout et les fait disparaître.

— Quel préambule ! Sais-je si je dois vous écouter plus longtemps ?

— Jeanne, je vous parle sérieusement. Voulez-vous m'écouter de même ?

— Soit, dit Mlle de Maltaverne. De quoi s'agit-il, s'il vous plait ?

Elle avait dans les yeux un rayonnement de joie, qui lui venait du plaisir de causer avec Hubert. Celui-ci lui demanda :

— Ah! j'y suis, fit-elle à son tour, vous venez me chanter les vertus de Pierre d'Héribald. Vous y perdrez la voix, je vous en préviens.

—Ecoutez-moi; autrefois, quand vous étiez enfant, vous m'obéissiez, même quand vous ne vouliez plus rien entendre de personne.

— C'est vrai. Je serais même disposée à agir comme autrefois.

— Eh bien! épousez Pierre.

— Mon ami, c'est la seule chose à laquelle je ne puisse consentir.

— Pourquoi ?

— Je n'ai qu'une raison, mais c'est la bonne. Je ne l'aime pas.

— Vous l'aimerez plus tard. Voyons, Jeanne, je vous le demande autant pour vous que pour lui, vous devriez le comprendre.

— Pour moi ?

— Oui. Est-ce que vous vous imaginez que votre situation est régulière? Une fille à vingt et un ans ne vit pas isolée comme un vieux garçon sans qu'on jase.

—Et que disent les jasseurs, s'il vous plaît, mon bon ami ?

— Ils disent qu'une réputation est vite ébréchée quand on se moque de tout. Ils disent encore que Pierre d'Héribald en vous recherchant fait une chose qu'on ne fera peut-être plus après lui. Ils disent enfin que le but de la vie est le mariage et, quelque fantastique que vous soyez, il faudra bien reconnaître un jour que le plus sage est de faire comme tout le monde.

— Eh! bien, je ne sais pas pourquoi je les empêcherais de si bien parler.

— Jeanne! je me suis chargé de vous convertir...

— A un mariage avec M. d'Héribald. Vous avez eu tort.

— Mais vous ne savez pas que le malheureux veut se tuer si vous persistez à le repousser aussi cruellement !

— Eh! mon cher Hubert, répliqua Jeanne de Maltaverne avec une sorte d'emportement, il mourra dites-vous, s'il ne m'épouse pas... Eh bien, sachez-le donc, je mourrai, moi, plutôt que d'épouser un homme que je n'aimerais pas.

— Non, ce que vous dites là n'est pas vrai. C'est cruel, voilà tout.

— C'est simplement féminin, mon ami. Voudriez-vous que je consentisse à sacrifier toute ma vie parce que j'ai eu le malheur de plaire à M. d'Héribald ?

— Pierre est un homme d'une grande valeur. Outre que de sa personne il est très bien, son intelligence, ses qualités morales, la situation qu'il s'est déjà faite dans la diplomatie à son âge...

— Au nom du ciel, monsieur le duc, brisons-là. Ce panégyrique est superflu. Je n'aime pas M. d'Héribald et j'ai juré de n'être qu'à l'homme que j'aimerai.

— J'espère, Jeanne, reprit Hubert avec obstination, que vous n'avez pas dit votre dernier mot.

— Vous vous trompez.

— Si cependant j'invoquais un souvenir dont jamais il n'a été question entre nous.

A ces mots, Jeanne pâlit légèrement. Ses yeux devinrent plus noirs, à ce qu'il parut à Maillepré.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle, non sans une émotion visible.

— Jeanne, un jour, j'ai eu le bonheur de vous être utile dans une circonstance qu'il n'est pas nécessaire de rappeler plus clairement.

— C'est-à-dire que vous m'avez sauvé la vie! Et vous pouvez être assuré qu'à partir de ce moment, je vous ai voué une reconnaissance aussi grande que le service rendu...

— Eh bien! si au nom de ce service, je vous priais de m'écouter et d'exaucer les voeux de Pierre...

— C'est vous! vous! qui me parlez ainsi ?

Hubert insista, croyant que Jeanne était ébranlée et qu'il suffirait de la pousser un peu pour qu'elle se décidât; mais il ne put longtemps conserver cette espérance.

— Non, non, jamais! s'écria-t-elle, avec une farouche énergie. Jamais! Et rien ne pourra modifier ma résolution. Elle est inébranlable.

— Alors, vous voulez m'affliger profondément, Jeanne? Vous voulez que je m'en aille sans avoir une bonne raison à donner à ce père désespéré, à cette mère?

— Ah! il vous faut une bonne raison! s'écria Jeanne qui passa sa main sur ses yeux comme si elle eût été sous l'influence d'un éblouissement...

Il y eut un moment de silence. Elle se leva, fit deux ou trois pas dans le petit salon en proie à la plus violente agitation.

Hubert la regardait avec inquiétude.

Tout à coup, elle marcha vers lui d'un air résolu, lui tendit les deux mains, et comme à son tour il lui tendait les siennes sans arrière-pensée, et sans remarquer que c'étaient là des façons de femme un peu libre, elle lui dit en lui plantant ses yeux dans les yeux :

— Savez-vous pourquoi je n'épouserai jamais Pierre d'Héribald ?

— Non.

— Parce que c'est vous que j'aime.

Maillepré pâlit légèrement. Puis, souriant :

— Quelle plaisanterie! dit-il.

Jeanne l'interrompit avec une brutalité terrible.

— Une plaisanterie! s'écria-t-elle. Mais vous ne voyez donc rien ? mais vous ne comprenez donc rien, vous autres hommes?.. Eh bien! depuis le jour où vous m'avez sauvé la vie là-bas, en Champagne, je n'ai vécu, je n'ai respiré que par vous.

— Jeanne, prenez garde, mon enfant.

— Votre enfant, sachez-le, votre enfant sent encore à ses flancs l'étreinte par laquelle vous l'avez enlevée de la selle à laquelle, folle de terreur, elle s'était cramponnée. Oui, oui, je me fais quelquefois l'illusion que vous galopez à mon côté, que vous allez me saisir et m'emporter avec vous, loin, bien loin. J'éprouve alors un délicieux frisson et je n'échangerais pas cette sensation contre cent mille Pierre d'Héribald, fussent-ils les plus beaux et les plus nobles gentilshommes du monde.

Maillepré faisait une étrange figure.

Vainement il cherchait par quelles paroles il pourrait calmer l'effervescence de cette jeune fille beaucoup plus dangereuse qu'il ne l'aurait supposé.

Mais elle ne lui laissa pas le temps de la réflexion.

Elle continua sur le même ton emporté.

— Et c'est vous qui venez me supplier d'en épouser un autre! Allons donc! Quand après dix mois je vous ai pour la première fois à mes côtés, quand je vous tiens seul, quand je puis rassasier ma vue de votre personne, mettre mes yeux dans vos yeux, mes mains dans vos mains, vous venez me parler d'un monsieur que je ne puis souffrir, vous venez me dire : «Donnez-vous à cet homme!» lorsque c'est vous que j'ai rêvé depuis mon enfance, vous seul que j'aurais voulu pour mari, mais vous êtes donc aveugle ?

Elle était superbe ainsi, Jeanne de Maltaverne, avouant son amour sans contrainte avec une impudeur presque révoltante, mais aussi avec une chaleur si communicative que Maillepré sentit bouillonner en lui quelque chose d'inconnu.

La flamme dont elle était brûlée passa subitement dans ses veines. Il fut pris d'une émotion terrible et ce fut avec un oeil épeuré qu'il regarda la jeune fille.

— Ah! oui, mon pauvre Hubert, cela vous étonne; n'est-ce pas, de m'entendre parler avec cette violence... ce n'est pas ma faute si le volcan longtemps étouffé vient de faire explosion.

— J'avoue dit-il que je ne m'attendais pas...

— Vous avez raison. Je suis folle, reprit Jeanne en venant s'asseoir aux côtés du duc. Oui, je suis folle; pardonnez-moi et allez-vous-en.

Hubert allait ouvrir la bouche.

— Mais ne me parlez plus, ne me parlez plus jamais de votre M. d'Héribald. Vous êtes le seul homme que j'aurais épousé. Si vous n'étiez pas venu, je ne vous aurais certainement jamais révélé l'état de mon coeur. Mais je ne regrette rien.

Vous ne l'auriez pas su, fort bien.

— Vous le savez, tant mieux.

— Jeanne, dit alors Hubert d'une voix trop émue pour que la jeune fille ne vit pas l'impression qu'elle avait produite, Jeanne, après ce qui vient de se passer, il ne me reste plus qu'une chose à faire: me retirer.

— Hélas! fit la jeune fille.

— Je vous estime trop pour ne pas me rendre compte d'une chose; ma visite a eu lieu sans doute dans des circonstances fâcheuses. Vous aviez vos nerfs et je suis mal tombé...

— Non, non, ne cherchez pas d'excuse à ma conduite, je vous aime ardemment. Je ne me sens capable d'aimer que vous seul et vous ne vous figurez jamais de quel bonheur je suis enivrée en ce moment, rien que pour avoir pu tout vous dire.

— Cependant...

— Ah! pensez de moi tout le mal que vous voudrez, ça m'est égal, considérez-moi comme une femme effrontée, sans pudeur, à votre aise. Je vous aime !

Maillepré ne s'était jamais trou-

(Suite à la page 14)

"EN SANTÉ ET FORTE"

Mme J. MALIN
R.R. No 5, rue Barton E, Hamilton, Ont.

Mme FRANK LUKES
R. No 1, Casier 58, Lankin, N.D.

"J'ai à travailler dans le magasin, et faire mon travail domestique aussi. J'étais épuisée et nerveuse, et j'ai été au lit presque tout l'été. Le moindre bruit me rendait nerveuse. On me dit de prendre le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, et j'en ai pris sept bouteilles. Il m'a fortifiée et donné des couleurs aux joues. Je fais tout sans fatigue maintenant. J'aimerais à répondre aux lettres."—*Mme J. Malin.*

"J'ai eu deux bébés que j'ai perdus à sept mois. Avant la naissance de mon troisième bébé, mon mari m'a conseillé de prendre votre remède et m'en a acheté trois bouteilles. Dès la première bouteille je commençai à me sentir mieux, et je l'ai continué durant toute la période. Nous avons un beau bébé en santé, et en sommes très fiers. Nous louons le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham qui m'a fortifiée et donné la santé.

—*Mme Frank Lukes.*

Composé Végétal de Lydia E. Pinkham

Lydia E. Pinkham Medecine Co., Lynn, Mass., E.-U.A. et Cobourg, Ont., Canada.

Gin Canadien
Melchers
Croix d'or
LA BOISSON LA PLUS SAINE

Fabriqué à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement Fédéral, rectifié quatre fois et vieilli en entrepôt pendant des années.

TROIS GRANDEURS DE FLACONS:

Gros:	40 onces	$3.65
Moyens:	26 onces	2.55
Petits:	10 onces	1.10

Melchers Distillery Co., Limited
MONTREAL

LES BEAUX ROMANS D'AMOUR

L'un des plus passionnants romans d'amour de l'année

Que nous publions dans

La Revue Populaire

MAI

LE ROMAN D'ARLETTE

Par DYVONNE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus $1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (Etats-Unis: $1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Prov. ou Etat _____

POIRIER, BESSETTE & CIE
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

LA VOIX DU SANG

(Suite de la page 13)

vé dans de semblables circonstances. Jeanne dans l'ardeur et aussi un peu dans la honte de son audacieux aveu était devenue plus belle que jamais.

En elle il n'y avait plus rien de ce qu'on appelle une jeune fille. Mais de toute sa personne se dégageait une atmosphère de quelque chose d'excessif et de fou dont aucun homme n'aurait pu braver impunément le contact.

Hubert sentait bien qu'il fallait fuir. Mais il ne bougeait pas et ses yeux, dans lesquels était peinte une admiration brutale et sans limite, ses yeux ne se pouvaient détacher de cette splendide créature.

Jeanne devina ce qui se passait dans l'âme du duc. Pour cette enfant, que l'on avait gâtée au delà de tout, il n'existait aucun frein.

Cependant elle comprit que celui qu'elle aimait devait conserver un peu d'estime pour elle et, sans hésiter, elle prit une décision.

— Hubert, dit-elle, encore une fois, allez-vous-en. Vous avez mon secret, c'est déjà trop, au nom du ciel, partez... partez vite!

Maillepré ne parvenait pas à mettre de l'ordre dans ses idées. Il passait dans sa tête des ouragans de pensées: Sa femme et les craintes qu'elle avait exprimées lui revenaient à l'esprit; Pierre d'Héribald, dont il était l'ami et qu'il ne pouvait... qu'il n'osait plus servir; et par-dessus tout cela, l'effervescence produite par cette étonnante et captivante fille...

— Que faire ?

Il était troublé. En lui se dressait encore une volonté formelle de ne pas s'engager dans une situation sans issue. Sa femme! il l'aimait trop pour cela.

Jeanne, tout à coup, comme si elle eût redouté l'extraordinaire puissance de son infernale beauté, lui mit les deux mains à plat sur le front et sur les yeux.

— Allez-vous-en, je vous en supplie et ne revenez jamais, lui dit-elle...

Elle détacha subitement ses mains. Hubert rendu à la lumière se sauva littéralement comme un fou, pendant que l'étrange personne accompagnait son départ d'un sourire triomphant.

Quand Hubert fut dehors, il eut de la peine à trouver la sérénité qui lui était habituelle. Il fallait pourtant qu'il se fit un maintien calme car il allait retourner auprès de Diane.

Mais son sang bouillonnait. Dans sa tête et dans son coeur régnait quelque chose comme un orage. Les yeux gardaient vivante et dominatrice l'image de cette femme.

Cependant la marche et le grand air lui rendirent la raison. Il reconquit assez de bon sens pour voir l'abîme qui s'ouvrait sous ses pas.

— Nous n'avons plus rien à faire ici, dit-il à la duchesse en rentrant à l'hôtel de Maillepré, à la suite de cette visite redoutable.

— Vous avez échoué ?

— Oui.

— Quelle raison donne-t-elle pour ne pas épouser M. d'Héribald ?

— Elle aime un autre homme, dit imprudemment le duc.

— Ah! qui donc ?

Hubert rougit et répondit avec empressement.

— Je n'ai pas eu assez d'influence sur elle pour lui faire dire le nom du préféré.

— Etes-vous allé chez M. d'Héribald ?

— Non. La réponse étant mauvaise, je préfère en charger M. de Beauchamp et, si vous le voulez bien, nous repartirons ce soir même pour Genève.

— Ce soir, c'est impossible. D'abord nous sommes brisés de fatigue et puis ma mère nous attend demain à dîner.

Hubert éprouva une joie étrange en entendant sa femme refuser de partir si tôt. Ce n'est pas lui qui voulait rester, pensait-il avec la singulière casuistique des gens faibles. Il avait fait son devoir en proposant de s'en aller. Maintenant... s'il revoit Jeanne... ce ne sera pas lui qui l'aura voulu.

Dès le lendemain, il retourna chez Mlle de Maltaverne.

Celle-ci n'eût pas été femme si elle ne l'avait pas attendu.

L'entrevue fut empreinte d'une grande gêne de part et d'autre. Hubert avait pris un prétexte et Jeanne s'était empressée de l'accepter.

C'était toujours de Pierre d'Héribald qu'il s'agissait et de son amour. Mais maintenant la jeune femme ne se fâchait pas de ce qu'on lui en parlait. Il était trop évident que le duc cherchait à revenir sur le terrain brûlant de la veille.

Il n'y avait pourtant pas d'issue à pareille aventure... et cependant...

Ils se parlèrent d'amour avec plus de fougue peut-être que la veille. De part et d'autre, il y eut

des prodiges de mensonge et d'hypocrisie. Et de nouveau, ils se quittèrent plus agités, plus bouleversés que la veille, et Jeanne de Maltaverne se dit, en le voyant s'éloiner :

— Il reviendra !

Cette fois Maillepré s'indiqua contre lui-même quand il rentra chez lui et qu'il vit Diane pleine de confiance et d'affection ; il se reprocha sa faiblesse.

— Voyons, ma chère amie, lui dit-il, vous n'avez, je pense, accepté aucun invitation nouvelle pour demain...

— Non.

— Alors nous partirons, si vous voulez, demain matin.

— Eh ! mon pauvre Hubert, que vous voilà donc pressé de quitter Paris !

—Je ne me plais plus que là-bas, dans notre paradis.

— En ce cas, nous partirons quand vous voudrez. J'aurais tort de me plaindre d'un mari tel que vous, qui cherche la solitude à deux avec sa femme.

Diane riait, Maillepré resta sérieux.

Pendant le voyage, une figure redoutée passa bien souvent dans la mémoire du duc et s'il eût été seul, peut-être aurait-il rebroussé chemin avant d'avoir atteint Dijon.

Heureusement une bonne nouvelle lui fit oublier bien vite Paris, ses habitants et ses périls. Mme de Maillepré allait être mère.

Cette espérance ressuscita le bonheur d'autrefois. Mais ce fut un bonheur d'une autre sorte. La duchesse fut entourée par son mari de prévenances délicates, de soins parfaits, de galanteries et de nouvelles preuves d'amour.

De Jeanne, à peine s'il en restait un souvenir dans son esprit. De temps en temps, il est vrai, Hubert songeait à cette hardie amazone et, assagi par l'éloignement, ne manqua pas de la regarder comme une femme dont l'honneur était terriblement aventuré.

Mme de Maillepré mit au monde une superbe petite fille qui reçut le nom de Marthe.

Les félicitations arrivèrent de tous côtés, les plus grands noms de France saluèrent de mille voeux la naissance de Mlle de Maillepré. Les lettres affluèrent chez le duc. Seulement parmi ces témoignages de sympathie et d'affection, il y en eut un qui surprit le duc et l'irrita légèrement. Ce fut celui qu'envoya Jeanne de Maltaverne.

La lettre dans laquelle celle-ci prétendait se réjouir sincèrement selon la formule, était adressée directement au duc de Maillepré, et point à la duchesse.

Hubert eut un mouvement de mauvaise humeur et déchira la lettre qu'il ne voulut pas communiquer à sa Diane. Il se montra le plus tendre des maris. Aussi sincèrement que huit jours après son mariage, il se remit à aimer sa femme comme si la naissance de Marthe eût seulement marqué une petite lacune entre les quartiers de la lune de miel.

Les inquiétudes que Diane entretenait s'envolèrent et les deux époux retrouvèrent leur bonheur sans nuage.

Deux mois plus tard, cependant, Hubert fut de nouveau mandé à Paris, mais cette fois par son notaire, M. Bonvassal. Il s'agissait d'une très grosse affaire ; d'un procès d'une grave importance. «Venez vous défendre vous-même, disait le notaire, ou cela vous coûtera plus d'un million.»

— On ne pourra donc jamais vivre tranquille, s'écria Hubert après avoir lu cette lettre.

La duchesse examinait son mari d'un oeil un peu inquiet. Mais il était clair que Maillepré n'avait en rien provoqué cet appel.

Si Diane eût pu douter de sa bonne foi, l'ardeur qu'il mit à trouver un moyen d'arranger cette affaire tout en restant à Genève l'aurait rassurée.

—A quoi bon charger Bonvassal de nos intérêts s'il a besoin de nous à chaque instant? disait-il.

— Ecrivez-lui qu'il avise, dit Diane.

—Il me semble dit Hubert, qu'en chargeant un homme d'affaires de voir personnellement chacun de nos adversaires, on pourrait s'entendre à l'amiable.

Et, séance tenante, le duc écrivit à Me Bonvassal.

Par le retour du courrier, arrivait une nouvelle et plus pressante lettre du notaire.

«M. le duc, mandait le tabellion, il est indispensable que vous vous dérangiez. C'est la fortune de votre fille que vous joueriez en négligeant de m'écouter.»

« C'est la fortune de votre fille que vous joueriez » disait maître Bonvassal.

— Vous n'avez plus le droit d'hésiter, dit la duchesse.

Hubert se résigna.

Le lendemain il quitte Genève, laissant Diane et Marthe après les avoir couvertes de baisers et se promettant bien de réintégrer le colombier aussitôt que possible.

Comment les choses s'arrangèrent-elles? Fût-ce hasard ou habile manoeuvre de Jeanne? Toujours est-il que le duc, quatre jours après son arrivée, rendait visite à celle qu'il avait autrefois sauvée d'un grand danger.

Quarante-huit heures plus tard, il revenait chez elle et, enfin, Me Bonvassal l'avait à peine aperçu deux petites fois que la Maltaverne, comme on disait irrévérencieusement au club et au foyer de l'Opéra, n'avait pas de visiteur plus assidu que lui.

Diane, tout entière à sa maternité, appliquait toutes ses forces à aimer sa fille. Elle vivait sans inquiétude.

Rien ne troublait sa sérénité. L'enfant remplaçait maintenant l'époux et aucun soupçon ne lui venait à l'esprit.

Non pas que son amour fût éteint, ou seulement amoindri. Mais elle ne supposait pas qu'Hubert pût être occupé, à Paris, à d'autres choses que des intérêts précieux de Marthe.

D'ailleurs, chaque matin, pendant les quinze premiers jours elle reçut très exactement une lettre de son mari.

De Maillepré s'y montrait aussi épris de sa femme, aussi fanatique de sa fille qu'avant son départ.

Comment Diane aurait-elle conçu la moindre idée fâcheuse ?

Un jour, cependant, elle n'eût pas sa lettre. Mais le lendemain, elle en recevait deux. Dans la seconde, Hubert exprimait la crainte d'avoir manqué le courrier la veille.

Jamais le duc n'avait écrit rien de plus affectueux que les dernières pages. Il y peignait même des sentiments d'une délicatesse telle qu'il aurait fallu remonter aux premiers jours du mariage, alors qu'Hubert était follement amoureux de sa femme, pour en retrouver de semblables.

Mais voici que, deux autres fois, Hubert manqua de nouveau le courrier. Seulement, le lendemain, Diane ne reçut qu'une seule lettre.

Elle y lut que les affaires prenaient mauvaise tournure.

« Bonvassal, disait Hubert, a manqué de célérité. Il était presque trop tard quand il nous a écrit. Les avoués et les avocats de nos adversaires ne demandent que plaies et bosses. Ils font des frais tant et plus, avides, les misérables, de retirer les plus gros honoraires d'une cause aussi riche.»

En terminant, le duc annonçait qu'il serait forcé de rester à Paris plus longtemps qu'il ne pensait à son départ.

« Heureux disait-il en terminant, si en sacrifiant ainsi son repos et son bonheur il parvenait à sauver la situation.»

La duchesse, sans méfiance encore, se résigna.

Cependant ,on était en plein été, à cette époque où il est convenu qu'il n'y a plus personne à Paris, parce que ving-cinq mille Parisiens, sur deux millions sont allés en Suisse ou aux bains de mer.

Mme de Maillepré eut comme l'année précédente, la visite de plusieurs familles de son monde, qui, passant par Genève, se firent un devoir un peu mêlé de curiosité de l'aller complimenter.

Un observateur désintéressé aurait pu remarquer qu'au cours de ces visites, toutes les fois que Diane prononçait le nom de son mari, une gêne singulière pesait, tout à coup, sur la conversation.

Tout d'abord, Mme de Maillepré ne s'aperçut de rien. Cette femme si prompte à la jalousie vivait en pleine confiance.

Pourtant l'heure arriva où il lui fut impossible de ne pas remarquer les réticences, les mines un peu pincées des douairières quand on parlait du duc.

Un jour même, les choses allèrent plus loin. Une cousine de Maillepré, mariée sur le tard avec un pauvre hère qui n'avait pour lui que sa noblesse passa par Genève. Diane lui demanda de bonne foi si Hubert était allé la voir souvent.

— Mais pas une seule fois, ma chère, pas une, répondit la cousine en prenant un air scandalisé.

— Vraiment? il faut que ce procès là prenne son temps tout entier.

— Oh ! ce procès ! fit ironiquement l'aimable parente. Il est des maisons où son procès ne l'empêche pas d'aller tous les jours.

—Que voulez-vous dire ? demanda Diane en pâlissant.

— Oh ! rien, rien, rien, s'empressa de répondre sa cousine.

— Mais encore ?

— Ma chère duchesse, je vois que vous ne savez point ce qui se passe et ce n'est pas moi, croyez-le, qui commettrai la sottise ou l'inconvenance de vous en instruire.

Mme de Maillepré, sous l'empire d'une émotion violente, demanda des explications.

Mais, au lieu de répondre, les deux époux prirent congé avec

l'attitude de gens qui ne consentiraient pas, pour un royaume, à faire de la peine à une amie.

Il arriva qu'à partir de ce moment, Hubert resta trois jours sans écrire.

Diane broyée par une angoisse affreuse devint en quelques heures la femme la plus malheureuse du monde.

Tout ce qui sommeillait en elle de méfiance, de soupçons, se réveilla aussitôt. L'idée que son mari la pouvait oublier de Paris la terrifia.

Le troisième jour, elle n'y pu tenir. Vers midi elle se rendit elle-même au télégraphe et envoya une dépêche au duc, l'invitant à revenir au moins pour quarante-huit heures.

Une heure et demie après, on lui apportait un télégramme. Croyant que c'était la réponse d'Hubert, elle l'ouvrit précipitamment. Il était de Bonvassal et contenait les quelques mots que voici, adressée à M. de Maillepré lui-même: Ne vous voyant plus, je suppose que vous êtes retourné en Suisse. Revenez promptement ou tout est perdu...

IX

Diane fut bouleversée par la lecture de cette dépêche. Quoi! le notaire ne savait où trouver le duc, le duc qui prétendait n'avoir en tête que son procès !

Hubert la trompait donc! Il la trahissait et négligeait les affaires de sa maison quand il y allait de la fortune de son enfant!

— Je n'avais que lui au monde, se disait-elle, lui et ma fille. Et il me trahit, il aime une autre femme! Oui, il en aime une autre !

Elle allait envoyer une dépêche à sa mère pour la supplier de lui dire la vérité.

— Mais ce serait inutile. L'affection qu'elle me porte lui interdit de me répondre avec sincérité. Je ne puis pourtant pas souffrir ainsi.

Elle était en proie à une violente agitation nerveuse. Jamais elle n'avait eu de pareilles affaires. Quand elle prévoyait jadis, dans un accès de jalousie, que son mari pouvait courtiser une autre femme, il lui semblait que ses tourments seraient effroyables, sans nom.

Eh bien! elle éprouvait une douleur plus cruelle, une torture plus sanglante qu'elle ne se l'était figurée. Par deux fois, elle chancela sous l'étourdissement.

— Est-ce que je vais mourir? murmura-t-elle.

Mais non. Elle était de ces natures bâties pour la souffrance et que Dieu semble avoir envoyées ici-bas pour donner un exemple de ce qu'une créature humaine peut endurer sans devenir folle et sans mourir.

Sa chair vibrait sous la douleur avec une violence excessive. Mais son âme, son cerveau étaient cent fois encore plus faciles à blesser.

Une femme qui ressentait l'amour avec tant de puissance devait souffrir du désespoir et de l'abandon jusqu'à endurer le martyre.

— Si je me laisse abattre ainsi avant de rien savoir, se dit-elle, que sera-ce donc lorsque j'apprendrai les infamies de M. le duc? Et, aussitôt, elle se mit à écrire :

« Monsieur, disait-elle à son mari, vous m'avez trompée, trahie, et je vous en veux mortellement. Qu'ai-je fait, hélas! pour mériter la torture qui m'accable? Je voulais être, en vous écrivant, sévère, inflexible; mais je n'ai pas la force de retenir les larmes qui coulent sur ce papier. Seule dans cette chambre, où je suis entrée avec la résolution de vous exprimer ma colère, toute mon énergie s'évanouit au souvenir des heures passées. Les avez-vous donc oubliées? Hubert, je vous en conjure, revenez, et j'oublierai tout... Revenez, je suis au désespoir. Hélas! Faut-il que je sois lâche pour vous écrire de pareilles choses? Ne me laissez pas m'humilier en vain. Je vous en supplie, revenez, ou je ne serai peut-être pas maîtresse de moi. »

Diane continua d'écrire. Tour à tour elle fut énergiquement impérieuse et tout à fait navrée. Les larmes, les menaces, les supplications, la colère passèrent successivement dans son esprit et sous sa plume.

Le lendemain matin, elle fut tentée de ne pas envoyer sa lettre. Une fausse honte faillit la retenir. Mais elle retrouva bientôt sa résolution.

Elle attendit la réponse d'Hubert... Celui-ci ne donna pas signe de vie.

— Assurément, répétait-elle, il arrivera quelque chose de terrible.

Diane, affolée, se sentait prête aux résolutions mortelles. Nous avons parlé, à propos de la construction du cottage, d'un balcon de pierre à balustres élégants dont le développement en saillie surplombait le Rhône constamment furieux en cet endroit.

Diane se tenait presque toujours sur le balcon. C'est là qu'elle roulait dans sa tête de sinistres projets, tout en surveillant la route qui venait de Genève.

L'espérance à des racines si profondément enfoncées dans le coeur des femmes que la duchesse, malgré le silence obstiné d'Hubert, ne renonçait pas à l'espoir de le voir paraître tout à coup.

Mais aussi, quand son âme, lassée de se forger des illusions, retombait dans la réalité de son abandon, il lui montait à la tête des bouffées de désespoir.

— Non! s'écriait-elle, je ne supporterai pas cette effroyable solitude.

La colère s'emparait de la pauvre femme. Maudissant Hubert, elle cherchait comment elle pourrait le punir et se délivrer en même temps de ses tourments.

Cette route éternellement déserte pour elle et ce Rhône qui mugissait sous ses pieds en se heurtant aux roches dont son lit était encombré, formaient un contraste dont l'esprit de Diane, à la fin, devait être frappé.

La route, c'était la vie pour elle si Hubert s'y montrait. Sinon, le Rhône lui apparaissait comme un tombeau dont la grande voix semblait l'appeler.

Si bien que l'idée lui vint de mourir.

En femme exaspérée, Diane considérait la terre comme un monde vide et son mari l'oubliait. Sa mère, ses parents, sa charmante et douce petite Marthe elle-même, elle n'y pensait pas. D'ailleurs, ils étaient tous heureux : Elle seule souffrait.

Elle regarda longtemps le fleuve aussi tumultueux que ses sens, que ses pensées.

Tomber là, d'un seul effort, se briser sur les roches aiguës et disparaître entièrement... Avoir pour sépulcre ce fleuve bondissant et ne rien laisser à mettre dans une tombe ?...

Elle poussa un cri.

— Si je faisais cela, si je mourrais tout à coup de cette manière, quel châtiment pour Hubert! Jamais il ne me reverrait... ou si l'on retrouvait un lambeau de mon corps, le coupable n'en serait que plus cruellement puni...

D'un élan, elle se pencha sur l'abime.

X

Elle allait mourir... quand la pensée de disparaître sans que le duc put savoir comment et pourquoi elle se tuait l'arrêta.

— Non, dit-elle, je veux l'avertir et lui annoncer les tortures qu'il subira par moi.

Elle rentra dans sa chambre. Pour la dernière fois elle écrit à son mari.

Tout d'abord, elle ne comptait que lui annoncer l'événement sans phrases, sans rémission. Et puis elle se serait précipitée.

Mais cette imperdable espérance qui luit toujours dans le coeur comme des lampes catholiques dans le sanctuaire, se réveilla et lui dicta une sorte de compromis. Elle résolut d'écrire une dernière fois à Hubert.

Voici cette lettre suprême :

«Hubert,

« Je n'ai pas la faiblesse de croire que vous pourrez me revenir. Ee cependant je veux vous fixer... ou plutôt me fixer à moi-même un dernier délai. Cette lettre vous arrivera demain soir. Si vous ne partez pas immédiatement, si vous ne venez pas m'assurer de votre repentir, tout sera fini pour vous et pour moi.

« Mais comme je ne veux pas que vous m'ayez martyrisée ainsi sans que vous en soyez puni, je vous infligerai un châtiment épouvantable. Vous pleurerez des larmes de sang pendant toute votre vie qu'elle qu'en soit la durée, car je me vengerai terriblement. Ainsi ne réfléchissez pas, ne cédez à aucune résistance, venez.

« Si dans deux jours je ne vous ai pas revu, le malheur suspendu sur votre tête et sur la mienne sera irréparable.

« DIANE »

Il régnait dans ces quelques lignes, un tel sentiment de prostration, la catastrophe dont la duchesse menaçait son mari paraissait tellement infaillible, qu'il était impossible de ne pas y croire.

Mme de Maillepré qui n'était pas sortie de sa maison depuis qu'elle était de retour, passa les deux jours qu'elle avait assignés à son mari comme un dernier terme à sa patience sur le balcon où était née l'idée mortelle dans laquelle elle s'enfonçait d'heure en heure, de minute en minute, avec une farouche âpreté.

Elle n'avait plus d'autre pensée. Ainsi que la plupart des femmes qui se bercent de l'idée de la mort

Un correcteur des troubles pulmonaires.—Bien des témoignages peuvent être donnés pour démontrer la grande efficacité de l'Huile Eclectrique du Dr Thomas pour corriger les désordres des voies pulmonaires, mais le meilleur témoignage est l'expérience et l'Huile se recommande à tous ceux qui souffrent de ces maux avec la certitude qu'ils seront soulagés. Elle fera disparaître l'inflammation des bronches.

volontaire, elle trouvait un sombre et cruel plaisir à y songer.

Accoudée sur le balcon, elle jetait parfois un coup d'oeil sur la route, mais, le plus souvent, elle s'absorbait dans la contemplation du fleuve, imaginant ce qu'elle deviendrait au milieux de ces flots tumultueux, et ne pouvant réprimer, de temps à autre, un frisson de terreur auquel, malgré la secousse de sa chair, elle trouvait un charme inconnu.

C'était la fin de l'été.

Le matin du jour où elle devait accomplir sa sinistre promesse si le duc ne revenait pas, comme elle jetait un regard distrait sur le chemin, elle vit la nourrice qui revenait de promener Marthe et qui, causant avec une femme simplement vêtue, rentrait dans la villa.

Ce fait n'avait en lui-même aucune importance et Diane n'y prêta qu'une attention distraite. Elle ne s'aperçut pas, qu'en causant, la nourrice et celle qui l'accompagnait s'arrêtaient à la porte et y continuaient assez longuement leur conversation.

Cette porte, qui restait toujours ouverte, donnait sur une cour sablée par laquelle on accédait dans les appartements de la duchesse. De grandes portes vitrées s'ouvraient sur un petit salon et sur un boudoir attenant à la chambre à coucher de Diane.

C'est dans ce boudoir qu'était dressé le berceau de Marthe. Demeurée seule, l'inconnue regardant autour d'elle avec précaution, se hasarda jusqu'à ce boudoir, en examina attentivement l'entrée, puis s'éloigna après s'être assurée que personne ne l'observait.

Mme de Maillepré ne vint pas au devant de la nourrice, qui entra dans le boudoir et mit l'enfant dans son petit lit.

Et, comme elle le faisait chaque jour, elle passa dans la chambre à coucher pour rendre compte à la duchesse des incidents de la promenade.

Elle trouva Diane toujours appuyée sur son balcon.

— Quelle heure est-il? demanda Diane en apercevant la nourrice.

— Neuf heures vingt minutes, madame la duchesse.

— C'est bien, laissez-moi.

— Je voulais dire à madame la duchesse que la petite...

— Laissez-moi, vous dis-je.

Puis, se ravisant et avec une certaine anxiété.

— Marthe n'est pas malade, je pense ? dit-elle.

— Non, madame la duchesse.

— En ce cas, vous lui ferez faire une autre promenade ce soir à quatre heures.

C'était le moment que la duchesse avait choisi pour exécuter son fatal dessein. Elle retourna sur le balcon et attendit dans un état d'agitation effroyable.

De temps à autre elle regardait la pendule et s'impatientait que l'heure ne sonnât pas.

Le dernier train de France devait arriver à Genève vers deux heures, si elle avait fixé son suicide à quatre heures, c'est qu'elle voulait donner au duc le temps d'arriver, fût-il retenu par quelque embarras imprévus...

A mesure que l'instant approchait, Diane se sentait envahie par une fièvre intense qui lui brûlait le cerveau. Néanmoins et malgré son exaspération nerveuse, elle gardait toute sa lucidité d'esprit. Elle revécut toute sa vie en quelques instants.

Et quand elle arriva aux suprêmes et indicibles tortures qu'elle avait endurées, son orgueil froisé, sa colère et son indignation la mirent dans un tel état de surexcitation, qu'il s'en fallut de peu qu'elle ne mît un terme à son anxiété en s'élançant tout de suite dans le gouffre.

Quand trois heures eurent sonné, Diane fit ses préparatifs. Par quelques lignes, expliqua les motifs de sa mort.

— Je vous ai vainement attendu, écrivit-elle, et je veux frapper mon bourreau de telle sorte que sa vie désormais ne soit qu'une incessante torture. Quand il prononcera le nom de sa fille, ou lorsqu'il pensera à la mère, il verra se dresser devant ses yeux le châtiment que je lui ai infligé. Hubert, l'acte que je vais commettre est un crime... N'en accusez que vous seul... votre abandon m'en a rendue coupable.

Mais alors, il y eut, chez cette mère éperdue qui n'avait pas songé à sa fille au milieu de son désespoir, il y eut un élan qui faillit la sauver.

Marthe doucement couchée, charmante avec ses joues roses et sa petite bouche entr'ouverte, sommeillait en souriant comme à la minute où elle s'était endormie. Parfois elle s'agitait et tendait ses petits bras vers un être qu'elle voyait dans son rêve.

Mme de Maillepré se sentit ébranlée dans sa résolution.

Elle se pencha vers le front de sa fille et y mit un baiser.

Puis sanglotant elle tomba lourdement à genoux au pied du berceau.

— Pardonne-moi de te quitter, ma fille, s'écria-t-elle, ne m'accuse pas, ne m'accuse jamais de t'avoir abandonnée. Je suis trop malheureuse, mon enfant, je ne puis pas vivre ainsi. Ma mère me remplacera auprès de toi. Elle saura mieux que je ne saurais le faire, désormais, soigner ton enfance et diriger ta jeunesse. Moi, ma fille, j'ai l'âme trop ulcéré, pour qu'il me soit possible de te servir de guide dans la vie, de former ton esprit et ton coeur. Et comment t'apprendrais-je à aimer ton père, moi dont il a brisé l'existence. Il faut que tu l'aimes, cependant, il faut que tu ne saches jamais tout ce que je souffre pour lui. Il faut que tu ignores que c'est par lui que je meurs... adieu, mon enfant bien-aimé... adieux !...

En ce moment la nourrice survint. Elle venait prendre l'enfant pour la promener selon l'ordre de la duchesse.

— Non, dit celle-ci, plus tard, attendez...

Diane était très pâle et sa voix tremblait.

— Madame la duchesse est souffrante? interrogea la brave femme émue sans savoir pourquoi.

— Non, merci, nourrice, mais laissez-moi seule avec la petite. Allez, allez...

La nourrice se retira.

Quatre heures sonnaient dans le petit salon voisin, Mme de Maillepré se leva. Le souvenir de l'injure et de l'abandon de son mari venait de lui rendre toute sa colère.

— Il y a plus d'une heure que le repentir devait l'avoir ramené ici, murmura-t-elle, et se penchant de nouveau sur Marthe qui dormait toujours, Diane se mit à lui parler avec une ardente supplication.

— Pardonne-moi, ma pauvre chérie, pardonne-moi ce que je vais faire, répéta-t-elle; je n'ai pas la force de supporter mon malheur. Pardonne-moi, pardonne-moi, je t'aime de toutes mes forces... Adieu! adieu!

Ayant de nouveau placé en évidence le billet dont nous avons donné le texte, la duchesse se releva et rentra dans sa chambre.

Depuis le matin, elle songeait aux détails de son suicide, comme autrefois elle pensait, jeune fille, aux préparatifs de sa toilette, au moment d'un bal.

Dès le matin, elle s'était habillée soigneusement et de façon à ce que, morte, elle n'offrit aux

(Suite à la page 18)

Vêtements de bébé garnis de
PRISCILLA

Pour garnir les petits vêtements de bébé, le ruban est loin d'être aussi joli et durable que le Galon Plié en Biais Priscilla. Celui-ci étant biaisé parfaitement et ne pouvant se plisser, réduit de moitié le temps qu'il faut pour festonner, garnir les coins, etc.

Choix de 30 couleurs *garanties lavables* en soie, linon, guingan quadrillé et percale rayé . . . pli en biais simple ou double en une variété de largeurs. Les imitations sont de qualité inférieure.

En soie, trois verges à la carte.
En linon, six verges à la carte.
A prix modérés partout.

DEMANDEZ LE LIVRE DE MODES
Seize pages des plus intéressantes sur les modes et carte d'essai de Priscilla, grandeur exacte. Incluez 10 sous en timbres-postes pour le linon, ou 25 sous pour la soie, au choix.

Spécifiez la couleur.

Ecrivez lisiblement vos noms et adresse. Adressez votre lettre au Dépt. "B".

Priscilla
BIAS FOLD TAPE
SILK-LAWN-GINGHAM-PERCALE
The Kay Manufacturing Co.
Limited
999, rue de l'Aqueduc, Montréal

Ne Souffrez Plus !

POURQUOI RESTER UNE MALADE LANGUISSANTE QUAND IL NE TIENT QU'A VOUS D'ETRE BIEN PORTANTE ? LA GUERISON EST ASSUREE AVEC LE

Traitement Médical
GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les *déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins* ou *les aines*, etc.

Avec ce merveilleux traitement, plus de *constipation, palpitation, alourdissements, bouffées de chaleur, faiblesse nerveuse, besoin irraisonné de pleurer, bruiements d'estomac, maux de coeur, retards, pertes*, etc., etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez cinq cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

CONSULTATION :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p. m.
Madame MYRRIAM DUBREUIL
3902, Parc Lafontaine, Montréal, Can.
Boîte Postale 2353 — Dépt. 25

Quantité de gens ont été soulagés de leurs cors par le Holloway's Corn Remover. Il a un pouvoir qui lui est propre et que l'on trouvera effectif.

LA VOIX DU SANG

(Suite de la page 17)

regards des curieux aucun spectacle dont sa pudeur de vivante pût s'alarmer.

Seule, dans sa chambre, la jeune femme marchait d'un pas saccadé. Un peu d'égarement se lisait dans son regard, mais le reste du corps montrait l'apparence d'un calme absolu.

Tout fut mis en ordre avec une impatience et un soin méticuleux. Puis, elle se dirigea vers le balcon. Elle allait en finir !

Sa résolution, en ce moment, était inébranlable. Elle était prête à mourir, courageusement, avec la plus complète impassibilité.

Personne au monde n'aurait pu soupçonner son projet en la voyant s'avancer vers l'abime qu'elle regarda froidement.

Mais, en ce moment, Elise, la femme de chambre, entra chez la duchesse.

— Qui a sonné? Que voulez-vous? demanda Diane avec un emportement qui, s'il n'était pas dans son attitude et dans ses gestes, bouillonnait dans sa poitrine et dans sa tête.

— Je cherchais...

— Laissez-moi, et que personne, personne, entendez-vous? ne pénètre ici avant que j'appelle.

Elise s'inclina et sortit tout étonnée, la duchesse traitant d'ordinaire ses gens avec douceur.

Diane, restée seule, s'approcha du balcon dont l'appui était fait d'une large dalle de marbre.

Voici ce qu'elle allait faire :

A l'aide d'un escabeau sur lequel elle monterait, elle s'asseoirait de la façon la plus naturelle sur la dalle dont il vient d'être question, et se laisserait tomber dans le Rhône.

L'escabeau préparé, Diane y monta, s'assit sur l'appui, s'enveloppa la tête de son châle et murmura :

— Marthe! ma mère! Hubert, adieu! adieu.

En ce moment même, une voiture qui venait de descendre la côte à fond de train s'arrêta devant la grille. Un homme en descendit précipitamment.

— Madame la duchesse! madame la duchesse! cria Elise en pénétrant dans la chambre de Diane à l'instant où celle-ci, fermant les yeux, se penchait déjà vers le fleuve.

La jeune femme se redressa vivement, et d'une voix irritée :

— J'avais dit qu'on ne me dérangeât pas !

— Mais, madame, c'est monsieur le duc !

— Hubert! s'écria Diane, tremblante d'émotion.

Hubert, car en effet c'était lui, avait couru droit à la porte du boudoir où dormait Marthe, il l'ouvrit bruyamment et sans perdre le temps de la refermer, passa comme un ouragan.

Il pénétra chez la duchesse et, l'apercevant qui venait éperdue à sa rencontre :

— Diane, dit-il d'une voix étranglée, Dieu soit loué !...

Puis il tombait aux genoux de sa femme et lui embrassait les mains.

Devant la grille, une femme regardait la villa, et, après un moment d'hésitation, pénétrait dans la petite cour et se dirigeait vers le boudoir avec l'allure d'une personne qui a un dessein bien arrêté...

Cependant Hubert, toujours à genoux, implorait son pardon.

Diane échappait à un trop effroyable danger pour avoir une idée bien exacte de ce qui se passait.

— Hubert! répétait-elle d'un air égaré, Hubert!...

— Oui, moi, Diane, moi, ton mari qui implore sa grâce.

Son mari! c'était son mari! Là, devant elle, son mari suppliant !

Diane, muette, pâle et frémissante, tenait ses deux mains sur les épaules de cet époux retrouvé et le regardait à moitié folle.

Un frisson de peur la secoua tout entière. Ses jambes tremblèrent sous elle, des sanglots qui ne pouvaient sortir de sa gorge lui soulevaient la poitrine. Et les larmes qui l'eussent soulagée restaient dans les yeux sans tomber.

— Hubert! Hubert! disait-elle.

Plus rien. Le duc put voir alors combien il était aimé.

— Calme-toi, calmez-vous, Diane, dit de Maillepré qui ne savait trop dans sa position d'enfant prodigue s'il avait bien le droit d'employer le tutoiement des jours heureux.

Diane sous le poids d'une émotion grandissante se raidit et poussa un cri surhumain.

— Ah! je suis sauvée, dit-elle en éclatant, je suis sauvée !...

Et elle tomba sans connaissance sur le tapis. La conscience du péril qu'elle venait de courir la terrassait.

Les domestiques à l'appel du duc apportèrent des sels, La syncope dura près d'un quart d'heure. Enfin, Diane rouvrit les yeux.

Quand elle aperçut Hubert agenouillé au pied de la chaise longue où on l'avait étendue, elle murmura doucement :

— C'était vrai! mon Dieu! c'était vrai!

Puis elle s'abima dans un silence plein de terreurs et de nouveaux frissons. Les mugissements du Rhône qui parvenaient jusqu'à elle lui causaient une sensation douloureuse.

Elle se souvenait !... Violemment agitée par une frayeur rétrospective, elle tourna ses yeux remplis d'épouvante vers le balcon. Elle se voyait roulant dans l'abîme, si Hubert était arrivé une minute plus tard. Elle se prit à tressaillir de nouveau, à frémir et à pleurer.

— Qu'as-tu? demanda Maillepré. Pourquoi tes yeux remplis d'effroi restent-ils fixés sur ce balcon !

— Pourquoi, s'écria-t-elle, pourquoi !... Ah! si tu savais! si tu savais!... J'ai été folle! oui, folle! folle !...

— Ma bien-aimée, disait le duc, moi aussi j'ai été fou, d'une folie bien coupable, bien criminelle envers toi !...

J'accepte toutes les pénitences que tu voudrais m'imposer, encore une fois, je te demande pardon pour cette impardonnable faute.

— Hélas! répondit la jeune femme, je n'ai jamais cessé de t'aimer et mon coeur plein d'indignation restait toujours rempli de tendresse !...

Elle tendit les bras au revenant. Celui-ci s'élança et les deux époux, si jeunes, si beaux, si aimants, s'unirent en une étreinte émue et passionnée, où les frèmissements de la chair disaient encore ce qu'ils venaient de souffrir l'un et l'autre.

Quand ils furent un peu calmés :

— Diane, demanda le duc, apprends-moi, maintenant, quel était ce châtiment terrible dont tu m'as menacé et que j'ai eu la chance de conjurer, je l'espère.

— Non, non, dit-elle, en frissonnant, ne me demande pas cela!

— C'est donc bien effrayant, insista Hubert. Viens alors, tu me l'apprendras auprès du berceau de notre enfant et moi, c'est sur la tête de la chère mignonne que je veux te jurer une nouvelle et éternelle fidélité. Viens, ma Diane bien-aimée, viens...

Hubert prit sa femme par la main et l'entraîna vers le boudoir.

Tous deux s'approchèrent du berceau et s'arrêtèrent étonnés.

Le berceau était vide...

L'enfant avait disparu...

La duchesse sonna vivement. Elise parut.

— Dites à la nourrice d'apporter ma fille.

— La nourrice, madame la duchesse? Mais elle est à la lingerie et mademoiselle n'est pas avec elle.

— Alors où est Marthe ? demanda Diane en pâlissant.

— Je ne sais pas, madame la duchesse.

— Comment, vous ne savez pas? Allez chercher Rosalie.

Rosalie, c'était la nourrice.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda le duc en se tournant vers sa femme.

Rosalie accourut.

— Qu'avez-vous fait de ma fille? interrogea Diane avec une vivacité fébrile... Où est-elle ?

— Mais, madame la duchesse, je l'ai laissé là.

Et de la main, elle désignait le berceau vide.

— Vous voyez bien qu'elle n'y est pas, dit en éclatant Diane. Encore une fois où est-elle? Mais répondez-moi donc !

Tremblante! blanche comme un linge, les yeux obstinément fixés sur le petit lit où se voyait l'empreinte du corps de Marthe, Rosalie restait stupéfaite, sans voix, sans idée, anéantie.

Puis se souvenant tout à coup :

— Madame la duchesse m'avait ordonné de promener l'enfant à quatre heures, et quand je suis venue pour l'emporter, madame la duchesse sait bien qu'elle m'a renvoyée en me disant : plus tard, attendez, et comme madame était très agitée et très pâle, je lui ai demandé si elle était souffrante.

— Et... qu'a répondu madame! demanda Hubert, d'une voix qui tremblait.

— Madame la duchesse m'a dit: laissez-moi seule avec la petite, allez, allez, et je me suis retirée.

— Les choses se sont-elles réellement passées de la sorte ! interrogea le duc avec une émotion croissante.

— Oui... oui... dit en hésitant Diane qui se souvenait qu'au moment d'exécuter son projet de suicide, elle avait renvoyé la nourrice.

Elle a de nombreuses qualités.— L'homme qui possède une bouteille d'Huile Eclectrique du Dr Thomas est armé contre bien des maladies. Il se guérira de la toux, se délivrera d'un rhume, préviendra les maux de gorge; il réduira l'enflure d'une foulure, soulagera les douleurs les plus persistantes et guérira rapidement les coupures et contusions. C'est toute une armoire médicale en elle-même.

La femme de chambre intervint.

— Peut-être, dit-elle, quelqu'un dans la maison, la voyant pleurer, a-t-il pris la petite Marthe dans ses bras pour la consoler, et alors...

— Ce doit être cela, dit la duchesse effarée. Que l'on cherche vite !...

Et, donnant l'exemple, elle se mit à courir à travers la maison. Les serviteurs, de leur côté, se répandaient dans toutes les pièces de la villa.

Cette recherche avait un caractère étrange. D'ordinaire, en semblable circonstance, on appelle, on crie, il y a quelque chose de bruyant dans l'émotion. Mais, là, qui appeler? Une enfant de six mois qui ne pouvait ni comprendre, ni répondre ?

On fouilla le château de la base au faîte. Nulle trace de l'enfant. On ne trouva pas même un vêtement, un lange, quelque chose qui permit de suivre une piste. Le jardin parcouru dans tous les sens, ne révéla pas davantage le secret de cette étrange disparition.

— Courez sur la route! s'écria Diane; on m'a pris mon enfant. Courez !

Un valet de pied s'élança au pas de course sur la route de Genève.

Cependant, le duc très agité jetait de temps à autre un regard de défiance sur sa femme.

De nouveau l'on s'était réuni autour du berceau. Elise fit l'appel de tous les domestiques. Pas un ne manquait.

— Vite, dit la duchesse, réunissez le plus de monde que vous pourrez, battez le pays... on m'a volé ma fille!... Je donnerai vingt mille... cent mille francs, à celui qui me la rapportera !

Tous les domestiques sortirent en grande hâte.

Restée seule avec son mari, Diane tourna vers lui ses yeux remplis de larmes; Hubert pâle et froid, les lèvres contractées attachait sur elle des regards chargés de colère. Il tenait dans ses mains qui tremblaient la lettre que Diane lui avait écrite et le billet qu'elle avait déposé sur le berceau de l'enfant.

Il relut ce billet, et, à mesure qu'il le parcourait, une émotion terrible ,effrayante se peignit sur son visage.

— Hubert! s'écria Diane, qu'avez-vous ? Que se passe-t-il en vous ?

Hubert lut alors à haute voix et le contenu de la lettre et le billet qui finissait: «L'acte que je vais commettre est un crime, n'en accusez que vous seul , votre abandon m'en a rendue coupable !...»

— Et que pensez-vous donc ? dit Diane effarée...

— Vous avez tué ma fille! répondit-il.

— Moi! s'écria la duchesse avec épouvante.

— Vous avez tué ma fille, reprit le duc d'une voix terrible. Tout vous accuse!! Tout prouve votre crime; le renvoi de la femme de chambre et de la nourrice... les menaces contenues dans les lettres que vous m'adressiez et l'aveu, l'aveu formel renfermé dans ce billet déposé par vous sur le berceau de notre enfant! Votre vengeance est odieuse, abominable, infâme!... Vous avez tué ma fille!!!

Puis tout à coup, saisissant la duchesse par le bras, il la poussa durement vers le balcon et la forçant à se pencher sur l'abîme.

— Ah! voilà donc pourquoi, au moment de mon arrivée vos regards remplis de terreur se tournaient obstinément de ce côté; vous pensiez au crime que vous veniez de commettre, et c'est là, dit-il avec fureur, c'est là qu'il faut chercher notre enfant.

— Quoi! s'écria Diane épouvantée, ce n'est pas assez de votre abandon et de la perte de ma fille, il faut encore que je sois accusée, et accusée par vous du plus horrible crime!

— Mais que signifiaient donc vos menaces, si vous êtes innocente? dit le comte.

— Eh!... s'écria Diane indignée, n'avez-vous pas compris, malheureux, que le châtiment dont je parlais, c'était ma mort à moi !

— Votre mort dit Hubert, devenu plus maître de lui-même, oui, il se peut que vous ayez voulu mourir, et pour me frapper doublement vous aviez résolu d'emporter notre enfant avec vous dans la tombe...

Mon retour vous a arrêtée au bort de cet abîme où vous aviez déjà précipité ma fille.

— Non, non! s'écria Diane, j'allais me précipiter dans le Rhône, mais j'allais m'y précipiter seule.

C'est à ce moment-là même qu'on m'a volé mon enfant, ma fille bien-aimée, et quand cet épouvantable malheur vient me frapper, vous m'accablez de vos horribles soupçons... Oh! tenez, c'est trop de déchirements à la fois, c'en est trop, c'en est trop.

Et, en disant ces mots, Diane, se sentant reprise de son ardente soif de la mort, bondit vers le balcon, résolue à s'élancer dans le fleuve.

— C'est là que vous m'accusez d'avoir jeté mon enfant, s'écria-t-elle, eh bien! que l'on vienne nous y chercher toutes les deux!

Mais Hubert, aussi prompt qu'elle, la saisit à bras le corps et la rejeta en arière.

— Il faut que vous viviez, lui dit-il, il faut que vous subissiez le châtiment de votre crime. Je ne veux pas être seul à souffrir de votre abominable vengeance.

Diane ne l'entendait pas.

Elle s'était tout-à-coup redressée et se tenait muette et comme pétrifiée, les yeux fixés sur l'autre rive du fleuve et lançant un regard de fauve vers une femme qui s'enfuyait au loin, emportant un enfant dans ses bras.

Cette dame... était celle qui rôdait quelques instants auparavant devant la maison.

Cette femme, c'était Germaine!

XI

A la réception de la lettre que Courtenay lui avait envoyée d'Amérique, Germaine, on s'en souvient, s'était écriée: «Il me reprendra» !

Son mari était, en effet, prêt à revenir avec sa femme, il en prenait l'engagement formel; mais, il n'y avait pas à se le dissimuler, c'était moins pour elle-même que pour l'enfant.

Et l'enfant venait de mourir! Et le fil fragile auquel tenait, pour ainsi dire, le bonheur de toute sa vie, venait de se rompre.

Dans son désespoir, elle se reprochait amèrement d'avoir regretté, presque maudit la naissance du pauvre petit être et de ne pas l'avoir assez bien soigné.

Sa mort, que le grand accès de sa douleur une fois passé, la réflexion lui avait fait accepter comme une délivrance, lui apparaissait comme une catastrophe.

Blessée dans son amour bien moins que dans son orgueil et dans ses espérances de fortune décues, elle l'avait cruellement souffert de l'abandon, mais ce qu'elle éprouvait aujourd'hui était pire encore.

Il arrive qu'un naufragé, après une lutte vaine, se voyant irrémissiblement perdu, se résigne à son sort et se laisse aller au gré des vagues. Tout à coup un sauveteur surgit lui tendant la main et l'encourageant de la voix; mais au moment de la saisir, cette main libératrice lui échappe et il

(Suite à la page 20)

OUI !

Vous pouvez *avoir* de plus jolis Yeux.
Employez *Murine*

Des milliers et des milliers de femmes ont embelli leurs yeux avec *Murine*. Cette lotion de confiance, employée depuis longtemps, rafraîchit et renforcit les yeux lourds, fatigués — leur donnent un lustre et un éclat nouveaux. *Murine* ne contient ni belladone, ni aucun autre ingrédient nuisible.

MURINE
POUR VOS
YEUX

SI VOTRE ENFANT SOUFFRE DE FAIBLESSE ORGANIQUE

Si votre enfant vous cause de l'ennui en mouillant son lit, ne l'en blamez pas. Cela est dû à une faiblesse organique. Faites venir un essai gratuit de mon traitement simple à domicile qui corrige cette infirmité. Les adultes qui souffrent d'affections urinaires trouveront aussi ce traitement bienfaisant.

MME. M. SUMMERS
a/s Vanderhoof & Co. R32F
BOITE 14 WINDSOR, ONT.
En vente chez les meilleurs pharmaciens

Les vers chez les enfants, si on les néglige, causent des convulsions et souvent la mort. Le "Mother Graves' Worm Exterminator" protègera les enfants de ces afflictions déplorables.

LA VOIX DU SANG

(Suite de la page 19)

sombre, n'ayant eu la joie décevante de renaître à l'espoir que pour sentir davantage l'horreur de la mort.

Telle était la situation de Germaine.

Pourquoi cet enfant n'avait-il pas vécu quelques semaines de plus?... Pour un peu, elle aurait maudit la mémoire de l'innocente créature.

Elle resta d'abord anéantie sous le coup de sa déconvenue, ne sachant que résoudre. Allait-elle écrire à Courtenay pour lui annoncer le décès de leur fille? Allait-elle se présenter devant lui sans l'enfant ?

Dans l'un et dans l'autre cas, la conséquence était facile à prévoir: plus d'enfant, plus de trait d'union, plus de mari !

L'élan paternel de Courtenay aboutirait à une trop amère déception pour que celui-ci ne renonçât pas à son projet.

L'enfant!... L'enfant!... Ce mot revenait sans cesse à la pensée et aux lèvres de Germaine.

Soudain, comme on l'a vu, elle s'était redressée, son regard farouche s'était éclairé d'une vive lueur, et le pli creusé entre ses sourcils venait de s'effacer. Elle s'était écriée: Il me reprendra !

L'enfant avait cessé de vivre. On ne pouvait faire un miracle, ressusciter celui que la mort avait emporté; mais on pouvait lui en substituer un autre... Là était le salut.

Tromper le père... Etait-ce si mal après tout?... Il ne soupçonnerait pas la vérité, il ne la saurait jamais, et il aimerait cet enfant comme le sien...

Non, ce n'était pas une mauvaise action, au contraire, puisqu'elle épargnerait à Courtenay une douloureuse surprise, un profond chagrin.

Tels étaient les raisonnements spacieux par lesquels Germaine cherchait à justifier son projet, à endormir sa conscience, et elle en arriva, peu à peu à considérer comme un acte louable à l'égard de Courtenay, un projet qui, en réalité, ne lui était inspiré que par son propre égoïsme.

Mais comment se procurer cette enfant ?

Laissant de côté tous les scrupules, Germaine ne s'attachait plus qu'à la solution de ce problème dont elle n'envisageait d'abord que les difficultés pratiques.

Pendant qu'elle réfléchissait en tournant machinalement entre ses doigts la lettre de Courtenay, qui venait de la jeter dans un si grand trouble, ses yeux se portèrent sur les cinq cachets de cire rouge de l'enveloppe. Elle se souvint alors que le pli chargé contenait un bon de mille dollars.

Une somme relativement considérable: plus de cinq mille francs !

Avec de l'argent, tout était possible, avec de l'argent on achèterait un enfant !

A cette pensée, elle se rasséréna, et une entière confiance succéda en elle au profond découragement de tout à l'heure.

Germaine était femme de tête et d'action. Son parti fut vite arrêtée. Elle quitterait immédiatement Valamont, se rendrait à la ville voisine, personne ne la connaissait; elle y changerait le bon de mille dollars chez un banquier, elle mettrait son plan à exécution.

Elle partit donc le jour même.

Elle comprit bientôt que la ville aristocratique et bourgeoise où elle venait de se rendre lui offrait peu de chance de succès.

Après avoir vainement parcouru les faubourgs, avec l'espoir d'y découvrir quelques ménages d'ouvriers besogneux, elle résolut d'explorer la campagne environnante.

Un instant, elle put croire que le hasard l'avait servie à souhait.

En effet, comme elle suivait, en affectant les allures d'une promeneuse oisive, une route bordée de prairies, elle aperçut sur un talus, une fillette d'une dizaine d'années, tenant un poupon dans ses bras.

Elle l'aborda de l'air le plus naturel du monde.

— Oh! le joli enfant, dit-elle. Quel âge a-t-il ?

— Cinq mois, madame.

C'était à peu près l'âge qu'aurait eu l'enfant de Germaine.

— A qui est-il ?

— C'est ma petite soeur, madame.

L'âge et le sexe, tout concordait à merveille.

Flattée des caresses et des compliments de cette belle dame, la jeune paysanne sans défiance se mit volontiers à jaser.

En continuant son interrogatoire, Germaine apprit qu'elle appartenait à une très nombreuse famille. Ses parents habitaient, à un demi-kilomètre de là, un hameau où son père exerçait le métier de vannier; ils étaient huit enfants vivants, trois garçons et cinq filles; l'aîné des garçons n'avait que douze ans, l'aînée des filles dix ans à peine, aucun d'eux n'était encore en état de gagner sa vie.

Germaine recueillit avidement ces détails. Avec de pareilles charges, pensait-elle, ces gens devaient être fort pauvres; on pouvait leur proposer «l'affaire», et il y avait des chances pour qu'ils l'acceptassent.

Elle glisse une pièce blanche dans la main de Jeannette.

— Conduis-moi jusqu'à la maison de tes parents, dit-elle. Justement j'ai besoin de paniers et de corbeilles, et, puisque ton père est vannier, je lui donnerai la préférence.

— C'est que papa n'est pas à la maison, objecta la jeune fille.

— Et ta mère ?

— Maman est là qui fait sa lessive.

— Eh bien, je vais lui parler.

Guidée par Jeannette, Germaine s'engagea dans un sentier à travers champs, aboutissant à l'extrémité du hameau.

Là s'élevait une méchante masure, couverte de chaume, ayant plutôt l'aspect d'une étable que d'une habitation humaine.

Devant la porte, quelques poules maigres picotaient, et quatre marmots en guénilles se vautraient dans la poussière.

L'intérieur était encore plus misérable, un véritable taudis manquant d'air et de lumière et où la promiscuité se joignait à la pauvreté pour engendrer un désordre sordide.

Une femme tournant le dos à la porte était penchée sur l'âtre d'où s'échappait une âcre fumée, et remuait avec un bâton, dans une marmite en ébullition, un paquet de loques. Le linge de la famille !...

Germaine hésitait à franchir le seuil. Jeannette la précéda en criant de sa voix grêle :

— Maman, v'là une dame qui demande à te parler !

A cet appel, la femme se retourna, et ne fut pas peu surprise de se trouver en présence d'une inconnue en toilette relativement élégante; car elle n'était pas habituée à recevoir de pareilles visites.

C'était une paysanne de quarante ans au plus; mais tellement hâlée et fanée, tellement déprimée par les privations et les fatigues, qu'on lui eût donné bien davantage.

Elle regarda la visiteuse d'un air surpris et morne, sans se soucier du débraillé de son accoutrement, et se contenta, pour mieux voir, de relever, du revers de la main, ses cheveux dénoués qui couvraient à moitié son visage pâle et décharné.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-elle d'une voix rauque.

— Bonjour, madame, dit Germaine, se faisant très polie. Votre mari n'est pas ici ?

— Non.

— Je désirerais lui commander un travail... des paniers dont j'ai besoin.

— Faut attendre, l'homme reviendra bientôt.

Et la paysanne poussa vers la visiteuse une chaise boiteuse et dépaillée, l'unique siège de la maison. Puis, tournant les talons, elle se remit à sa besogne en répétant: «Faut attendre l'homme».

— Toutefois, de temps en temps, elle jetait un regard à la dérobée sur cette jeune femme dont la présence ne laissait pas de l'étonner beaucoup; car les clients de son mari n'avaient guère coutume de se déranger, et, en tout cas, cette cliente inconnue sortait de l'ordinaire.

Jeannette était restée là, continuant à bercer dans ses bras sa petite soeur endormie; les autres marmots avaient cessé leurs ébats dans la poussière, et maintenant planté sur le bas de la porte, ils montraient leurs frimousses barbouillées, dévisageant la belle dame avec des yeux ébahis et curieux.

Germaine, fort préoccupé de son entreprise et peu encouragée à parler, eut un moment d'embarras. Elle ne savait comment engager la conversation. Enfin, elle se décida à rompre le silence :

— Vous avez une nombreuse famille, dit-elle.

— Nombreuse... répondit la femme du vannier, toujours en brassant sa lessive, et tout n'est pas là.

— Vous devez avoir bien du mal, bien de la fatigue ?

— Bien du mal et de la fatigue, ah! oui !

— Et vous n'avez pour vivre que le travail de votre mari ?... Est-ce qu'il gagne de bonnes journées ?

— De bonnes journées?... Non, et puis y a trop de bouches à nourrir !...

(A suivre)

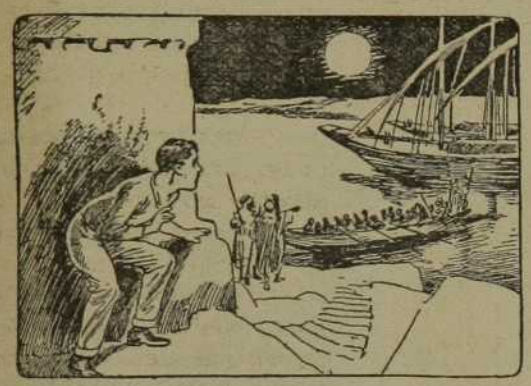
L'homme Asthmatique soupire presque après la mort pour terminer ses souffrances. Il voit seulement devant lui des années de tourment sans fin avec des intervalles de repos qui sont eux-mêmes troublés par la crainte jamais cessante d'attaques renouvelées. Qu'il s'adresse au Remède pour l'asthme du Dr J. D. Kellogg et sache quel complet soulagement il peut donner. Qu'il en use avec confiance et il verra que son asthme est une chose du passé.

EPISODE NUMERO 124

1—Pendant que l'oncle René réparait l'avarie arrivé au Météor, Marcel avait continué sa route.

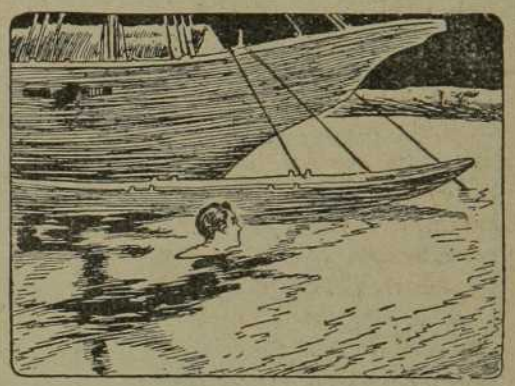
2—Après avoir erré dans la forêt il arriva près d'une petite rivière où se trouvaient deux navires.

3—Il vit arriver le cortège des nègres conduits par les marchands d'esclaves. Comment faire pour les sauver.



4—Les Nègres embarquèrent dans un immense canot qui les conduiraient à un des navires.

5—Marcel avait son plan. Il se mit à l'eau après avoir constaté que personne ne le voyait.



6—Il nagea vers le navire où les nègres avaient été déposés. Il fut assez heureux pour ne pas être aperçu.

7—Deux sentinelles se trouvaient sur le bateau. Il monta sans faire de bruit et écouta.

8—Il entendit les voix des nègres qui étaient dans la cale. Il descendit rapidement l'escalier.

9—Les nègres furent effrayés mais ils comprirent bien vite que Marcel venait à leur secours.

10—Marcel délia les cordes de quelques nègres. Tout à coup il entendit du bruit venant du haut du navire.

11—C'était les sentinelles qui venaient voir ce qui se passait dans la cale. Marcel était pris.

12—En se voyant découverts Marcel et les quelques nègres qui n'avaient plus de liens sautèrent sur les sentinelles.

(La suite de cette histoire dramatique dans LE SAMEDI de la semaine prochaine.)

VANTARDISE

—Oh, madame, votre toilette vous fait paraître la moitié de votre âge.

—Oh, monsieur, vous me flattez, je ne crois pas paraître douze ans et demi.

AVERTISSEMENT

La dame.—Nous prenons le déjeuner à huit heures du matin.

La nouvelle bonne.—Si je ne suis pas descendu, ne m'attendez pas.

CONSEIL

Le médecin.—Lorsque mes visites sont terminées je ne sais pas quoi faire pour tuer le temps.

L'ami.—Faites-lui une ordonnance.

ORDRE DU MEDECIN

Monologue comique par Paul Coutlée

Depuis sa plus tendre enfance Eustache avait toujours suivi les indications du médecin.

Il était de santé délicate et son médecin lui avait prescrit un régime alimentaire excessivement sévère.

Jusqu'à l'âge de dix ans Eustache n'avait mangé que de la bouillie; plus tard, pour changer, il avait *remangé* de la bouillie encore.

Il aimait les chocolats mais il n'en avait jamais mangé: ordre du médecin.

Il aimait la soupe aux pois, mais comme il n'en avait jamais ingurgitée, elle ne lui avait jamais fatigué l'estomac.

Ses viscères n'avaient jamais frémis sous l'action des fèves au lard, car jamais une fève n'avait pénétré dans son tube digestif.

Il ignorait le spaghetti, le macaroni, le vermicelle, il ne connaissait la choucroute, la goulache, le cassoulet et le ragoût de pattes que de noms.

Aucun boeuf, porc, chat, veau, lapin ou agneau n'avait versé son sangé pour Eustache qui ignorait même que ces animaux pouvaient servir à d'autres usages qu'à l'embellissement des prés, des tarennes et des toits.

Par ordre du médecin Eustache était à la diète depuis son apparition dans cette vallée de larmes.

Le moindre ralentissement, le plus petit manquement à ce régime devait causer sa mort.

Comme Eustache tenait à la vie comme à la pupille . . . de sa soeur, il s'abstenait.

L'autre soir j'ai amené Eustache dans un restaurant de nuit.

Il a mangé de la soupe, il a mangé de la viande, il a bu du vin, il a bu de la bière.

En sortant du restaurant, à deux heures du matin, Eustache est tombé dans un trou-d'homme et s'est défoncé l'estomac.

Le médecin avait raison de lui prescrire un régime sévère, car il était faible de l'estomac.

JEUNES GENS! JEUNES FILLES! qui récitez dans les salons, achetez QUE NOUS DIS-TU? (62 déclamations comiques), MES MONOLOGUES (67 déclamations comiques). En vente dans toutes les bonnes librairies ou chez l'auteur, M. PAUL COUTLEE, 1225, rue Saint-André, Montréal, P. Q. Prix: Un dollar le volume, au choix.

A LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

Le facteur. — Assurez-vous les âmes?

L'assureur. — Attendez un instant, je vais voir le département des polices contre le feu.

SANTE

Je bois à la santé de cette femme, qui n'est pas la mienne, et dans les bras de laquelle j'ai passé les plus belles heures de ma vie: ma mère.

REFLEXION

Les personnes qui prétendent que leur photographie ne leur donne pas justice, doivent souvent des remerciements au photographe.

L'HABITUDE

—Et que dira votre mère lorsqu'elle apprendra que nous sommes fiancés.

—Elle sera ravie..... comme toujours.

LES IDIOTIES

—Alors la police l'a arrêté?

—Non, elle n'a pas eu à l'arrêter car il ne marchait pas.

SUICIDE

—Qu'est-ce que Joseph fait sur le mat.

—Il veut se suicider.

—Il va se jeter en bas?

—Non, il attend qu'un avion vienne le frapper en passant.

L'HEURE DES ENFANTS

Si les enfants étaient consultés.

APPRECIATION

Annette. — Julie s'habille comme une millionnaire.
Gertrude. — Mieux, comme une dactylographe.

RECEPTION

Andrée. — Vous arrivez bien tard pour me voir ?
Eugène. — Toutes les autres jeunes filles que je connais étaient sorties.

AU RESTAURANT

La dame. — Garçon, je viens de manger un ver qui se trouvait dans ma salade.
Le garçon. — Il n'y a pas grand mal.
La dame. — Comment pas de mal. Vous ne savez donc pas que c'est vendredi aujourd'hui.

DANS LE MONDE

Eva. — Comment va votre mari ?
Lucette. — On m'a dit qu'il ne s'était jamais aussi bien porté.

A L'ECOLE DES CHAUFFEURS

Le chauffeur. — Le frein est quelque chose que vous mettez lorsque vous êtes pressée.
La jolie apprentie chauffeur. — Ah! oui, quelque chose comme un kimono.

APPRECIATION

— Est-ce que le mot Banque s'écrit avec une lettre capitale ?
— Une banque qui n'a pas de capital n'est pas une bonne banque.

EN PLEINE MER

Le capitaine. — Y a-t-il quelque chose que je pourrais faire pour vous ?
Le voyageur. — Je voudrais avoir une toute petite île

REPONSE NOUVELLE

Madame. — Pourquoi fermes-tu les yeux lorsque je t'embrasse ?
Monsieur. — J'essaie de m'imaginer que j'embrasse Greta Garbo.

CHEZ LE BOTTIER

Jeanne. — Je veux avoir des souliers confortables mais qui me fasse un pied petit.
L'employé. — Je vois ce qu'il vous faut, grand en dedans et petit au dehors.

DECLARATION

Il y a soixante ans.
L'amoureux. — Epousez-moi ou je meurs.
Elle l'a refusé.
L'amoureux est mort... il y a huit jours.

PRUDENCE

— Savez-vous pourquoi les soldats américains portent des bretelles kaki et les soldats russes des bretelles rouges?
— ???????
— Par précaution, seulement.

AU MUSEE DES ARTS

— Que pensez-vous des tableaux exposés ?
— Pas grand chose, on voit que ce ne sont pas des tableaux datant de cette année.

REPONSE A TOUT

— Et qu'est-ce qu'on dit de neuf ?
— Que c'est la moitié de dix-huit.

CHEZ LE BIJOUTIER

— Vous m'avez dit que cette montre gardait bien le temps et elle s'est arrêtée hier soir à huit heures.
— Quelle heure est-il actuellement à votre montre ?
— Tiens, il est huit heures.
— Eh bien, elle garde bien le temps. Elle n'a pas bougée depuis hier soir.

ACROBATIE

L'acrobate change de chemise.

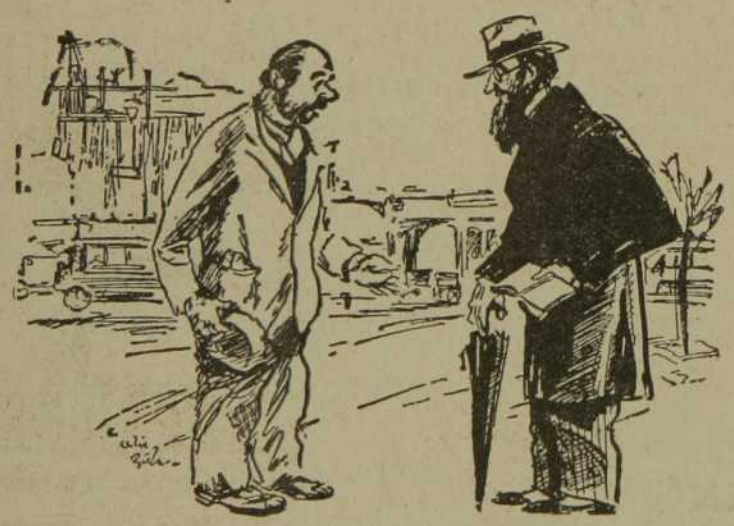
CHEZ LA COUTURIERE

Madame (demandant l'avis de son mari sur les robes exhibées par les mannequins).—Laquelle préfères-tu?
Monsieur.—Celle qui a les yeux bleus et les cheveux blonds.

APPRECIATION

Le jeune artiste. — C'est le meilleur tableau que j'aie encore peint.
Le critique. — Il ne faut pas vous décourager pour cela.

SUR LA ROUTE



—Donnez-moi un sou pour ma femme.
—Je regrette... un sou est bien peu... mais j'ai déjà une femme.

FRANCHISE

Le patron. — J'espère, mademoiselle, que lorsque je ne suis pas au bureau vous ne vous croisez pas les bras ?
La sténographe. — Non, monsieur, je brode.

OPPORTUNE

Madame.—Dis, chéri, lorsque l'assurance t'aura payé tu m'offriras un manteau de fourrure.

FAUX BILLET

— Voulez-vous me changer ce billet de dix dollars.
— Mais il est faux, il n'est pas bon.
— C'est précisément pour cette raison que je veux le changer.

DEMANDE ET REPONSE

Le fils. — Papa, qu'est-ce que c'est qu'un racoleur.
Le père. — C'est un rat qui colle des affiches.

ACCIDENT

Lui. — Voilà sept ans aujourd'hui que nous sommes mariés.
Elle. — J'ai du briser un miroir.

EN SOIREE

L'invité. — Excusez-moi d'être arrivé si en retard.
L'hôtesse. — Oh ! monsieur, vous n'êtes jamais trop en retard.

DANS UN CIMETIERE

Ce monument est élevé à la mémoire de X. Y. qui a été tué par son frère par une marque d'affection.

A LA GARE

Le voyageur. — Ai-je le temps d'embrasser ma femme.
Le conducteur. — Je ne sais pas, y a-t-il longtemps que vous êtes marié ?

APPRECIATION

—Que dites-vous de la nouvelle Ford ?
— Je ne sais pas, je n'ai pas encore été écrasé par la nouvelle Ford.

SUR LA ROUTE

— Quelle heure est-il, TiPit ?
— Comment savez-vous que je m'appelle TiPit ?
— Je l'ai deviné.
—Eh bien, devinez quelle heure il est.

ENQUETE

— Savez-vous que Pierre a perdu la parole.
— Je l'ignorais, mais s'il l'a perdue, ce n'est pas moi qui l'ai retrouvée.

A LA CAMPAGNE

— Quel est la plante sur laquelle on marche toujours à la campagne ?
— La plante des pieds.

AU JARDIN ZOOLOGIQUE

— Ces petits ours ont l'air en bonne santé.
— Je vous crois, ce sont des ours sains (oursins).

ACCIDENT

— As-tu appris le terrible accident qu'il y a eu au dernier pique-nique des Ecossais ?
— Non.
— Deux automobiles sont entrés en collisions et 32 Ecossais se sont fait tuer.

CONSOLATION

La vieille dame. — Est-ce que cette bouteille est la seule consolation que vous avez dans votre malheur ?
Le veuf. — Non, j'ai d'autres bouteilles.

POLITESSE

Le patron. — Pourquoi vous êtes-vous levé si tard ce matin ?
L'employé. — Je ne pensais pas m'attirer des reproches pour avoir été trop poli. (trop au lit)

PRUDENCE

Madame. — J'espère que tu ne montre pas au perroquet à dire des vilain mots.
Monsieur. — Non, je lui montre les mots qu'il ne doit pas dire.

AU SALON

Henri. — Puis-je imprimer un baiser sur vos lèvres ?
Cécile. — Imprimez, mais, ne publiez pas.

APPRECIATION

— J'aime beaucoup ce chien mais il a les pattes trop courtes.
— Pourtant, toutes ses pattes touchent à terre.

LES ENFANTS TERRIBLES

L'invité. — Votre roosbeaf est excellent, madame.
La dame. — Oh ! monsieur, vous nous flattez.
L'enfant de la dame. — Mais papa, pourquoi avons-nous du roosbeaf à manger alors que tu as dit à maman ce matin que tu aurais une tête de cochon à manger ce midi.

LA RAISON

Arsène.— Je ne recevrai pas mes diplômes du collège cette année.
Florence. — Pourquoi ?
Arsène. — Parce que je ne vais pas au collège.

EN TRAMWAY

L'homme maigre. — Je ne donne jamais mon siège à une dame.
L'homme gras. — Moi non plus, depuis que j'ai donné mon siège une fois et que trois dames m'ont remercié et se sont assises à ma place.

AUGMENTATION

— J'ai décidé il y a un mois d'augmenter mon vocabulaire de trois nouveaux mots par jour.
— Eh bien ?
— Au bout de huit jours personne ne me comprenait.

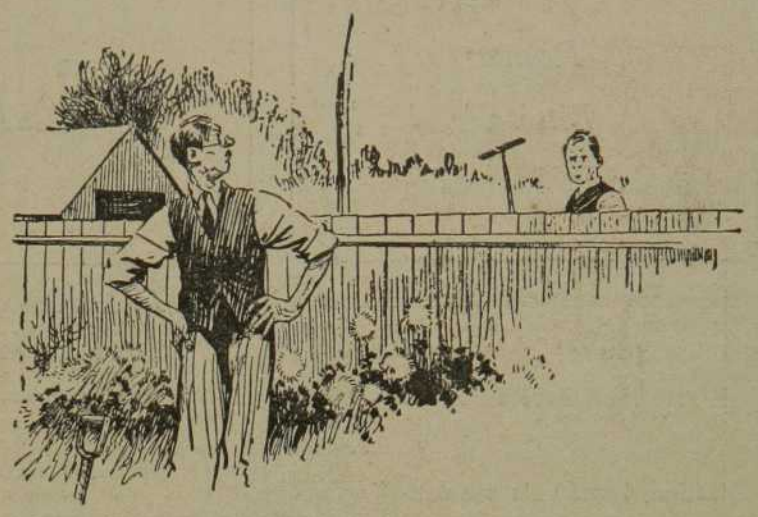
TROP DE GRAISSE

— Est-elle grasse ?
— Si elle est grasse? Lorsqu'elle va à cheval, il lui faut trois chevaux.

A LA PORTE

Le chemineau. — . — Voulez-vous me donner dix sous pour prendre une tasse de café.
La dame. — Mais une tasse de café ne coûte que cinq sous.
Le chemineau. — Oui, mais moi, je mets de la crème dedans.

DISCUSSION

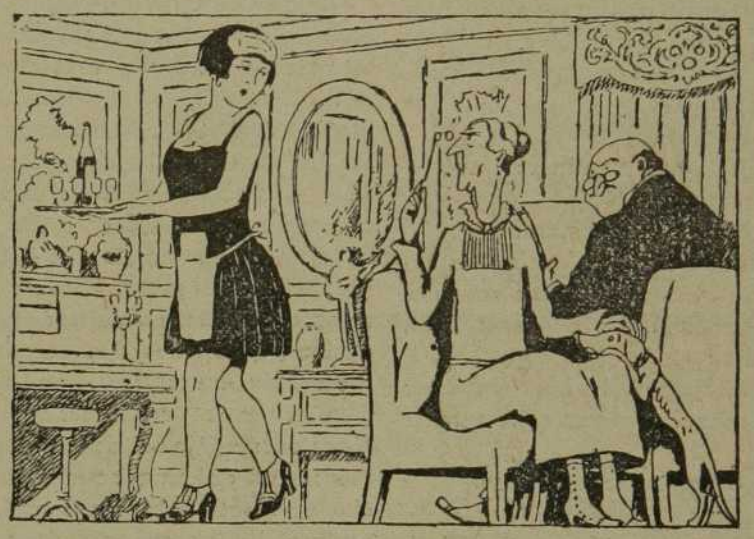


—Je ne discuterai pas avec vous, mais si je vivais dans une maison à unique étage je voudrais vous voir à l'étage au-dessous.

A TABLE

— Avez-vous dîné ? (dix nez)
— Non, mais j'en ai un qui en vaut dix.

SERVANTES MODERNES

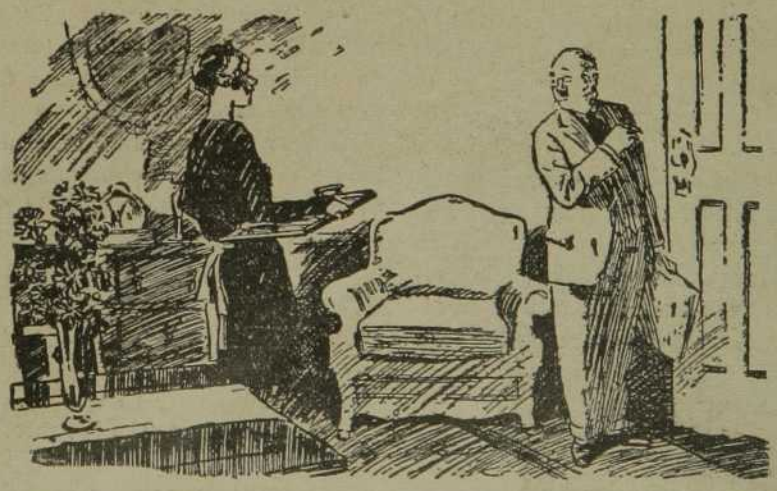


La dame.—Ma fille, vous avez de ces toilettes comme je ne m'en permettrais pas.
La bonne.—Mais vous pouvez voir que je ne m'en permets pas comme les vôtres.

RENCONTRE

— Il me semble que je vous ai déjà vu quelque part.
— C'est bien possible, j'y suis souvent allé.

VENDU



Monsieur.—Pourquoi avez-vous dit à ma femme à quelle heure j'étais entré ce matin?
La bonne.—Je ne lui ai pas dit l'heure, je lui ai simplement dit que j'étais trop occupé à préparer le déjeuner pour avoir regardé la pendule.

Roman Littéraire du "Samedi"

LA PASSAGÈRE

Par GUY CHANTEPLEURE

No 8 *(Suite)*

DEUXIEME PARTIE

I

— Eh bien, je ne suis pas seulement très contente... je suis aussi très fière de m'appeller « Madame Kerjean. »

Kerjean a souri encore, mais cette fois son cher visage ami s'est tout éclairé de la lumière de ses bons yeux.

Il a dit: «Enjoleuse!» en baisant la main que je lui avais donnée.

— Vous ne serez plus de mauvaise humeur ?

— Non, petite Phyl.

— Et vous m'aimerez autant qu'autrefois ?

— Mais certainement.

Tout à coup, je n'avais plus envie de rire. D'un autre ton, car je pensais à des choses tristes, j'ai dit :

— Kerjean, il faut m'aimer beaucoup... m'aimer telle que je suis.

Et d'un autre ton aussi, il a répondu :

—Vous savez bien, petite Phyl, que votre vieux Kerjean vous aime telle que vous êtes... et sans doute *parce que* vous êtes ainsi, parce que vous êtes *vous*... S'il ne vous aimait pas beaucoup... et même un peu plus que beaucoup, petite Phyl, pensez-vous qu'il eût accepté, pour avoir le droit de vous arracher aux difficultés d'une vie dont son amitié souffrait pour vous, ce mariage absurde ?

— Ce n'est pas un mariage absurde !

— Oh! si! c'est un mariage absurde! Oh! si! et à quel point!... Mais je ne le dirai plus jamais si, le disant, je vous fais de la peine... Et nous essayerons d'en tirer le meilleur parti possible... voilà... Séchez vos jolis yeux japonais, princesse...

Des larmes avaient jailli de mes yeux, mais ce n'était pas que je fusse bien désolée ; j'avais confiance en l'avenir.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres.

Commencé dans le No du 23 mars 1929

RESUME DES PRECEDENTS CHAPITRES

Madame Davrançay a adopté sa filleule, Phyllis Boisjoli.

La jeune fille est un joyeux bout en train.

Toute jeune son coeur n'est pas encore donné cependant un jeune homme s'intéresse vivement à elle : Guillaume Kerjean.

Madame Davrançay étant morte subitement sans laisser de testament, Phyllis est obligé de se trouver une position d'institutrice dans des familles privées.

Ayant été insulté par le père d'une de ses élèves elle se réfugie chez Guillaume et lui propose tout simplement... de l'épouser.

J'avais résolu de ne pas rester à Bruxelles. Bruges était le but unique auquel je ne voulais faire aucune infidélité.

Nous avons vu la cathédrale de Sainte-Gudule et surtout l'adorable vieille place de l'Hôtel-de-ville. L'hôtel de ville même, noble, élégant et vénérable avec sa façade de dentelles ogivales, sa tour à clochetons et la flèche ajourée qui, d'un jet si sûr et si léger, lance dans la nue l'effigie dorée de saint Michel; la somptueuse *Maison du Roi* et les anciennes maisons des corporations aux murs gris, sculptés d'emblêmes et rehaussés d'or... Nous avons déjeuné dans un restaurant, ce qui amuse comme une chose nouvelle et, après avoir fait un grand tour en auto dans le bois de la Cambre, nous sommes montés en voiture. Me voici à l'hôtel de Flandre, griffonnant des pages dans mon petit salon... Je ne comptais pas écrire tant de choses, surtout je ne comptais pas écrire les choses que j'ai écrites, mais ma plume courait, emportant au hasard les faits, les idées, les mots, que, ni elle ni moi, nous ne prenions le temps de choisir... Et c'était assez divertissant de la suivre.

Kerjean — je veux dire Guillaume — est allé chercher son courrier à la poste. Je dois le retrouver en bas, dans le hall, à l'heure du dîner.

Demain, je verrai Bruges.

II

Bruges, 11 décenbre,

Oh! c'est trop navrant, trop désastreux! Je n'aurai jamais le courage d'écrire... Si j'écris, ce n'est, certes, pas pour le plaisir mélancolique de noter les impressions que j'attendais de Bruges, que j'y venais chercher, l'esprit et le coeur hantés de doux récits... C'est pour crier mes regrets, ma déception, ma rage!

— Il pleut!... Et quelle pluie ! Une pluie implacable qui tombait déjà ce matin au moment où j'ai ouvert les yeux, qui tombe encore ce soir, tandis que je veille dans le silence endormi... et qui, toute la journée, n'a pas une seconde cessé de tapoter aux fenêtres des maisons et des voitures, de rouler en nappes liquides sur les toits, de rider les canaux, d'inonder les rues, de tout enlaidir, de tout déformer, de tout décolorer, de tout salir.

Quand, à travers les vitres ruisselantes, j'ai vu le ciel épais et gris, un ciel qui semblait porter les averses d'une année, mon désappointement a été si violent que Kerjean m'a trouvé effondrée dans un fauteuil avec un visage de carême.

— C'est un ennui de quelques heures, ma pauvre petite!... Nous commencerons la visite des églises, des musées aujourd'hui, avec une voiture... et nous remettrons à demain, au beau temps, les flâneries dans la ville... la pluie est très désagréable, mais il n'y a pas là de quoi se désoler...

N'importe!... Je me désolais... Ma première vision, ma première sensation de Bruges était à l'avance déplorable... Je l'ai vue du fond d'une voiture dont la pluie lavait à grande eau le toit!... Oh! que c'était triste et inconfortable !

J'étais transie dans mes fourrures... Et la ville mouillée, ses pignons, ses cloîtres, ses tourelles, semblaient grelotter comme moi, comme mon coeur... Ce n'était pas «Bruges la Morte»... c'était «Bruges l'Enrhumée»...

Comment retrouver sous le linceul d'eau grise les coins délicieux, paisibles, mystiques, le charme de songe ou de tendre nostalgie qui m'ont été décrits par la voix d'un poète ?...

La pluie méchante et ravageuse détruisant jusqu'à l'habituelle séduction de mes souvenirs.

— Surtout, m'écriai-je, surtout, n'allons pas au Béguinage, n'allons pas au Lac d'Amour aujourd'hui !

— Nous irons quand vous voudrez, a répondu Kerjean avec une parfaite mansuétude.

Cette mansuétude m'agace. Je préfèrerais, qu'avec moi, Kerjean se révoltât contre le mauvais destin... Mais on dirait, je ne sais pourquoi — sans doute parce qu'il a combattu mon désir d'un voyage à Bruges et que les événements paraissent lui donner raison — on dirait que cette horrible pluie tintante lui déplait moins qu'à moi... Il en parle avec indulgence, presque avec sympathie, en s'étudiant à de jolies phrases.

— ... Ecoutez comme l'égrènement des gouttes est sonore et doux... Il semble que les carillons aient laissé des perles dans l'air... Et puis, je ne trouve pas la pluie si laide que vous dites... Voyez, petite Phyl: elle moire et chiffonne l'eau des canaux avec mille délicatesses, elle enveloppe de tulles pâles les arbres dénudés elle est d'un gris tendre et vaporeux sous lequel s'estompent les lignes et les couleurs des maisons trop neuves ou des monuments trop bien restaurés et qui fait des autres, de tous ceux que les siècles anciens et les générations nouvelles ont respectés et dont elle adoucit amoureusement la magnificence ou les grâces désuètes, d'admirables choses de rêve... La pluie est imprécise et chimérique, petite Phyl... C'est un voile enchanté dont Bruges s'est couverte par crainte de perdre à vos yeux son charme de princesse lointaine... Pourquoi ne pas prêter, en somme, ce gris délicieux, cette soyeuse finesse à la robe couleur du temps que le con-

teur nomme sans la décrire ? Pourquoi la couleur du temps serait-elle celle du beau temps, petite Phyl ?... Tenez ! nous voici sur la grande place... Voyez ce fantôme géant... C'est la tour du beffroi où sonnèrent dans la gloire ou la défaite, toutes les grandes heures de Bruges... Sans ces trois faîtes, la couronne octogonael du beffroi, le donjon à quatre tourelles de la cathédrale de Saint-Sauveur et la flèche élancée de Notre-Dame, vous ne sauriez plus vous représenter Bruges... Mais la tour du beffroi n'est-elle pas plus altière, plus mystérieuse, à la fois plus vivante et plus pathétique, sous ce dôme de nuées, que son chef, trois fois frappé par la foudre au cours des âges, semble encore défier ?...

Tel est en substance le madrigal que mon compagnon adressait à Mme la Pluie.

Bien avant la petite Phyl, saint François d'Assise avait préféré entonner les louanges de notre frère le Soleil. Je l'ai fait remarquer à Kerjean, qui ne s'est pas avoué vaincu.

— Le bon saint François, a-t-il dit, ne s'est pas borné à chanter *Frère Soleil, beau et rayonnant;* il a loué le Seigneur pour *Soeur Eau*, utile, humble, précieuse et chaste.

Cet ingénieur est obstiné ! J'ai haussé les épaules en jetant un regard de rancune vers le beffroi auquel je trouve le front rébarbatif et grincheux d'un vieux bonhomme qu'on dérange.

Toute la journée, j'ai vu des monuments, ou, pour être exact, l'intérieur de ces monuments et leur contenu, jamais la façade, l'aspect extérieur, le contenant... Aidée de Kerjean, je descendais hâtivement de voiture, je courais vite, vite à l'abri du parapluie frangé d'eau ruisselante que mon ami tenait au-dessus de ma tête, et je m'engouffrais, front baissé, sous quelque portail de brique ou de pierre, sans avoir appris de mes yeux si j'allais me trouver dans une église, un hôtel de ville ou un musée.

Quand, d'un portail à l'autre, la voiture roulait, Kerjean me signalait des choses que je devais regarder, une rue sinueuse et pittoresque, une jolie maison à tourelles, une fenêtre délicatement sculptée, une amusante rangée de pignons à gradins, une ruelle déserte où malgré le temps, une vieille femme passait, vêtue de la mante noire à capuchon des Brugeoises... J'entendais de délicieux noms archaïque; la rue aux Laine, la rue de l'Ane-Aveugle, la rue de l'Hydromel, le quai du Rosaire... Mais je regardais à peine, je faisais semblant de regarder... J'ai ainsi visité la cathédrale, l'hôtel de ville, le palais de justice, la chapelle du Saint-Sang, le musée des tableaux anciens... Que sais-je ?

Je n'ai pas le moindre désir de me raconter en détail cette expédition décevante. Mes souvenirs se mêlent sans ordre dans ma tête, et je les y laisse inçlassés comme une ménagère qui a mis au hasard dans une armoire beaucoup d'objets différents et qui dit : «Je les rangerai un autre jour.»

De temps à autre, une image, un reflet d'image se détache du reste. En ce moment précis, je pense à la statue d'albâtre de l'évêque de Palerme, Jean Carondelet, dans la cathédrale de Saint Sauveur. Le prélat, revêtu de ses habits épiscopaux, est étendu sur un lit de marbre noir, mais sa pose est celle de la méditation plutôt que celle du sommeil. La translucidité lisse et chaude de l'albâtre d'un rose doré semble frémir et palpiter d'une vie particulière et comme sublimée... Toute l'oeuvre est admirable et d'une étrange, d'une émouvante spiritualité. Je ne savais rien d'elle, je ne la cherchais pas... Kerjean me l'a montrée, et j'ai été saisie de sa grande beauté. Elle m'a plus profondément impressionnée que les tombeaux de cuivre doré de l'église Notre-Dame, que les statues magnifiques et célèbres, si précieusement décorées de Charles le Téméraire et de Marie de Bourgogne.

Et je songe aussi — voyez le désordre de l'armoire ! — au vieil hôtel des seigneurs de la Gruthus, où m'ont retenue, enivrée malgré mon déplaisir latent, les merveilleuses dentelles que j'eusse rêvées jamais... C'est une incomparable collection: toute l'histoire de la dentelle est là depuis les premiers lacis brodés jusqu'aux plus somptueux, comme aux plus délicats miracles de l'aiguille et du fuseau. Mon imagination autant que mon goût féminin étaient charmés. Quoi de plus évocateur qu'une admirable vieille dentelle dont on vous dit: «Ce col en point de Binche, si fin, si diaphane, travail acharné d'une ouvrière inconnue qui, peut-être, y usa ses yeux, une princesse l'a porté, il y a plusieurs siècles !...»

Puis, comme de grandes fenêtres ouvertes sur le monde

(Suite à la page 28)

Modèles ronds ou carrés, dans des dimensions de 24 à 48 pouces. Dessus en cuir, feutre vert ou linoléum vert. En vente partout chez les bons marchands.

La Mode —
est au bridge
par contrat !

En une seule année cette variété nouvelle du jeu de bridge a connu une vogue insensée ! Plus scientifique que l'*auction* — plus passionnant que le *poker* ! Si vous ne le savez pas encore, apprenez-le au cours de cette saison.

Vous n'avez besoin que d'un paquet de cartes et d'une Table plante Peerless ou Elite. Ces tables sont solides, durables et d'une très jolie apparence. Une fois que vous vous en êtes servi, vous les pliez et les rangez n'importe où — elles ne sont pas encombrantes.

Servez-vous-en aussi pour vos travaux d'écriture, de couture, etc.

HOURD & COMPANY, LIMITED
London - Ontario

TABLE PLIANTE
PEERLESS
22

VIENT DE PARAITRE

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Entraînement pour Exposition et Traitement de maladies.

BEAU VOLUME DE 200 PAGES
NOMBREUSES ILLUSTRATIONS

Prix $1.25 *En vente partout ou chez l'auteur*

ALBERT PLEAU
Saint-Vincent de Paul (Co. Laval), P. Q.

POUR ETRE AU COURANT DE CE QUI SE PASSE DANS LES STUDIOS

LISEZ LE MAGAZINE PAR EXCELLENCE

LE FILM

Magazine de grande information se documentant aux meilleures sources, rédige en français et abondamment illustré.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus le montant d'un abonnement au *FILM*, 50 cents pour six mois ou $1.00 pour un an.

Nom _____

Adresse _____

Prov. ou Etat _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, 975, rue de Bullion, MONTREAL

Prenez-vous du Levain pour votre santé?

Si vous tenez à cette bonne habitude, prenez les galettes de Levain Royal — la qualité la plus élèvée depuis plus de 50 ans. Trempez une galette de Levain Royal avec un peu de sucre, dans de l'eau tiède pour toute une nuit. Remuez bien, filtrez et buvez le liquide. Pour rendre ce liquide plus agréable au gout, ajoutez-y le jus d'un orange.

LES GALETTES DE LEVAIN ROYAL

La Pure Vérité

Aucun dentifrice ne peut guérir les maladies de la bouche---mais Minty comporte les trois conditions essentielles de l'hygiène de la bouche.

Enlève toute trace de tartre et de pellicule.

Donne aux dents une blancheur éclatante.

Stérilise et durcit les gencives.

Servez-vous de Minty et économisez.

EN VENTE PARTOUT

Pâte dentifrice AUX TROIS QUALITÉS **Minty** POURQUOI PLUS? 25¢

SANTE de la PEAU

Pour remédier à une figure "luisante", éclaircir et raviver un teint jaune, entretenez-vous la peau. Essayez ce purificateur deux ou trois fois par semaine. Procurez-vous de la Poudre Peroxine à la pharmacie. Frictionnez-en la figure après applications chaudes — lavez à l'eau chaude d'abord, puis à l'eau froide et appliquez un cold cream (nous recommandons la crème Ceroi).

LA PASSAGERE

(Suite de la page 27)

mystique des temps de dévotion et d'ingénuité, des peintures, vues dans les églises, au musée, s'éclairent dans mon souvenir, riches des plus précieuses beautés, oeuvres humbles ou magnifiques, paisibles ou forcenées, suaves ou tragiques et, jusque dans le merveilleux légendaire, jusque dans l'exagération naïve, jusque dans la maladresse, singulièrement humaines et vivantes.

Des broderies, des métaux précieux, des pierreries, vêtements sacerdotaux, châsses, orfèvrerie d'église, brillent, étincellent parmi mes souvenirs de la chapelle du Saint-Sang, fine et élégante construction du XV siècle qui garde la fameuse relique rapportée de Jérusalem par un comte de Flandre.

Dans la chapelle basse de Saint Basile, beaucoup plus ancienne, sorte de crypte romane, aux colonnes énormes, aux voûtes obscures, aux recoins mystérieux desquels surgissent d'étranges statues polychromes, — peut-être laides et d'un art vulgaire au jour, quand on les voit, mais douloureuses et terribles dans la pénombre, quand on les devine — un frisson m'a saisie qui me venait de l'atmosphère humide et froide, mais aussi d'un malaise, d'une espèce d'épouvante que je subissais sans le raisonner... J'ai pris le bras de Kerjean et j'ai dit: «Je voudrais m'en aller, j'ai peur.»

Il s'est un peu moqué de moi, en retenant ma main dans la sienne, et il n'a pas voulu sortir tout de suite. Il a dit qu'il ne me permettait pas d'avoir peur — même des fantômes — quand j'étais avec lui.

Je dois dire que mon vieux Kerjean est un excellent cicerone... et un ami patient. Il me semble bien que tout le jour, j'ai été — oh! sans mauvaise humeur avouée, sans éclat agressif — absolument insupportable.

Nous avons passé dans le hall de l'hôtel — car je n'ai pas voulu sortir — une soirée assommante, à feuilleter la collection de *l'Illustration*.

Moi, je me distrayais de temps à autre, en observant du coin de l'oeil un jeune couple arrivé à Bruges, en même temps que Kerjean et moi... Des Français et, si je ne m'abuse, de nouveaux mariés. Ils se parlent bas, ils se regardent d'un air d'émerveillement bête... On croit tout le temps qu'ils vont s'embrasser... Je pense qu'ils en meurent d'envie.

La jeune femme est très bien mise et ravissante... brune, un teint blanc très pur, et le plus fin, le plus délicat profil... un camée antique...

Son mari, un assez joli et élégant garçon blond et pâlot, est presque aussi petit qu'elle et de physionomie molle, estompée.

Même pour être mon frère, je n'aurais jamais épousé un homme si gringalet, ni d'aspect si insignifiant...

Kerjean n'est pas un joli garçon... Je pense que des gens peuvent le trouver laid et, certainement, ce n'est pas comme lui qu'on se représente un amoureux... Mais ce rude et maigre visage brun, qu'on dirait brûlé à la fois par le soleil du dehors et la flamme intérieure, est de ceux qui expriment une personnalité, une pensée, une force vivante... Et j'aime la grande silhouette souple de Bizuth-géant. Quand elle se meut, — je ne sais comment dire, — on en reçoit une impression de sécurité, d'équilibre, d'harmonie...

Je me demande si Kerjean me trouve aussi jolie que cette charmante jeune femme brune ?

III

Bruges, 12 décembre.

Encore la pluie, moins torrentielle cependant, plus subtile, avec des trêves, sinon de véritables éclaircies.

Visité l'hôpital Saint-Jean, beau, grave, recueilli.

Les eaux calmes de la Reie baignent une partie de l'édifice: des ajoutes de grandeurs et de formes différentes, des voûtes basses, des murs déchiquetés par le temps qu'ennoblit une admirable patine grise, de hautes ogives, toute une masse sombre et harmonieuse aux vitraux éteints.

Une heureuse inspiration a fait de cet asile vénérable une sorte de sanctuaire, le reliquaire précieux qui enferme ces trésors: le Mariage mystique de sainte Catherine, l'Adoration des Mages, la Légende de sainte Ursule, la Vierge à la Pomme...

En franchissant le seuil, vieux de sept siècles, vraiment, on se sent ému... C'est comme si l'on touchait à une heure privilégiée. On pressent quelque chose de rare et de désiré... c'est comme si l'on attendait un miracle... On traverse un passage un peu obscur, une salle étayée de minces colonnes, des cours silencieuses où flotte une atmosphère de cloître... Puis on entre dans le petit bâtiment où se trouve l'ancienne salle du chapitre... Et le miracle se produit... Les Memling sont là...

Kerjean m'a conduite devant le grand rétable du *Mariage mystique*... Moi, assise sur la longue banquette, lui, debout derrière moi, nous avons contemplé.

L'ignorante que je suis est impuissante à dire la divine grâce, la douceur ingénue, la beauté merveilleusement expressive de l'oeuvre. J'aurais voulu emporter en moi la vision du cloître aux échappées bleuâtres où, d'un geste naïf et doux, l'Enfant Jésus offre l'anneau des fiançailles à la petite sainte parée comme une princesse et de si charmant, de si pur visage, sous sa couronne de perles, en ses atours somptueux...

Assise, près d'une tapisserie d'or, sur un trône d'orfèvrerie, la Vierge au bon visage aimant tient l'enfant... Sainte Barbe, sérieuse, lit à ses pieds... Saint Jean est là, tendre et pensif... et aussi, vêtus de robes d'un bleu si suave qu'il ne peut venir que du ciel, deux petits anges, l'un souriant qui joue d'une sorte de luth, l'autre grave qui porte ouvert le livre de Sagesse...

Les lignes, les couleurs, la lumière ont une douceur, une sérénité exquise. Et ce fut un enchantement qui, malgré le jour triste et la pluie de nouveau tintante, ne m'a pas quittée, tant que, passant d'une merveille à l'autre, nous sommes restés dans la petite salle.

Kerjean jouissait de mon ravissement. Il se penchait vers moi et, tout bas, car une ou deux personnes étaient là, proches, il murmurait à mon oreille des mots que j'aimais à entendre, parce qu'ils exprimaient la ferveur de mon admiration, mieux que je ne l'eusse pu faire.

Quand mon grand ami regarde une chose belle, il a les même yeux que quand il me dit des paroles gentilles — des yeux bleus qui s'éclairent et dont la douceur charmée rit...

Au sortir de l'hôtel Saint-Jean, J'ai voulu me promener à pied. Nous avons ouvert nos parapluies... Voir Bruges sous un parapluie! N'est-ce pas pitoyable?.. Comme nous nous arrêtions sur le quai du Rosaire, Kerjean me montrant de l'autre côté de l'eau, sous le voile gris de la pluie, le beau groupe archaïque des pignons et des tourelles qui, de chaque côté, bordent le canal fuyant et que domine, dans le

fond, à gauche, la silhouette puissante du beffroi,—nous nous sommes trouvés près des jeunes mariés de l'hôtel de Flandre, plus langoureux, plus chuchotant que jamais sous leur unique parapluie.

J'ai dit à Kerjean: «Ne trouvez-vous pas qu'ils ont l'air bien sots?»

Il a répondu: «Mais non, ils sont gentils... et très heureux!»

Un peu à l'aventure, nous avons suivi des rues désertes, remarqué des façades pittoresques, de vieux pignons jolis ou curieux, exploré des boutiques d'antiquaires, acheté des bibelots tentants, jusqu'aux remparts qu'un grand moulin couronne, jusqu'à la Porte Sainte-Croix, lourde et massive avec ses deux tours comme une forteresse féodale. Kerjean m'expliquait des choses... Il connaît Bruges, et ce qu'il connaît, il le connaît bien... je veux dire d'une manière trop précise.

J'avais quelques remords de ma maussaderie de la veille; j'essayais d'être gentile et même de sourire.

Dans une vieille rue paisible et délabrée, qui a l'air d'un béguinage très pauvre, avec ses petites maisons jaunes, toutes pareilles, ses murs bas, ses étroits pignons, comme nous nous taisions, une angoisse indéfinissable m'oppressa... et je pris le bras de Kerjean.

— J'ai besoin de sentir que je ne suis pas seule... que vous êtes Bizuth-géant... C'est un jour lugubre. Il me semble que la vie est si bête !

Il a haussé les épaules en grommelant :

— Et à moi donc !

Mais son bras a gardé ma main implorante... et nous avons marché sous un seul parapluie, comme le couple de l'hôtel.

— Guillaume, ai-je murmuré (je m'étudie à prononcer *Guillaume* avec naturel, mais quand je dis ce nom inaccoutumé, j'ai toujours l'impression de parler à quelqu'un d'inconnu qui m'intimide) Guillaume, Bruges m'ennuie... Voulez-vous que nous retournions à Paris ?

Il eut un grand soupnr de soulagement :

— Oh! avec plaisir !

— Vous vous ennuyez donc avec moi? ai-je dit d'une voix de regret.

Il a souri et son bras a un peu plus étroitement pressé ma main.

— Voilà, petite Phyl, toute la logique féminine! a-t-il dit.

En rentrant, j'ai eu la fantaisie de mettre ma robe neuve pour le dîner, une longue tunique de voile noir, avec pour toute garniture un rang de perles noires autour de l'encolure ronde et une ceinture brodée des mêmes perles qui retient les plis souples sans les serrer. Cette toilette me sied, il faut que je l'avoue, et cela m'amusait d'être... presque aussi jolie que la jeune mariée brune à l'impeccable profil.

En me voyant, Kerjean a souri :

— Vous êtes, a-t-il remarqué, si blonde et si rose que le noir n'est plus triste sur vous... que, même, il n'est plus noir...

J'ai eu envie de lui demander s'il me trouvait plus jolie que la dame brune, mais je n'ai pas osé.

Après le dîner, Kerjean, assis à l'écart, s'est mis à lire tous les journaux du globe; moi j'ai ouvert un des volumes de l'*Illustration*... Les jeunes mariés aussi... Leurs deux têtes se touchaient au-dessus du grand volume... et je crois bien que la main de la jolie femme était dans celle de son petit mari... Ils doivent penser que Kerjean et moi nous sommes un très vieux ménage... ou que j'ai un mari qui ne m'aime pas... C'est humiliant ! Ils me plaignent sans doute... Pourquoi Kerjean lisait-il ces journaux à une lieue de moi ?

Je me suis levée sans bruit et, derrière lui, me penchant vers lui, de très près, comme le fait la jolie jeune mariée, quand elle vient dire quelque chose à son mari, je lui ai mis mes deux mains sur les yeux, tout doucement, en façon de cache-cache.

Il a tressailli, en se reculant un peu :

— Qu'est-ce que c'est que ce parfum dont vous vous servez ? a-t-il dit sans beaucoup de grâce...

— Du jasmin... C'est mauvais ?

— C'est très fort... Votre venue m'a saisi... Que voulez-vous, petite Phyl ?

— Je voudrais sortir... faire un tour... Le temps est clair et presque beau, ce soir.

— Vous aurez froid.

— Je me couvrirai... Je vous en prie, allez me chercher mes affaires. Vous serez si gentil, Kerjean... Guillaume !...

Il s'est résigné à m'obéir et m'a très soigneusement enveloppée dans mon manteau de loutre. Comme il se préoccupait encore de ce que je pourrais avoir froid à cause de ma robe un peu décolletée, je lui ai dit tout bas, exprès, je ne sais quels mots rassurants, et j'ai rejeté ma tête en arrière pour le regarder tendrement et lui sourire avec gratitude... J'espère bien qu'ainsi, voyant le mouvement affectueux de Kerjean et mon sourire, percevant mon chuchotement et n'entendant pas mes paroles, les jeunes mariés auront pensé qu'on peut être un vieux ménage et s'aimer encore un peu.

Nous avons fait une toute petite promenade, bras dessus, bras dessous. Nous sommes allés jusqu'au quai du Rosaire, d'un aspect nouveau et mystérieux à la seule lueur des reverbères et des fenêtres éclairées qui se reflétaient dans l'eau...

Sur le pont de l'Eckout, la statue de saint Jean Népomucène est seule lumineuse et, depuis l'autre quai en contre-bas, paraît toute blanche et spectrale... Deux beaux cygnes glissent malgré le froid à la surface noire et miroitante du canal, fantômes peut-être eux aussi... Le vieux beffroi, tout noir au fond de nuages où la lune se cache, est plus solennel et plus grand.

C'est vrai que j'ai froid, même ainsi, quand on est emmitouflée de fourrures et très près d'une autre personne qui a toujours chaud !

Kerjean ne semble pas goûter beaucoup la promenade... Il est grand, noir et silencieux, comme le beffroi... Il a eu l'air ennuyé quand je lui ai demandé de sortir; il a l'air agacé quand je lui demande de rentrer et ironique quand je lui dis que j'ai sommeil et lui souhaite gentiment une bonne nuit.

Bruges, décidément, n'est pas favorable à notre vieille amitié. Je l'ai fait observer à Guillaume.

Il a répondu: «Je vous avais dit que je pouvais être très désagréable...»

Puis il a ajouté: «L'homme est un bien vilain animal, ma pauvre petite Phyl !»

Dans le train.

Quelques notes griffonnées pour clore ce journal et dire adieu à «Bruges la Décevante», «Bruges la Pluie»... Mais je suis injuste... Aujourd'hui, miracle ! mes yeux en s'ouvrant ont vu le soleil... Nous en avons profité un peu hâtivement, un peu fièvreusement, comme toujours, quand on sent qu'on va partir.

Promenade matinale dans la ville claire et rajeunie. Le froid est assez vif, mais c'est un froid sans gel et que la lumière dore.

Nous précédons dans la rue Cour-de-Gand à la recherche des vieilles maisons intéressantes — elles sont nombreuses par ici — et voilà que, soudain, nous nous trouvons devant celle qui porte indûment, paraît-il — le nom de «Maison de Meemling»... Elle date du XVIe siècle; c'est une des seules maisons de bois que Bruges possède encore... Elle est toute sombre et fort pittoresque avec son pignon pointu et sa fenêtre à menus carreaux... On y vend des dentelles...

— Oh! ai-je dit, quelle belle vieille chose! J'aurais regretté de ne pas voir cette maison...

Mais cette réplique est arrivée sur moi, vite, vite, comme si elle s'échappait :

— Elle est historique... Fabrice de Mauve y a fait des achats...

— Comment le savez-vous ?

— Vous me l'avez dit vous-même, à Vichy, en me racontant que de Mauve vous avait beaucoup parlé de Bruges... et que votre rêve était d'y aller un jour...

— Vous avez bonne mémoire... ai-je murmuré.

J'étais toute rouge... et j'avais les larmes aux yeux... et je cachais de mon mieux ma rougeur et mes larmes, en regardant les dentelles de l'étalage.

C'était méchant de m'avoir parlé de Fabrice de Mauve.

Kerjean l'a compris. Il s'est rapproché de moi doucement et a passé son bras sous le mien.

— Y a-t-il quelque chose que vous désiriez, dans ce magasin, petite Phyl ?

J'ai répondu sèchement: Non...

(Suite à la page 30)

"DÉCHARNÉE ?"
Engraissez-vous Rapidement

Plusieurs livres en quelques semaines, avec la nouvelle LEVURE FERRUGINEUSE.
Résultats garantis — *ou rien à payer.*

Hommes et femmes nous écrivent chaque jour qu'ils sont tout surpris de la rapidité avec laquelle ils engraissent de 5 à 15 livres au régime de la Levure Perrugineuse. Ils ont acquis vigueur, santé, un teint jeune et frais. Ils nous demandent comment la Levure Perrugineuse peut donner d'aussi rapides résultats.

La Levure Ferrugineuse comprend deux toniques en un seul. La LEVURE qui engraisse et le FER qui enrichit le sang, recommandé par les plus grandes autorités médicales. La Levure est aussi traitée aux Rayons Violets pour plus d'efficacité.

La Levure n'est efficace que Ferrugineuse. Le Fer est indispensable pour faire ressortir les propriétés reconstituantes de la Levure.
Tablettes agréables au goût. Aucun gaz ou gonflement d'estomac.

Ne soyez plus si maigre. Pour être plus attrayante, arrondissez votre silhouette. Ayez meilleur teint et meilleure santé. Paraissez de plusieurs années plus jeune. Procurez-vous un traitement complet de Levure Perrugineuse, aujourd'hui même, à la pharmacie. Si vous n'êtes pas satisfaite, votre argent vous sera remboursé.

LA PASSAGERE

(Suite de la page 29)

Mais je mentais. Un adorable petit mouchoir de point de Flandre me tentait terriblement... Lui faisais-je, malgré moi, les yeux doux? Peut-être. Toujours est-il qu'entrant sans un mot dans la vieille maison noire, Kerjean en est ressorti tout de suite avec un petit paquet... Je me suis gardée de l'interroger... Mais le joli mouchoir n'était plus dans la vitrine.

Nous avons continué presque silencieusement notre promenade à travers le quartier Saint-Jacques. Quels coins charmants, cependant, de ce côté de la ville !...

Comme nous achevions de déjeuner assez tard, dans un restaurant, j'ai dit :

— Avant de partir, je voudrais voir le Béguinage; est-ce possible encore ?

— Avec une voiture et sans perdre de temps, oui...

Nous sommes arrivés par la place de la Vigne et le pont du Béguinage... Et, enfin, je vois la prairie plantée de grands arbres qu'entourent, calmes et ingénues, les petites maisons des béguines.

Ici l'on s'apaise et l'on prie. Les violences du monde sont inconnues. L'air tranquille et pur ne garde que l'écho des cloches...

Le ciel est couleur d'opale... Sur ce fond bleuâtre et doré comme les lointains de certains tableaux, les frondaisons dépouillées ont une grâce aérienne. Entre les fûts sveltes des troncs, à travers le réseau frêlement dessiné des branches, paraît l'alignement, net sans rigueur, des pignons à gradins, des façades toutes blanches aux fenêtres enchâssées de vert où, parfois, s'encadre le profil penché d'une dentellière... A gauche, est l'église... En face, la demeure de la *Grande Dame* et la petite chapelle qu'on distingue à ses ogives et que surmonte, au faîte du toit à longue pente, une cloche sous un minuscule clocher. Çà et là, on devine les petits jardins qui dorment, parce que c'est l'hiver... Au loin, tout au loin, se dresse la grande flèche de Notre-Dame et ses quatres clochetons.

Ne permettez pas aux vers de saper la vitalité de vos enfants. Si vous n'y prenez pas garde, les vers feront un mal irréparable à la constitution de l'enfant. Les petits malades ne peuvent vous dire leur mal mais il y a d'autres signes auxquels les mères reconnaissent qu'une dose de Miller's Worm Powders est nécessaire. Ces poudres agissent promptement et expulseront les vers du système sans inconvénients pour l'enfant.

— Oh! quelle divine paix! ai-je dit. Parfois il m'est arrivé de penser que j'aimerais la vie religieuse... et qu'il me plairait d'être une petite nonne... Ne vous semble-il pas, Guillaume, qu'il serait consolant et délicieux de se réfugier ici ?

Mais il m'a répliqué sans amabilité :

— Je ne puis vous répondre comme il faudrait... ne m'étant jamais senti la moindre velléité d'être un moine...

Nous sortons. Voici, au delà de la porte crénelée, le *Sashuis,* la petite maison éclusière du Lac d'Amour... Et voici le Lac d'Amour, une nappe d'eau pâle, incomparablement calme, où les choses se reflètent harmonieusement; des rives boisées d'arbres dépouillés dont on regrette la verdure; çà et là, quelque silhouette archaïque, un pont à plusieurs arches, un très vieux donjon, reste des anciens remparts...

On a beaucoup cherché l'explication ou l'étymologie du nom donné à ce vaste bassin, jadis creusé pour être un port et que la nature et le temps ont paré d'une poésie qui n'appartient pas aux ouvrages des hommes... Moi, j'aime à penser simplement qu'en ce site d'une douceur exquise, sur ces bords d'un enchantement profond et mélancolique, beaucoup d'amoureux sont venus, viennent et viendront, et que c'est de leur présence, éternellement jeune et renouvelée comme le printemps, que le beau miroir changeant au fond duquel tremblent pour qui sait voir des images mystérieuses, tient cette appellation charmante et évocatrice de *Lac d'Amour.*

Comme la voiture s'éloignait, nous emportant vers la ville, j'ai aperçu les jeunes mariés de l'hôtel qui suivaient à pas lents le rivage. Et j'ai pensé à l'autre voyage, à celui que j'avais rêvé de faire, tandis qu'une voix — dont je dois chasser l'écho — me parlait de Bruges.

Le temps était beau et très pur, l'air transparent se teintait de rose.

J'ai dit :

— Puisqu'il ne pleut plus, si nous restions, Guillaume?... Quatre jours, c'est peu pour un voyage de noces.

Mais Kerjean a répondu :

— Pour un voyage de noces comme le nôtre, je vous assure que c'est bien suffisant. Sans compter qu'il peut pleuvoir demain... et que, moi, j'ai laissé à Paris des affaires importantes.

Je n'ai pas insisté. Kerjean a raison. Quatre jours! oui! c'est bien assez pour un voyage comme le nôtre!... Je n'aime plus Bruges!... Oh! Fabrice, pourquoi me l'aviez-vous fait aimer ?

Le train court dans la nuit, au milieu des champs noirs et déserts.

Guillaume est comme moi, il se reproche vite ses mouvements de mauvaise humeur.

Depuis qu'installés en tête à tête dans un wagon bien chaud, où la complaisance rémunéré du chef de train nous défend des intrus, nous roulons vers Paris, je retrouve mon grand ami Kerjean.

— Voyez, petite Phyl, dit-il, ce mouchoir m'a paru joli... C'est, je crois, du point de Flandre... Le voulez-vous ?

Et il a son bon visage souriant de naguère... du temps où il n'était pas encore Guillaume.

Adieu! Bruges... sans regret! Adieu! Bruges !

Je me demande... Les jeunes mariés si heureux et si bêtes vont-ils rester à Bruges encore longtemps ?

Quatre jours, ce n'est pas assez pour un voyage de noces comme le leur...

Adieu ! Bruges !

IV

Paris, 31 Décembre.

Dans la jolie chambre bretonne qui, avant d'être la mienne, fut celle d'une autre Mme Kerjean, sur la vieille table massive dont j'ai fait mon bureau, se trouvait posé, par hasard, le cahier emporté à Bruges. Je l'ai ouvert... Que de pages blanches encore !

J'ai pensé: «C'est amusant d'écrire des choses que personne ne lira...» Et, comme je n'ai pas sommeil, comme le roman que j'ai commencé hier m'ennuie, je me suis assise à ma table devant le petit cahier délaissé depuis Bruges... Et j'écris...

Depuis Bruges! Cela veut dire depuis quinze jours. L'année s'achève...

Une légende, vieille peut-être de trois siècles, dit qu'à chaque Saint-Sylvestre, quand sonne minuit, les deux lions de pierre bleue du Pont des Lions, à Bruges, tournent la tête pour constater les changements survenues dans la ville...

Je n'imiterai pas les lions de Bruges... Mon regard de la Saint-Sylvestre rencontrerait trop de ruines, s'il interrogeait ce soir, les douze mois écoulés: il ne veut revoir que ces quinze jours de décembre, les derniers de l'année finissante, les premiers de ma vie nouvelle.

Oui, vraiment, depuis quinze jours, je suis de retour à Paris, et la chère vieille maison de la rue Boursault est ma demeure... J'y suis à l'abri de la neige qui tombe et du monde qui s'agite, sous la protection tendre et forte de Guillaume Kerjean, mon mari, mon frère... Et je m'y sens paisible, confiante, presque heureuse... aussi heureuse, je pense, que peut l'être une femme qui a renoncé au bonheur.

Et, d'abord, cela m'amuse d'être une maîtresse de maison... Je sais bien que l'expérience me manque encore, mais à la Peuplière, j'aimais à me mêler des soins du logis, de ceux qui me semblaient jolis et délicats, et Anaïk majordome précieux, me dirige complaisamment dans mon apprentissage des autres.

Le croirait-on? Au rebours de ce qui, le plus souvent, se passe en pareil cas, Anaïk s'est réjouie de ma venue. Elle me cajole, me dorlote, s'émerveille de mes aptitudes ménagères et continue de m'appeler sa douce, son agneau et son cher trésor du bon Dieu, tout en me disant aussi, à bon escient et très respectueusement : Madame !

Ces anciens serviteurs de province savent—c'est leur secret— se montrer à la fois affectueusement familiers et pleins de déférence ! La bonne fille se vante d'avoir été la première à dire au maître et seigneur de ces lieux «qu'il fallait me garder», que ce serait un crime d'abandonner aux méchants un *petit Jésus* comme moi... Et elle, toute prête à abdiquer plus complètement entre mes mains son grand pouvoir despotique de vieille servante d'un vieux garçon.

Jap aussi m'a fait un accueil bienveillant. Elle m'interdit, il est vrai, d'approcher son maître. Quand, pour rire de la mettre en rage, je prends la main de Guillaume ou m'assieds près de lui, sur le bras de son fauteuil, elle aboie furieusement, et l'on pourrait croire qu'elle va me mordre... Mais, tout en aboyant, elle remue la queue et, Guillaume parti, elle m'adore et ne me quitte plus d'une patte.

Le surlendemain de notre arrivée, Guillaume (je commence à m'habituer à dire Guillaume) m'a déclaré que nous devions avoir une conversation d'affaires..

(Suite à la page 32)

T'a'pas ?

par — RACEY —

dites simplement — "Bière Black Horse Dawes s·v·p·"!

—on l'a surnommé
"L'homme que l'on ne peut étourdir"

Plusieurs hommes heureux en affaires font usage de la gomme Wrigley's. Mâcher a un effet reposant. L'action saine et purificatrice de la gomme Wrigley's rafraichit la bouche —stimule naturellement l'augmentation de la salive—repose les nerfs et aide la digestion.

WRIGLEY'S

3 paquets Commodes pour 5¢

CJ-29

Une Belle Taille

Aux Lignes Harmonieuses

a toujours été un des charmes de la femme. Pourquoi envier celles de vos soeurs que la nature a mieux favorisées que vous? quand, par l'emploi des

PILULES PERSANES

vous pouvez donner à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

Sous l'influence des Pilules Persanes, les creux des épaules disparaissent et la gorge se remplit d'une chair ferme et abondante.

$1.00 la boîte, 6 boîtes pour $5.00 dans toutes les bonnes pharmacies. Expédiées franco, par la malle, sur réception du prix.

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS
Agents :
PHARMACIES MODELES GOYER
256, rue Sainte-Catherine Est, Montréal.

Employez "DEPILO"

pour DÉTRUIRE les Poils et Duvets

Procédé moderne, efficace et sans danger. Usage facile, vivement en 1 minute. Il agit d'une façon aussi simple que l'eau et le savon qui enlèvent la poussière et surtout ne fait pas repousser le duvet. Prix, $1.00, échantillon, 50c. Envoyé par malle contre Bon de Poste par The White Castle Drug Co., Casier postal 2234, Montréal.

La Cire Mercolisée Conserve la Peau Jeune

Faites disparaître toutes les imperfections et décolorations du teint par l'emploi régulier de la Cire Mercolisée pure. Procurez-vous-en une once. Les particules presque invisibles d'une peau fatiguée se pèlent, jusqu'à ce que toutes les imperfections, telles que boutons, taches du foie, hâle, rousseurs et pores dilatés disparaissent. Le teint devient clair, doux et velouté, et la figure rajeunit. *Pour enlever rapidement rides et autres lignes de vieillesse*, employez cette lotion pour la figure: 1 once de saxolite en poudre et 1 demi-chopine de "witch hazel". Dans toutes les pharmacies.

LISEZ

LE FILM

En vente partout : 10 sous

LA PASSAGERE

(Suite de la page 30)

C'était après le déjeuner, dans son cabinet de travail... J'ai ouvert de grands yeux.

— Petite Phyl, a repris mon ami, vous voici maîtresse de maison... ministre de l'intérieur et des finances, si toutefois la tâche ne vous rebute pas trop... Au commencement de chaque mois, je vous remettrai mille francs pour les dépenses de la vie quotidienne et vos dépenses personnelles... C'est, ma pauvre enfant, une bien petite, une bien modeste somme auprès de ce que...

Il parlait doucement, gentiment, me souriant de tout son regard loyal et gardant entre ses doigts, par distraction, quatre ou cinq billets de banque qu'il venait de prendre au fond d'un tiroir... Alors...

En vérité, je me sens impuissante à exprimer ce que j'ai ressenti. Que jamais encore je n'eusse envisagé cette inévitable conséquence de mes belles combinaisons, que, tout d'abord, elle ne se fut pas dressée dans mon esprit chimérique, comme un obstacle à mes projets, c'est ce que nul ne comprendra... C'est ce que je ne puis comprendre moi-même... Et, cependant, rien n'est plus réel que cette inconséquence.

Oui, malgré ma propre indigence, j'avais oublié à ce point qu'on ne mange pas, qu'on ne s'habille pas, qu'on ne subsiste pas sans argent! Sachant que mon ami Kerjean ne possède aucune fortune, que son labeur constant, souvent rude et quelquefois périlleux, ne lui permet qu'une vie médiocre, je n'avais pas pensé, moi qui souhaitais de lui être douce, d'apporter de la joie, de la gaieté dans sa maison, je n'avais pas pensé que j'allais lui être une charge très lourde, compliquer son modeste budget, l'obliger peut-être à plus de travail... Son argent, son pauvre argent durement gagné, je le lui prenais !

Pour qu'après des semaines d'aveuglement, je m'avisasse, en quelques secondes, de la légèreté, de l'égoïsme avec lesquels j'avais agi, il avait fallu, je ne sais pourquoi, ce moment d'intimité qui était comme un début d'existence, ce cordial sourire, cette voix affectueuse, cette bonté si simple qui donnait en s'excusant de ne pas donner plus... et ces petits billets bleus qui frémissaient dans la longue main adroite et que, tout à coup, je regardais avec respect...

Mais la révélation fut brusque, foudroyante... Oh! Kerjean, mon ami, comment m'avez-vous jugée, quand je vous suppliais de recueillir ma détresse?... Et je me vis si coupable que, tout à coup, sans un mot, tandis que Guillaume continuait une phrase que je n'entendais plus, je fondis en larmes...

Mon vieux Kerjean fut saisi, bouleversé... Il m'interrogea anxieusement, puis, comme je sanglotais toujours sans répondre, il vint s'asseoir près de moi et m'entoura de ses bras; il caressa mes cheveux et mon front, en me questionnant encore de la même voix tendre et inquiète...

Et, dans ces grands bras consolateurs, je me sentis si doucement protégée qu'il me parut soudain, que tout devait s'expliquer, s'arranger... et que je n'aurais plus de peine.

Quand j'eus dis tant bien que mal mon souci, mon remords, Guillaume se mit à rire :

— Et c'est pour cela que vous vous désolez ainsi!... Ma pauvre petite, quel enfantillage!... Mais ne comprenez-vous pas que, pour moi, si je ne considère que mes goûts et mes besoins, je ne gagne que trop d'argent, je ne suis que trop riche!... et que c'est une joie de travailler pour le bien-être de quelqu'un qu'on aime... Ah! si vous saviez, avant que vous ne m'eussiez parlé de ce mariage fantastique, combien je souffrais de mon impuissance à vous servir!... J'aurais voulu vous dire: «Ne vous tourmentez pas, ne travaillez pas, permettez à votre Bizuth-géant, à votre frère, la joie de vous donner le nécessaire, et ce sera pour lui, s'il a su se débrouiller de par le monde et se faire une situation présentable, la plus précieuse des récompenses!...» Hélas, il m'était impossible, alors, de vous tenir ce langage... Mais maintenant!... Ma petite Phyl, ne sentez-vous pas que, si j'ai un regret, c'est de ne pouvoir vous rendre la vie large, élégante qui a toujours été la vôtre... et qui va vous manquer ici!

— Elle ne me manquera pas, murmurai-je; ne faites-vous pas l'impossible pour qu'elle ne me manque pas?... Vous savez, une idée, un soupçon encore m'est venu... Ces deux mille francs d'un anonyme qui me sont tombés du ciel si à propos et que, si facilement, vous m'avez autorisé à accepter, c'était une attention de vous... je les devais à votre sollicitude... J'en suis sûre, j'en suis sûre, maintenant !

Il a protesté avec beaucoup de vivacité, mais... il avait rougi. Il rougit, mon vieux Kerjean! C'est une chose qui m'amuse et m'attendrit...

— Oh ! Kerjean, m'écriai-je sans prolonger la discussion vaine, comme vous êtes bon! Je ne crois pas qu'il y ait sur terre deux hommes aussi bons, aussi délicats que vous!

(A suivre)

LES PARFUMS

(Suite de la page 9)

Les pommades parfumées obtenues par enfleurage ou macération peuvent être transformées en alcools parfumés; pour cela on les mélange avec de l'alcool, on s'agite puis on laisse reposer pendant quelques heures au bout desquelles l'alcool surnage et peut être décanté.

Il va de soi que la fabrication privée de parfums ne peut être envisagée que comme un passe-temps, car on peut naturellement obtenir les mêmes résultats que les industriels qui ont un outillage perfectionné et spécialement adapté.

Certains extraits, parmi les "surfins" se distillent dans le vide et à haute température; d'autres fois on fait des mélanges d'extraits et on les améliore au moyen d'un courant électrique; ce sont là, on le comprend, des opérations qui demandent de véritables spécialistes.

Enfin, la chimie qui opère aujourd'hui de véritables merveilles, finira bien un jour par fabriquer des parfums avec toutes sortes de choses autres que des fleurs; elle en a déjà retiré de la houille!

Tout cela est très beau, mais ce qui le serait davantage encore, ce serait de pouvoir expliquer le parfum en lui-même, c'est-à-dire ce qu'il est en réalité, d'où il vient et comment la modeste fleur que nous foulons parfois aux pieds l'extrait du sol et de l'atmosphère où rien cependant n'indique sa présence.

En vérité c'est encore la nature qui est la plus grande et la plus belle usine de chimie qui existe et les plus beaux travaux de l'homme n'en seront jamais qu'une bien faible imitation. L. R.

les robes de jeunes filles

2508—La grandeur 33 exige 4 verges ⅜ de crêpe de soie de 39 pouces. 32 à 37 et 38 à 40 de buste. Prix, 50 cents.

2472—La grandeur 33 exige 3 verges ¼ de crêpe de soie de 39 pouces. Grandeurs, 32 à 37 (15 à 20 ans) et 38 à 40 de buste. Prix, 50 cents.

2434—La grandeur 33 exige 3 verges ⅛ d'uni de 39 pouces, avec 1 verge ⅛ d'imprimé de 35 à 39. Grandeurs, 32 à 37 (15 à 20 ans), 38 à 40 de buste. Prix, 45 cents.

2456—La grandeur 33 exige 2 verges ⅞ de crêpe de Chine de 39 pouces. Grandeurs, 32 à 37 (15 à 20 ans) et 38 pouces de buste. Prix, 45 cents.

2395—La grandeur 33 exige 3 verges ⅛ d'imprimé de 35 pouces, avec ½ verge d'organdi de 39. 32 à 37 et 38. Prix, 45 cts.

2397—La grandeur 33 exige 2 verges ⅝ d'imprimé de 35 pouces, avec 2 verges ⅛ d'uni. 32 à 37 et 38 à 40. Prix, 45 cents.

2415—La grandeur 33 exige 3 verges ¼ d'imprimé de 35 pouces, avec 1 verge ⅛ d'organdi de 44 pouces. 32 à 37 et 38 à 42. Prix, 50 cents.

2488—La grandeur 33 exige 2 verges ¼ d'imprimé de 35 pouces, avec ⅜ de verge d'uni. 32 à 37 et 38 à 40 de buste. Prix, 45 cents.

PATRONS BUTTERICK

Si votre marchand ne peut vous les procurer, écrivez à:

THE BUTTERICK COMPANY,
468 Wellington St. West,
Toronto, Ont.

La Mode des Jeunes Mamans

Comment doit s'habiller la jeune femme pour avoir de la ligne et de l'élégance

Cinq modèles de toilettes très appropriés aux jeunes mères

2048 — En découpant la partie extérieure de cette robe, allouez trois pouces au bord extérieur du corsage. Pour la largeur du dessous de robe, ajoutez trois pouces aux côtés du dos et du devant, en coupant, ou prenez au besoin dans la couture ou dans un rempli. Grandeurs, 34 à 52. Prix, 45 cents.

1454 — Un petit ensemble des plus agréables qui donne à la femme une silhouette mince et élégante. Une jupe plissée, une tunique aux manches ouvertes sur la blouse. Une blouse carrelée aux poignets renflés. Le col s'ouvre évasé. Le petit chapeau, très nouveau, s'harmonise avec l'ensemble et les souliers. Grandeurs, 32 à 40 de buste. Prix, 50 cents.

2458 — Cette petite robe-ci est tout à fait habillée, pour l'après-midi ou pour soirée semi-officielle. Du plissé de chaque côté de la jupe; des manchettes ornées du même motif qui court le long de l'échancrure. Une ceinture. Grandeurs, 32 à 52. Prix, 45 cents.

2088 — Ci-dessous une robe de deux pièces. La fermeture surplis de la blouse en fait une robe toute trouvée pour les jeunes femmes qui s'attendent à être mères, parce qu'elle peut s'ajuster à la silhouette. Une jupe finement plissée. Grandeurs, 32 à 48 de buste. Prix, 45 cents.

2464 — De même cette robe, avec sa bordure inégale comporte une fermeture genre surplis qui peut être ajustée à la taille ou à la silhouette, de la manière qu'on l'entend. Toutes ces robes pour jeunes femmes n'ont pas pour cela de sévérité. Grandeurs, 36 à 48 de buste. Prix, 50 cents.

PATRONS BUTTERICK

Si votre marchand ne peut vous les procurer, écrivez à:

THE BUTTERICK PUBLISHING COMPANY

468 Wellington Street West.
Toronto, Ontario.

"JE *rentrais tous les soirs en* PLEURS *à la maison*

parce que je n'avançais à rien — mais j'appris un jour qu'en affaires aussi la personnalité est une chose essentielle."

Par Mme JEANNETTE DE CORDET

LA NOMINATION de Gertrude Tremblay au poste de secrétaire du président me causa un vif désappointement. Je me retirai dans le bureau des filières pour pleurer à mon aise. Ignorant ma présence, deux jeunes employées parlaient de moi.

"C'est à Marie Doucet que revenait cette position. Elle travaille ici depuis deux ans. Mais personne ne la remarque — parce qu'elle est trop quelconque. Elle devrait apprendre à s'arranger un peu!"

Ces remarques achevèrent de me bouleverser. Je savais que je n'étais pas belle. Mais aussi, comment pouvais-je paraître à mon avantage sans argent pour des toilettes?

Le jour même, tout en feuilletant distraitement une revue, je tombai sur votre annonce. J'y lus qu'on pouvait très bien avoir du charme, sans argent et sans beauté. Bien que sceptique, j'étais si découragée que je fis aussitôt venir votre brochurette et l'Echantillon de Beauté offert sur le coupon.

Croyez-le, Mme de Cordet, votre merveilleux petit étui est le salut des jeunes filles qui travaillent! Celles-ci en ont tout particulièrement besoin, car la position d'une jeune fille qui travaille est souvent son unique gagne-pain.

Et l'apparence est une des clefs du succès en affaires. Vous m'en avez procuré la preuve. Deux promotions en six mois — que j'attendais inutilement depuis deux ans.

Renseignez-vous comme elle sur la beauté !

Voulez-vous acquérir le charme qui vous vaudra du succès, en affaires comme dans le monde? Faites venir ma brochurette et mon Echantillon de Beauté — les mêmes qui réussirent si bien à cette jeune fille.

La brochurette est un catalogue de beautés typiques, joliment illustrées en couleurs. Vous y trouverez votre type, car VOUS en avez un. Et vous emploirez la nuance de Poudre et de Rouge Pompeian que je prescris pour votre type.

Parmi toutes les nuances variées de Poudre et de Rouge Pompeian, il s'en trouve une pour vous. Il existe cinq nuances exquises de Poudre Pompeian, préparée chacune pour relever un teint particulier. Cinq nuances de Rouge aussi, de teintes si bien étudiées qu'il s'en trouve une pour chaque ton de chair.

Lisez la brochurette et essayez ensuite votre nuance de Poudre Pompeian. L'Echantillon contient cinq nuances de Poudre Pompeian dans cinq jolis petits tubes ! Essayez tout de suite votre nuance !

Ces questions que vous vous posez depuis longtemps: "Quel *est* mon type?" . . . "Quelle nuance de Poudre et de Rouge devrai-je adopter?" ne vous tracasseront plus. Expédiez le coupon, plus 10 cents pour les frais postaux, et vous serez enfin renseignée sur tous les secrets de beauté que vous devez connaître.

Ce coupon vous vaudra des conseils inestimables sur la beauté !

4634

Mme JEANNETTE DE CORDET, Pompeian Company,
Dépt. P-116, 353, rue St-Nicolas, Montréal.

Veuillez m'envoyer votre Etui-Echantillon de Beauté et votre brochure, "Votre Type de Beauté", (en français). Ci-inclus 10 cents (argent ou timbres) pour empaquetage et affranchissement.

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... *Province* .....

SUGGESTIONS PRATIQUES

AUX FEMMES QUI CONNAISSENT LA TEINTURE

"Aucune Teinture n'est Comparable au Sunset"

Dit Mme Chandler

"Ayant une robe de toile couleur pêche à teindre foncée, je me procurai de la Teinture Sunset Bleu Marine et en fis une solution très faible pour obtenir une nuance plus pâle que Marine. J'eus exactement la nuance désirée. Je porte encore cette robe, après l'avoir lavée tout l'hiver.

"Enchantée de cette première expérience, je teins ensuite une robe de crêpe de soie, bleu et blanc avec petits carrelages noirs. J'employai le Sunset Vieux Bleu, faisant le bain de teinture plus fort pour faire disparaître le noir. J'obtins une nuance plus foncée que le Vieux Bleu. Je teins encore une robe de laine à motifs gris pâle, en l'assombrissant de deux nuances de Sunset Gris; elle a l'air d'être absolument neuve.

"Avec le Sunset Brun Foncé, je réussis à teindre à la perfection un gros gilet de laine blanc. J'employai encore la Teinture Noire pour teindre une robe de soie tan dont tout le bas était brodé. J'obtins un très beau noir d'un lustre merveilleux.

"Je puis donc assurer qu'aucune teinture n'est comparable au Sunset. Ces teintures donnent le maximum de satisfaction pour le minimum d'effort; elles sont propres, d'emploi facile et ne tachent pas."—Mme J. S. Chandler.

Pour teinture indélébile, employez les Teintures-Savons Sunset, 15 cents le morceau. Pour colorier ou teinter, employer le Dytint, 10 cents la grosse boîte. Fabriqué au Canada. (10)

GRATIS Fortifiez votre Santé et Embellissez votre Poitrine

Toutes les Femmes doivent être belles et vigoureuses, et toutes peuvent l'être grâce au Réformateur Myrriam Dubreuil

Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le *Réformateur Myrriam Dubreuil*, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

Réformateur MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le *Réformateur* est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

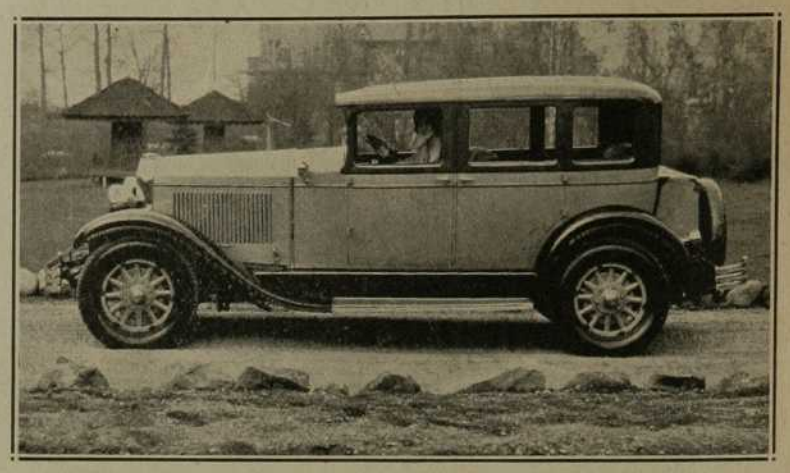
ENGRAISSERA RAPIDEMENT LES PERSONNES MAIGRES

GRATIS. Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillon Myrriam Dubreuil.

Notre Réformateur est également efficace aux Hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

TOUTE CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE
Les jours de bureau sont: Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 3902 PARC LAFONTAINE
BOITE POSTALE 2353 — MONTREAL, CANADA



LE SEDAN STEARNS-KNIGHT CINQ PLACES, SIX CYLINDRES.

Caractéristiques du pneu de la Ford modèle "A"

Le nouveau pneu de la Ford augmente l'équilibre de la voiture; ceci est d'ailleurs l'une des caractéristiques essentielles de la voiture Ford; dans l'encerclement du pneu, se rencontre un point rouge qui indique le point où la tige de la valve doit être placée lorsque la chambre à air est insérée dans le pneu. Le tout présente un ensemble qui assure le bon fonctionnement du pneu à n'importe quelle vitesse.

Le pneu Ford demande les mêmes soins et attentions que requièrent les autres pneus, ce qu'ils ne reçoivent pas généralement. Il a été construit pour porter 35 livres de pression d'air et cette pression doit être maintenue, si le propriétaire veut obtenir le plein service que le pneu est en mesure de lui offrir.

Un pneu qui n'est pas suffisamment soufflé, devient huileux et ses parois se détériorent. Pour la protection du pneu, la compagnie Ford recommande encore que l'alignement des roues d'en avant soit contrôlé tous les 5,000 milles ou lorsqu'elles doivent être remplies de graisse. Dans le cas de crevaison, ce genre de pneu est remarquablement facile à enlever de la roue. Si le propriétaire d'un Ford veut se prévaloir du service qu'offre le détaillant, ce derniest est à son entière disposition.

Hudson

En présentant le *Greater Hudson* de 1929 (c'est ainsi que la compagnie reconnaît la plus grosse des deux voitures qu'elle fabrique, la petite étant la Essex), la *Hudson Motor Car Company* a maintenu son idée de deux carrosseries variant par leurs châssis. Les modèles qui tombent sous la première catégorie ont des châssis standard de 122 pouces; les modèles de l'autre catégorie ont des châssis de 139 pouces. La première division comprend neuf modèles: la routière, le phaéton, le coupé, le coupé transformable, le coach, le victoria, le sedan standard, le sedan de ville et le landau-sedan; tandis que dans la seconde famille on remarque: le phaéton de sport à quatre passagers, le phaéton à sept passagers, le sedan de sport à cinq places, le sedan à sept places et la limousine.

En manière de criard le Hudson imite le cri de l'orignal. La levée de soupape est plus considérable, le système de carburation a été renouvelé, les bieilles d'un type nouveau, assurent une grande économie de gazoline.

Des experts au service de la Chrysler

Les hommes d'aujourd'hui dans les stations de service sont aussi habiles dans leur profession particulière que l'avocat, le médecin ou le chirurgien dans les leurs; aucun travail n'est fait par hasard ou sans connaissance de cause.

L'une des causes de ce développement a été la Compagnie Chrysler. Selon le désir de M. Walter P. Chrysler, chaque propriétaire d'auto peut avoir l'habileté nécessaire pour maintenir son auto dans la plus grande satisfaction. Cette grande compagnie, depuis 1926, a maintenu une école pour les hommes de services.

Cette école est le *Chrysler Institute for Service Education.* Dans cet établissement, les directeurs, les assistants, les contremaîtres, et tous les hommes des stations de services reçoivent un entraînement sérieux pour renseiger le public et lui donner entière satisfaction. Ces leçons se rapportent, non seulement au mécanisme, mais aussi au côté administratif.

Les modèles variés de Chrysler sont soigneusement analysés, par les étudiants, partie par partie, sous les instructions d'experts, qui démontrent comment les produits Chrysler sont aptes à tous points de vue, à donner un excellent service.

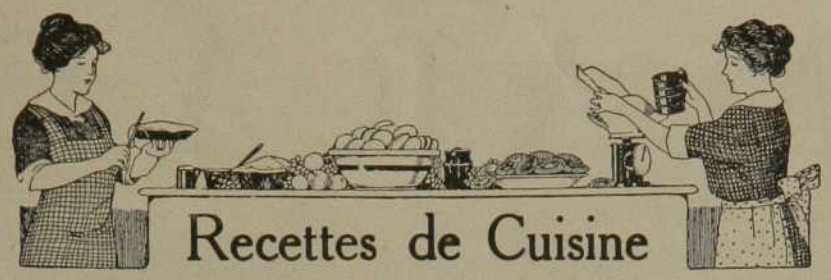
Ces leçons sont données au moyen de lectures et de projections lumineuses fixes et animées. Des problèmes sont posés et résolus en classe et les élèves prennent note des explications reçues, pour l'avenir.

Au cours de ces leçons, les étudiants reçoivent les instructions nécessaires qui les rendront capables, dans le futur, de conduire les équipes d'ouvriers ou même le personnel des vendeurs.

A la Tête depuis 80 ans

La gélatine s'emploie de tant de façons différentes qu'elle est indispensable dans la cuisine. La gélatine COX s'achète facilement car elle est en vente dans tous les magasins, et en employant la gélatine COX les meilleurs résultats vous sont assurés. Depuis au-delà de 80 années on l'a reconnue au Canada et à l'étranger comme la marque qui prime toutes en fait de propreté, pureté, uniformité toujours fiable. Se vend toujours dans la boite à carreaux rouge blanc et bleu. Pour livret de recettes gratis s'adresser à
LA CIE COX GELATINE LTEE
B.P. 73, Montréal, Dept E
9-29F

COX'S
Instant Powdered
GELATINE
Faite en Ecosse



Recettes de Cuisine

SOUPE AUX FEVES A BEURRE

Ingrédients — 1 boîte de fèves à beurre ou 1 pinte de fèves de jardin, 1 pot de lait, 2 c. à table beurre ou graisse, 4 c. à table farine, 1 oignon, assaisonnement.

Mode de préparation — Couper les fèves en rondelles, les faire cuire à l'eau bouillante, si ce sont des fèves en conserve, on se contente de les faire chauffer. Faire revenir l'oignon haché, faire un roux blanc avec la farine, éteindre avec le lait chaud. Ajouter les fèves après parfaite cuisson. Assaisonner et laisser mijoter quelques minutes.

MORUE AU COURT-BOUILLON

Ingrédients — Une morue, persil, feuille de laurier, eau bouillante, carotte, oignon, branche céleri, 2 c. à table vinaigre.

Mode de préparation—Mettre dans une poissonnière assez d'eau pour que le poisson qu'on aura à faire cuire y baigne complètement; ajouter: sel, poivre, oignon, persil, laurier et céleri. Lorsque l'ébullition commence, mettre le poisson et le vinaigre; à partir de cet instant, laisser mijoter seulement, afin que le poisson ne se brise pas, car l'ébullition violente durcit le poisson.

GATEAU LUXOR

Ingrédients — 1 tasse de sucre fin granulé, 1 c. à thé d'extrait de vanille, ½ tasse de jaunes d'oeufs, ½ tasse d'eau tiède, ⅛ c. à thé de soda à pâte, 1 tasse ½ de farine à pâtisserie, 2 c. à thé de Poudre à Pâte Royale, ½ c. à thé de sel.

Mode de préparation — Tamiser le sucre, verser l'extrait de vanille sur 2 cuillers à table de sucre mesuré, et mettre de côté. Placer les jaunes d'oeufs dans un grand bol; ajouter l'eau et le soda à pâte et battre avec la batteuse. Ajouter le sucre graduellement, en battant bien. Ajouter le sucre avec l'essence et battre bien. Tamiser ensemble la farine, la poudre à pâte et le sel. Bien incorporer dans la mixture et verser sur un plat à gâteau non graissé. Faire cuire au four modéré, à 350° F., de 40 à 45 minutes. Renverser le plat et le gâteau et laisser reposer jusqu'à refroidissement, puis le retirer lu plat à l'aide d'une spatule. Découper en trois étages. Répandre de la garniture de citron entre les étages. Glacer le dessus et les côtés.

Pour le servir, mettre une serviette blanche sur un plat, y déposer le poisson, entourer de persil, de tranches de tomates ou de citrons.

SAUCE AU BEURRE

Ingrédients — 3 c. à table beurre, 1½ chop. lait ou eau, 3 c. à table farine, sel, poivre.

Mode de préparation — Faire un roux avec les ingrédients ci-dessus; assaisonner.

GELEE A LA CREME FOUETTEE

Ingrédients — 1 paquet de gelée en poudre, un quart tasse sucre, 1½ chopine eau bouillante, ¼ tasse de crème.

Mode — Verser l'eau bouillante sur le sucre et la gelée en poudre, brasser afin de dissoudre, laisser refroidir un peu, verser dans un plateau; faire prendre au froid. Fouetter la crème, y ajouter une cuillerée à table de sucre, essence au goût. Lorsque la gelée est prise, la décorer avec la crème à l'aide d'un cornet de papier.

Achetez la Mélasse en quantité

LA Mélasse peut être préparée en paquets, mais non sans sacrifier de sa saveur et de sa valeur bienfaisante.

De sorte que la **véritable Melasse** *Extra* **Fancy des Barbades** ne se vend qu'en quantité seulement.

C'est la seule manière de lui conserver sa saveur exquise et son riche contenu de fer et de vitamines.

Votre foyer mérite la meilleure! Insistez pour avoir la **véritable Mélasse** *Extra* **Fancy des Barbades.**

LES BONS EPICIERS LA VENDENT

147

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $3.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois. (Etats-Unis : $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom .....

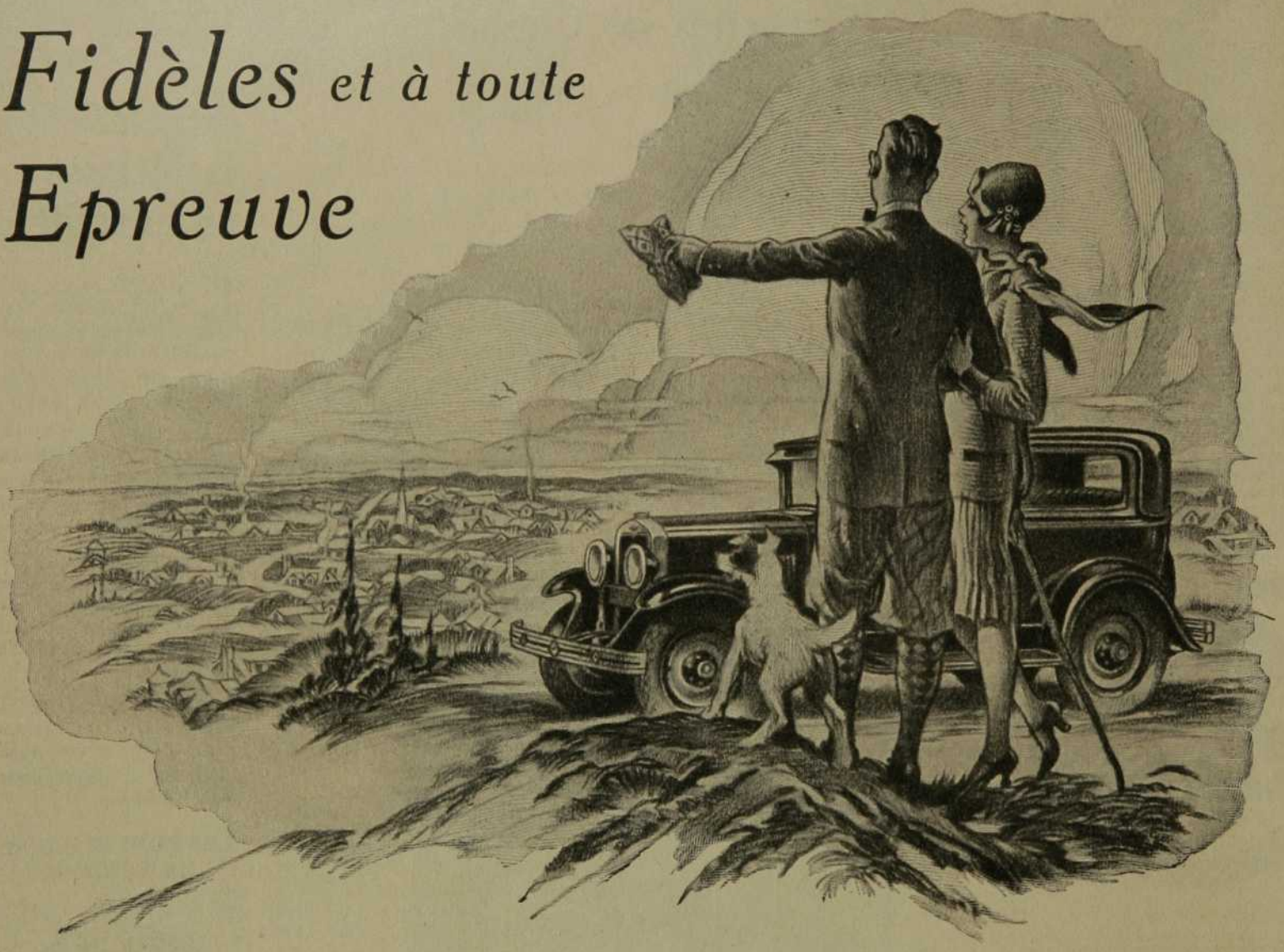
Adresse .....

.....

POIRIER, BESSETTE & CIE,
975, RUE DE BULLION MONTREAL Can.

CAMARADES

Fidèles et à toute Epreuve



"CAMARADES . . mon Chevrolet et moi. Bons vivants d'un millier d'heures heureuses. Ensemble, nous avons parcouru les longues routes qui conduisent au-delà de l'horizon où le soleil se couche. Ensemble, nous avons cherché à la tombée de la nuit, les lumières accueillantes des auberges au bord de la route. Ensemble, nous avons salué l'aurore sur la cime d'une colline . . et nous avons senti la joie de vivre.

"Et il n'y eut jamais de nuage de trouble entre nous. L'idée d'un insuccès n'est jamais venue obscurcir le plaisir d'un voyage. Mis à l'épreuve sur les longs milles, vifs et fuyants . . les montées raides et escarpées . . mon Chevrolet s'est attaqué à chaque difficulté avec ardeur et triomphalement.

"Cette voiture évolue avec toute sa beauté. Avec la liberté et la grâce de ses lignes. Avec la richesse de ses nuances. Avec le charme et la dignité qui lui sont propres. Il s'en dégage une beauté. La beauté de la Carrosserie par Fisher.

"Et mon Chevrolet n'a jamais accompli une tâche à contre-coeur. La tâche ne lui a jamais paru difficile. Ses six cylindres ont frémi de contentement aux vitesses impressionnantes . . ils ont murmuré leur joie de triompher, après l'ascension d'une côte très escarpée.

"Cette voiture, en vérité, on a droit d'en être fier . . une voiture sur laquelle on peut compter, comme sur un camarade fidèle et à toute épreuve. Seule, au milieu de toutes les voitures de son prix, elle réunit la beauté, le luxe et la performance que tout conducteur a rêvé de posséder."

Faites-vous donner les détails et les prix par votre distributeur Chevrolet. Une promenade d'essai ne vous obligera en rien.

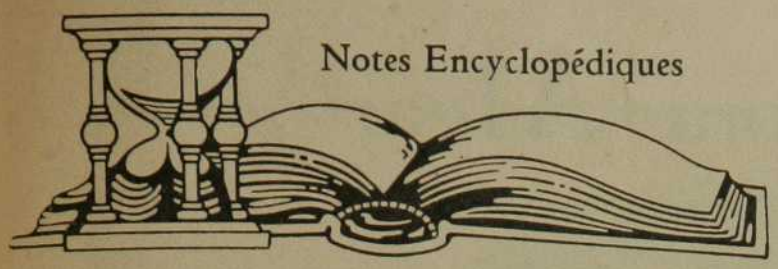
Le CHEVROLET par Excellence de L'HISTOIRE DE CHEVROLET

Le Chevrolet par Excellence dans l'Histoire de Chevrolet est maintenant en étalage dans les salles de montre des distributeurs Chevrolet. Il y a une variété complète de modèles marqués à

$665 ET PLUS

à l'usine, Oshawa. Taxes en plus.

PRODUIT DE LA GENERAL MOTORS OF CANADA, LIMITED



Notes Encyclopédiques

La laine produite l'an dernier sur la surface du globe fut de 3,000,000,000 de livres.

* * *

L'Angleterre cultive environ 500 espèces de tabac.

* * *

L'an dernier il s'est publié en Angleterre 3,529 nouveaux romans.

* * *

Le plus haut point du globe qu'un être humain peut atteindre est de 16,500 pieds.

* * *

Dans les derniers huit ans la population de l'Ecosse s'est accrue de 9,000 personnes seulement.

* * *

La grosse cloche de la cathédrale St. Paul, à Londres, pèse dix-sept tonnes et demie. Elle a été fondue en l'année 1881.

* * *

Une huître peut contenir jusqu'à huit perles.

* * *

Sardanapale avait au-delà de dix mille oeuvres littéraires écrites sur des tablettes et sur du papyrus.

* * *

On estime à 500,000,000 de dollars la somme dépensée l'an dernier au Canada dans un but d'amusement.

* * *

Il est tombé en douze heures, à Manchester, un jour de l'an dernier, le poids de 2,750,000 tonnes de pluie.

* * *

L'anguille meurre dès qu'elle a fertilisé ses oeufs.

* * *

En Angleterre 9,000 prisonniers illettrés étudient leur grammaire.

* * *

Une poule, en Allemagne, a pondu 315 oeufs en une année battant le record établi de 313 oeufs.

* * *

Un barrage sur le Nil a une longueur de 2 milles.

* * *

On trouve environ un million d'automobiles au Canada.

* * *

L'an dernier il y avait, au Canada, 3,238,000 acres de terre ensemencés en blé de plus que l'année précédente.

* * *

L'an dernier les capitalistes canadiens ont placé à l'étranger une somme de $1,330,586,000.

* * *

La plus grosse cloche du monde est la *Tzar Kolokol*, à Moscou; elle pèse 200 tonnes.

Notre commerce d'importation avec la Grande Bretagne qui était de trente-sept millions de dollars en 1868 était en 1927 de 214,000,000 de dollars.

* * *

L'aéronautique anglaise comprend 36,500 hommes et 1,200 avions.

* * *

Le British Museum de Londres possède des manuscrits écrits sur des écailles d'huîtres, des briques, des os, de l'ivoire, du plomb, du cuivre, des peaux de moutons et des feuilles de palmiers.

* * *

L'Ile de Terreneuve est la plus ancienne des colonies anglaises.

* * *

Le détroit de Belle-Isle a une largeur de 12 milles.

* * *

Terreneuve possède 42,734 milles carrés.

* * *

La grosse cloche de la cathédrale de St. Isaac, à Léninegrad, Pétrograd, possède les portraits de l'ancienne famille des Tzars.

* * *

Le pont Victoria, à Montréal, a 9,184 pieds.

* * *

Le gros bourdon de Notre-Dame de Montréal pèse 13 tonnes.

* * *

La Chine possède des mines de charbon de 300,000 milles carrés.

* * *

Les plus grands désastres causés par le feu furent: Londres, 1666; Moscou, 1812; Chicago et Paris, 1871; Boston, 1872; Baltimore, 1904; San Francisco, 1906 et Salonique, 1917.

* * *

La langue anglaise est parlée par 160,000,000 de personnes. L'allemand et le russe par 100,000,000 et le français par 70,000,000.

* * *

Le mont Everest a une hauteur de 20,002 pieds.

* * *

Les cinq plus grands pays du monde sont, dans l'ordre: la Russie d'Asie, la Chine, le Canada, le Brésil, l'Australie et les Etats-Unis.

* * *

La guerre de Cent ans dura de 1337 à 1453.

* * *

La population du globe est estimée à 1,806,474,209 habitants.

* * *

L'Asie est le plus peuplé des continents; sa population est estimée à 1,008,331,451 habitants.

Nous avons envoyé

à 3,000,000 d'hommes ce tube d'essai de 7 jours

86% de ceux qui l'essayèrent renoncèrent à leurs anciennes méthodes. Nous ferez-vous le plaisir d'expédier le coupon ? C'est gratuit.

MESSIEURS : Nous avons demandé à 1,000 hommes, il y a quelque temps, de nous conseiller dans la création d'une nouvelle préparation pour la barbe—la Crème à barbe Palmolive. Ils nous mentionnèrent 5 avantages importants qui manquent aux anciennes méthodes. Après de nombreuses expériences, nous avons enfin réussi—et des hommes par millions adoptent maintenant cette crème avec enthousiasme.

Si vous aviez été au nombre des 1,000 consultés, qu'auriez-*vous* suggéré ? Parcourez cette liste et voyez si vous n'y trouvez pas les avantages que vous recherchez aussi :

1. Sa mousse se multiplie 250 fois.
2. Elle assouplit la barbe en une minute.
3. Son savonnage crémeux reste abondant sur la figure pendant 10 minutes.
4. Ses bulles épaisses redressent les poils, les rendant faciles à raser.
5. Les huiles de palme et d'olive laissent la peau douce après la barbe.

*

L'HEURE DU RADIO PALMOLIVE — Tous les mercredis soirs—de 9 h. 30 à 10 h. 30 p. m., H. E.; 8 h.30 à 9 h. 30 p. m., H. C.; 7 h. 30 à 8 h.30, H. des M.; 6 h. 30 à 7 h. 30, H. P. — du poste WEAF et de 39 postes associés avec The National Broadcasting Company.

Notre offre d'essai gratuit

Pour que les hommes connaissent le produit réalisé par nos laboratoires, nous leur disons: "N'achetez pas—maintenant". Car nous voulons leur prouver, *à nos frais*, l'excellence de la crème à barbe que nous avons fabriquée.

Sur les millions d'hommes qui ont fait cet essai gratuit, 86% ont adopté la Crème à barbe Palmolive—abandonnant pour elle d'autres préparations pour la barbe.

Vous trouverez tout probablement que notre crème à barbe unique comble tous vos désirs. Veuillez donc, en toute honnêteté pour vous — et pour nous qui voulons votre intérêt—maller maintenant le coupon. Vous recevrez, par retour du courrier, un généreux essai de 7 jours. Mallez ce coupon dès aujourd'hui.

Pour faire du rasage une opération encore plus agréable, nous avons créé le Talc Palmolive après la barbe — pour messieurs. Essayez l'échantillon envoyé gratis avec la Crème à barbe.

7 BARBES GRATIS

et une boîte de Talc Palmolive après la barbe

Inscrivez simplement vos nom et adresse et mallez à Palmolive, Dépt. P-1108, 353, rue Saint-Nicolas, Montréal.

_____

_____

_____

(Veuillez inscrire ici vos nom et adresse)

Les Cheveux des Enfants

Votre enfant aura une magnifique et saine chevelure si vous faites un usage régulier des shampoos Evan Williams.

Achetez le "Camomile" pour les cheveux blonds et le "Graduated" pour les cheveux bruns ou noirs.

Importation d'Angleterre
EN VENTE PARTOUT
Concessionnaires exclusifs pour le Canada
PALMERS LIMITEE
MONTREAL

Evan Williams
HENNA
SHAMPOO

Recevoir est facile lorsque l'hôtesse permet à la Cuisine CLARK de l'aider à pourvoir aux rafraichissements —

LES SOUPES CLARK pour le bouillon.

LES VIANDES CLARK : La Langue de Boeuf ou Langue "Lunch" CLARK. Le Poulet désossé CLARK. Les Viandes en Pain CLARK.

Pour les Sandwiches : Les Viandes en Pot CLARK—Pâté de Foie, etc.
Elles sont toutes prêtes à servir froides ou réchauffées si désiré.

QUALITE : — *Les meilleurs produits des fermes Canadiennes préparés d'après les hautes traditions culinaires CLARK.*

W. CLARK LIMITEE, MONTREAL

Crème Simon

Votre Miroir vous dira que la
CRÈME SIMON
ni sèche, ni grasse,
ne farde pas. Mais onctueuse, elle pénètre reellement dans le pores de la peau, vivifie l'épiderme, l'assouplit et rehausse l'éclat naturel de votre teint.
Elle fait tenir votre poudre....
...la Poudre SIMON
PARIS

Dora Algar

(Suite de la page 5)

Enfin, le mardi, troisième dépêche: "Prière venir me chercher demain onze heures vingt-sept, gare Saint-Lazare. Ayez hortensia à la main, afin pouvoir vous reconnaître."

Il y alla. Il tenait un hortensia à la main. Et il était dans un état à faire pitié, parce que plusieurs rédacteurs de son journal étaient venus aussi et se tenaient à distance, ouvrant des yeux pleins de curiosité.

Onze heures vingt-sept. Le train entre en gare. Aux vitres d'un wagon de première, des fleurs, des fleurs, des fleurs. Le couloir doit en être plein. Dora sans doute... En effet, la portière s'ouvre, une femme délicieusement jolie, merveilleusement habillée, descend du train, avec un air de reine, cherche un instant des yeux, aperçoit l'hortensia, et va droit à Robert en lui disant: "Bonjour", avec un léger — très léger — accent anglo-saxon. Robert pousse un cri de stupeur; c'est Lise!

Mais il se ressaisit aussitôt, car les rédacteurs, béants d'admiration, se sont rapprochés. Robert, désinvolte, les présente d'un bloc: Dora Algar", dit-il. Les nuques s'inclinent très bas. Lise fait un petit signe de tête. Et tout de suite à Robert: "Venez, cher. Je vous emmène déjeuner.

Pendant ce temps, Lise, toute rieuse, racontait à Robert l'idée qu'elle avait eue de réaliser la Dora imaginaire. Elle y avait employé ses économies qui allaient s'évanouir dans cette aventure, et comme Robert exprimait ses remords, Lise le consola: "Non, mon ami, ne me plaignez pas. Mon rêve était de vivre pendant une semaine la vie d'une millionnaire; ce rêve, je le réalise en ce moment; je ne regrette rien."

La réception au journal fut triomphale. On avait préparé pour Dora un fauteuil, ou plutôt un trône entouré de gerbes et de corbeilles. Avec un sourire enchanteur, un peu lointain, Lise écouta le discours du directeur congestionné. Elle répondit en quelques mots bien sentis, où surtout elle fit l'éloge de l'ingénieux reporter qui avait su, avant les autres journalistes et malgré toutes les précautions prises, percer à jour ses projets. "On ne serait pas capable de cela en Amérique", conclut-elle. A cet éloge, le directeur devint écarlate, et d'un coup doubla les appointements de Robert.

Et alors commença une vie extraordinaire de fêtes et de galas. Les reporters, les photographes assiégèrent Dora. L'*Indépendant* organisa un banquet en son honneur. Une marque d'automobiles qui se lançait lui offrit gratuitement, à titre de publicité, une auto avec un superbe chauffeur, pendant son séjour à Paris; un restaurant nouveau l'invita à sa soirée d'inauguration; les maisons de couture se disputèrent pour l'habiller. On ne vit qu'elle aux expositions, aux théâtres, toujours accompagnée de Robert. Elle était la femme du jour; les hommes lui faisaient une cour assidue. Et Robert, qui s'apercevait enfin de la beauté et du charme de sa petite voisine du troisième, commença à souffrir.

Lise s'amusait comme une folle, mais l'argent filait. Elle se décida à risquer le tout pour le tout. Jusque-là elle s'était refusée à chanter à Paris. Mais la baronne de X... vint un jour la demander pour un grand concert de bienfaisance, auquel tout-Paris devait assister. Lise avait une voix peu étendue, mais charmante; elle accepta et choisit deux morceaux bien adaptés à son timbre.

Elle chanta fort bien, et partout elle eût obtenu un joli succès; mais le public, surexcité par la réclame qui entourait Dora Algar depuis quinze jours, lui fit une ovation formidable.

Le lendemain, tous les journaux parlaient d'elle: c'était une nouvelle étoile, une révélation... Les directeurs, les impresarii, assiégèrent son hôtel, lui faisait les offres les plus splendides pour entrer au théâtre. Malgré son assurance joyeuse, Lise prit peur: refuser était dur; accepter était dangereux, car sa voix manquait de force pour le théâtre. Après maints conciliabules avec Robert, elle finit par accepter un engagement, mais à condition de ne débuter que dans six mois.

En réalité, elle passa ces six mois très modestement, ignorée, dans un coin de la banlieue parisienne, à travailler ardemment le chant avec un excellent professeur dont Robert payait les leçons.

L'angoisse étreignait les deux coeurs de Lise et de Robert le soir de la première représentation. Mais Lise avait apporté dans cette aventure la plus belle de ses qualités: la volonté. Avec une ténacité intelligente, elle avait pendant six mois assoupli, étayé sa belle voix. Elle eut un triomphe retentissant. Elle était lancée.

A partir de ce jour, elle marcha de succès en succès. Les directeurs se la disputaient. Les soupirants aussi. Car son succès de femme égalait son succès d'artiste. Les hommes les plus célèbres, les plus riches, lui faisaient de splendides propositions. Et elle ne les décourageait jamais, car elle aimait Robert et essayait de le rendre jaloux.

Mais il ne se déclarait pas. Non pas qu'il n'en eût une grande envie, le pauvre garçon! Mais, comment un petit journaliste, comme lui, pouvait-il rivaliser avec les magnifiques adorateurs de Dora Algar? Et il souffrait... Ah! qu'il souffrait!

Un soir, Dora avait été invitée à un grand dîner auquel Robert ne devait pas assister. Au moment où elle allait quitter son appartement de l'avenue Kléber, elle vit arriver Robert, qui venait lui serrer la main, comme il faisait tous les jours. Mais ce soir-là, il avait un air si malheureux, il lui dit au revoir d'une façon si bizarre ,qu'elle comprit que l'heure décisive était venue. Elle le laissa partir, et aussitôt, derrière lui, elle se fit conduire rue de Maubeuge, après avoir téléphoné qu'elle ne pourrait assister au dîner.

Elle monta les quatre étages de Robert, elle sonna et elle entra devant le jeune homme stupéfait de la voir chez lui en grande toilette de soirée.

— Qu'est-ce que vous avez, Robert?

— Rien.

— Vous aviez l'air tout bizarre, ce soir?

— Vous vous trompez.

— Vous avez projeté quelque chose?

— Non.

Lise écarta le jeune homme en le bousculant un peu, et, d'autorité, entra dans sa chambre. Des malles ouvertes, des vêtements épars, la renseignèrent suffisamment.

— Vous partiez?

— Oui.

— Où?

— Je ne sais pas.

— Pourquoi?

— Je ne sais pas.

—Moi je sais. Quand m'épousez-vous?

Le faible Robert se pâma. L'ardente Lise le ranima par un baiser, le premier qu'ils eussent échangé. Et la petite chambre de la rue de Maubeuge entendit ce soir-là de merveilleux projets d'avenir, qui — chose rare — devaient se réaliser.

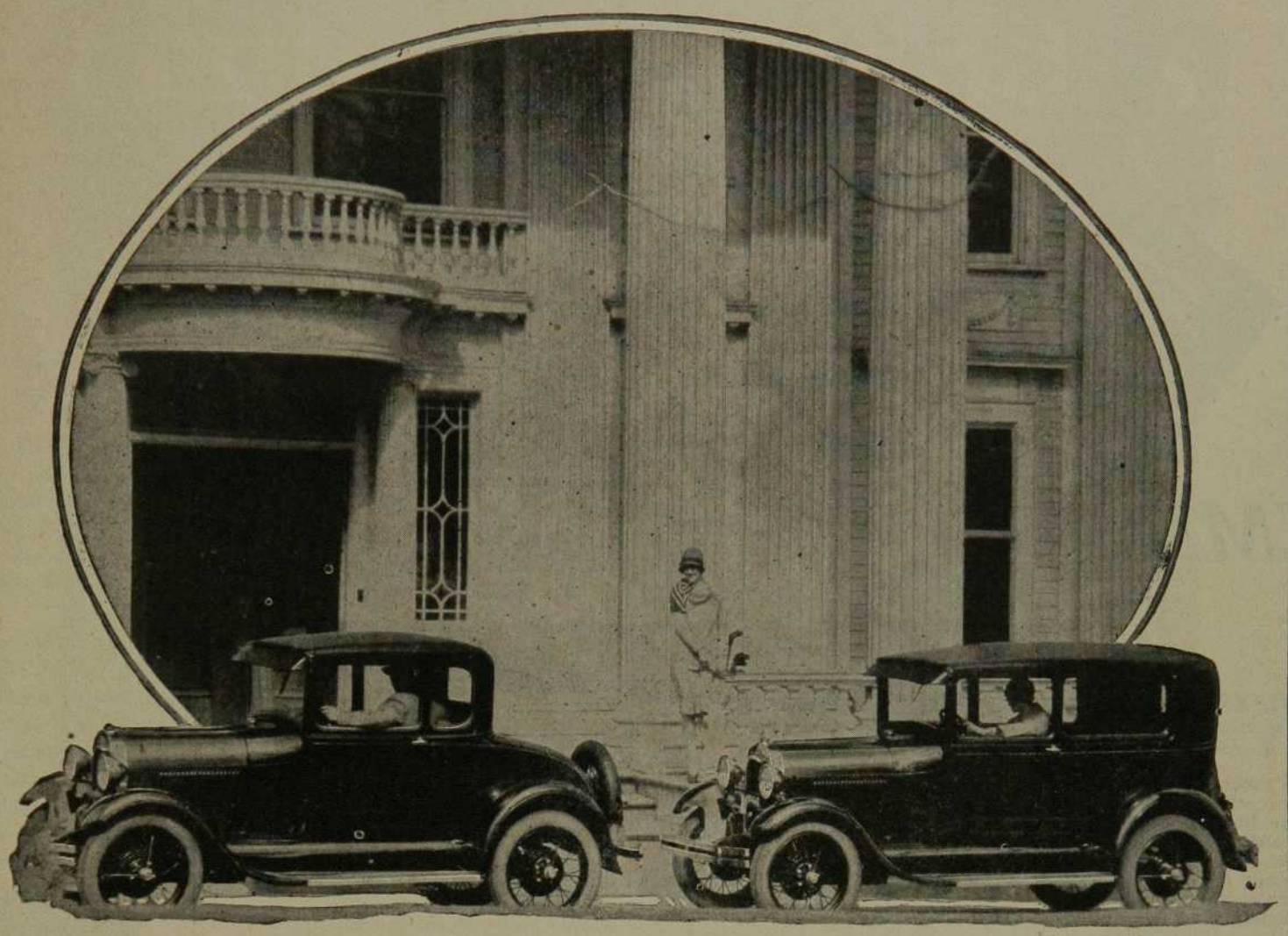
PAUL ARMONT

—— o ——

MAXIME

— Ma maxime est: Faites bien ce qui mérite d'être fait.

— J'ai remarqué ça lorsque tu fais le fou.



La COMMODITE de DEUX autos FORD

A notre époque où marcher est devenu une récréation et rouler en auto une nécessité, le propriétaire de deux autos Ford a pratiquement résolu le problème du transport pour sa famille entière. L'homme a besoin d'un coupé Ford toute la journée pour ses affaires, alors qu'il faut, pour la mère et la fille, un Sédan Ford afin de se déplacer selon leurs engagements. Et le coût d'entretien pour les deux est d'une modicité étonnante.

La commodité d'avoir un Ford cependant, n'est pas une simple question de transport. L'aisance de manoeuvre et de stationnement, l'obéissance immédiate à tout commandement au milieu du trafic sont des caractéristiques du Ford presque exclusives dans leur suprématie. Puis, aussi, le confort de promenade et la fiabilité des autos Ford ont ouvert de nouveaux horizons dans l'automobilisme.

Les familles adoptent l'idée, d'un bout à l'autre du Canada, de posséder une "couple de Fords élégants", et d'obtenir ainsi le maximum de satisfaction à voyager, avec un minimum de dépenses.

FORD MOTOR COMPANY OF CANADA, LIMITED, FORD, ONTARIO

FEMMES et Jeunes FILLES

N'OUBLIEZ PAS que pour vous FORCE et SANTE se trouvent dans les Pilules ROUGES pour les Femmes Pâles et Faibles. Ce qu'en dit Madame Rodrigue :

"J'ai fait usage des Pilules Rouges il y a plusieurs années et depuis ce temps je suis grasse et je jouis d'une parfaite santé. Auparavant, c'est-à-dire lorsque j'étais jeune fille, j'étais délicate de santé, sans force, exténuée au moindre exercice, souffrant de l'estomac, du foie et des reins. J'avais aussi le teint pâle et mon appétit était nul. Après avoir essayé différents remèdes sans résultat, j'ai eu recours aux Pilules Rouges. Dès que j'en eus commencé l'usage, je me suis sentie grandement soulagée. Un traitement d'environ six mois a amené mon complet rétablissement." Mme A. RODRIGUE, 200, rue Parc, Lewiston, Me.

Les Pilules ROUGES préparées spécialement pour les maladies propres aux femmes font disparaître la faiblesse, les maux de tête, les mauvaises digestions, les irrégularités, les douleurs internes, les doulours périodiques, les troubles du retour d'âge, en faisant un sang abondant et riche qui nourrit toutes les parties du corps.

CONSULTATIONS MEDICALES. — Afin d'aider votre traitement vous pouvez consulter GRATUITEMENT à son bureau ou par correspondance notre Médecin qui vous indiquera toujours le meilleur régime à suivre. Dans les cas impossibles à traiter par correspondance comme dans les cas requérant une intervention chirurgicale, notre Médecin vous dirigera aux meilleurs médecins et chirurgiens de votre localité.

Les Pilules ROUGES sont fabriquées seulement par la Cie Chimique Franco-Américaine Ltée, 1570, rue Saint-Denis, Montréal. Chez tous les marchands de remèdes, 50c la boîte ou 3, $1.25. Impossible de vous traiter mieux et à meilleur marché.

PROTEGEZ-VOUS... REFUSEZ les SUBSTITUTIONS... EXIGEZ les VERITABLES

PILULES ROUGES

POUR LES

FEMMES PALES ET FAIBLES

MAMANS, VENEZ en AIDE

à vos ENFANTS qui sont PALES, MAIGRES, CAPRICIEUX, PLEURARDS, ARRIERES, qui n'ont pas d'APPETIT, de SOMMEIL, ou qui souffrent de MAUX d'YEUX, d'OREILLES, de GORGE, de RIFLE, ou autre éruption dans la figure et sur le corps en leur donnant de l'OVONOL, remède spécialement destiné aux enfants.

L'OVONOL à base d'Extrait de Foie de Morue, de Jaune d'Oeuf, d'Hypophosphites composés est une formule du médecin des Pilules ROUGES, qui la prescrit depuis un grand nombre d'années, avec les meilleurs résultats. C'est donc dire que l'OVONOL est préparé avec le plus grand soin pour la SANTE des ENFANTS.

OVONOL... partout ou par la poste :
Canada, $1.00; Etats-Unis, $1.25

OVONOL

Mesdemoiselles d'Arneville

(Suite de la page 6)

— Oui, c'est là une blessure dont on ne peut guérir. Malgré le temps, elle n'est pas encore cicatrisée. Ah! comme tu es heureuse, Béatrice, de n'avoir pas connu cette horrible peine! Comme je t'envie de n'avoir aimé personne!

Et rapprochées par leur jalouse tendresse, les deux soeurs s'embrassaient, cherchant dans ces effusions la nouvelle assurance d'un lendemain sans orage.

Une telle intimité d'âme a ses revers. Béatrice s'en rendait compte aujourd'hui. Une affaire fort importante à régler chez un notaire de Paris avait obligé Josèphe à s'y rendre. Après deux jours d'absence, celle-ci allait revenir et Béatrice, inquiète, tourmentée par cette inhabituelle solitude, ne pouvait se contraindre au calme. Oubliant ses coutumières besognes, elle sentait couler dans ses veines une ardeur impatiente, la fièvre battre ses tempes. L'ouvrage auquel s'activaient ses doigts n'apaisait pas son esprit. Soudain, elle repoussa la corbeille et se leva. La pendule marquait cinq heures et demie.

Pour tuer le temps, elle commença à travers le château, une longue tournée d'inspection. On la vit tour à tour dans la cuisine et dans la lingerie, au grenier et au fruitier, à tous les étages et dans toutes les pièces. Elle traversait la chambre de Josèphe quand elle s'arrêta, surprise. Le secrétaire devant lequel sa soeur avait coutume de faire ses comptes béait, un de ses panneaux ouverts. Sans doute, au moment de partir pour Paris, avait-elle cherché là quelque document, avait-elle négligé ensuite de remettre tout en ordre. Curiosité pure ou impulsion irréfléchie? Béatrice s'approcha et prit, sur une tablette une liasse de papiers. Elle fit plus, elle lut et aussitôt d'étranges phrases dansèrent sous ses yeux:

"Ma Josèphe bien-aimée, depuis que nous sommes séparés, je ne fais que penser à vous. Toujours je me rappellerai, ma chérie, cette heure divine que nous avons passée dans le parc, seul à seule, alors que tout se taisait alentour, sauf la musique de votre voix et le bruit doux de votre robe sur les feuilles... Ah! mon cher amour, quelle joie merveilleuse inonda mon coeur quand votre petite main a saisi la mienne, quand votre front charmant s'est appuyé sur mon épaule..."

Toutes les lettres se ressemblaient. C'était, sous la plume de Jacques de Resmes, un long cantique d'adoration, un roman secret, vieux de quarante ans, jalousement conservé et frémissant encore de la passion d'autrefois.

Béatrice rougit d'abord des mots tendres inhabituels à sa naïveté. Puis elle eut honte de son geste indiscret. Elle remit en place les billets et referma le panneau du secrétaire. Mais, maintenant, elle ne pouvait s'éloigner et, les yeux fixés sur le meuble, elle songeait.

Elle songeait que sa soeur lui avait menti, qu'elle n'avait pas brûlé, comme elle l'avait dit, la correspondance de l'infidèle, qu'elle devait la relire, chaque fois qu'elle se trouvait seule. N'étaient-ils pas, ces papiers, à portée de la main, froissés et jaunis par de trop fréquentes lectures? Elle songeait aussi qu'en dépit des serments, Josèphe n'avait pas cessé d'aimer Jacques de Resmes, qu'elle l'aimait encore, sans aucun doute, que le souvenir de ces lointaines amours peuplaient ses rêveries de vieille fille, les enchantaient d'une joie douloureuse et poignante, mais d'une joie réelle, d'une joie embellie par le temps.

Et Béatrice fit un retour sur elle-même. Elle n'avait aimé personne. Personne ne l'avait aimée. Elle ne possédait, de sa jeunesse morte, aucune relique cruelle et douce. Elle était sans souvenir, sans blessure, sans regret. Heureuse, disait-on! Est-on heureuse quand on n'a jamais souffert?

Elle se laissa tomber sur un fauteuil, mit la tête entre ses doigts joints et pleura. Les minutes passèrent. Elle n'entendit pas crisser les roues d'une voiture sur le gravier; elle n'entendit pas craquer le parquet sous des pas rapides. Elle eut enfin un sursaut d'enfantine épouvante quand une voix près d'elle, s'écria:

— Eh bien! qu'est-ce qui se passe? Que fais-tu dans ma chambre? Pourquoi pleures-tu ainsi?

Alors Béatrice se leva, posa les mains sur les épaules de Josèphe et, la joue contre la joue, murmura dans un souffle ces mots que l'autre, tout d'abord, ne comprit pas:

— Ah! ma soeur, comme je voudrais avoir été malheureuse comme toi!

ROGER REGIS

Contes et Légendes

Le Chat Botté

Laissé en héritage à un pauvre garçon, un chat fit la fortune de son maître qui avait, sur ses ordres, pris le nom de Marquis de Carabas. Il chaussa de hautes bottes et, s'étant introduit dans le château d'un ogre qui possédait d'immenses richesses, il persuada ce dernier de se métamorphoser en souris, pour exhiber le pouvoir qu'il prétendait avoir de se changer en toutes espèces d'animaux. Le chat mangea la souris.

Maître du château et des richesses de l'ogre, le chat botté alla au devant du roi qui voulait visiter le château. Charmé des qualités de son hôte, le roi offrit au marquis de devenir son gendre et Carabas épousa la fille du roi. Le chat devint grand seigneur et ne courut après les souris que pour se distraire.

Cette légende sera reconstituée lors de la parade de la Saint-Jean Baptiste, le 24 juin, à Montréal, par un char allégorique dont nous publions ici le tableau. Les propriétaires de la célèbre bière DOW OLD STOCK ALE sont heureux de coopérer par cette publication, au succès de cette grande et patriotique démonstration canadienne française qui dépassera en éclat tout ce qui a été fait jusqu'ici.

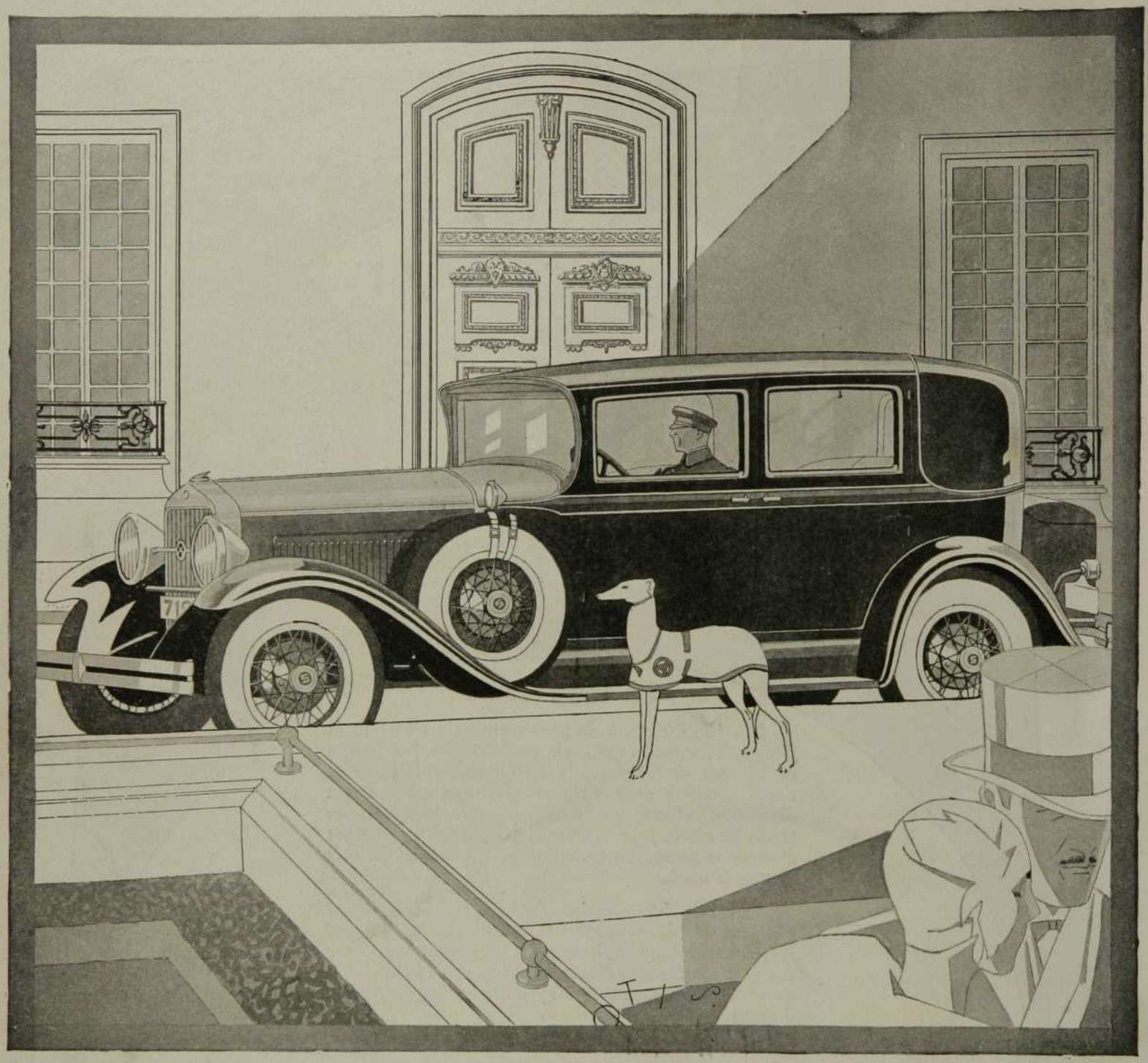
Surveillez le prochain tableau

Dow

Old Stock Ale

mûrie à point

Prime par la force et par la qualité !



Le Commander Brougham de cinq places — avec moteur de six ou huit cylindres.
Six roues à rayons métalliques et mallette incluses dans l'équipement régulier.

TOUTE la vivacité, l'allant, l'élégance et la solidité propres aux voitures de grand luxe – sont les éléments de beauté de ces nouveaux Studebaker, huit et six. Dans toutes ses lignes, harmonieuses et fines, se révèlent les qualités d'apparence et de roulement qui ont valu aux Studebaker *tous* les records officiels de beauté et d'endurance. Des voitures bien balancées! Un style qui s'allie à un roulement impeccable – un roulement qui correspond parfaitement à la jeune et vive beauté du style. Des moteurs de championnat aussi – à des prix aussi intéressants que ces merveilleuses autos elles-mêmes !

STUDEBAKER

Fabricant de Champions